

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavionsis

15
10

l'éditeur M. de la Roche

RECUEIL

DE

PIECES CHOISIES,

TANT

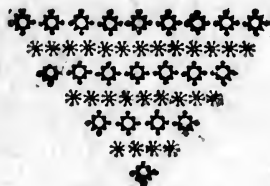
EN PROSE QU'EN VERS;

RASSEMBLÉES

EN DEUX VOLUMES.

PREMIERE PARTIE.

- | | |
|---|---|
| CONTENANT. I. Voyage de
Bachaumont & la Chapelle. | * IV. Avis à Ménage sur son
Eglogue intitulée CHRIS-
TINE. |
| II. Lettre de Racine à l'Au-
teur des Heresies imaginai-
res, & des deux Vision-
naires. | * V. Traduction du commence-
ment de Lucrece en Vers
François par Hesnault. |
| III. Poësies du Chevalier
d'Aecilly. | * VI. La Satire des Satires par
Boursault. |



A LA HAYE,
Chez VAN-LOM, PIERRE GOSSE,
& ALBERS.

M. DCC. XIV.

Universitas
BIBLIOTHECA

RECUEIL DE PIECES CHOISIES TANT EN PROSE QU'EN VERS DANS EN DEUX VOLUMES

PREMIERE PARTIE

CONTINANT I. Voyages de	II. Poésies de Chevalier
III. Poésies de Chevalier	IV. Poésies de Chevalier
V. Poésies de Chevalier	VI. Poésies de Chevalier
VII. Poésies de Chevalier	VIII. Poésies de Chevalier
IX. Poésies de Chevalier	X. Poésies de Chevalier
XI. Poésies de Chevalier	XII. Poésies de Chevalier
XIII. Poésies de Chevalier	XIV. Poésies de Chevalier
XV. Poésies de Chevalier	XVI. Poésies de Chevalier
XVII. Poésies de Chevalier	XVIII. Poésies de Chevalier
XIX. Poésies de Chevalier	XX. Poésies de Chevalier
XXI. Poésies de Chevalier	XXII. Poésies de Chevalier
XXIII. Poésies de Chevalier	XXIV. Poésies de Chevalier
XXV. Poésies de Chevalier	XXVI. Poésies de Chevalier
XXVII. Poésies de Chevalier	XXVIII. Poésies de Chevalier
XXIX. Poésies de Chevalier	XXX. Poésies de Chevalier
XXXI. Poésies de Chevalier	XXXII. Poésies de Chevalier
XXXIII. Poésies de Chevalier	XXXIV. Poésies de Chevalier
XXXV. Poésies de Chevalier	XXXVI. Poésies de Chevalier
XXXVII. Poésies de Chevalier	XXXVIII. Poésies de Chevalier
XXXIX. Poésies de Chevalier	XL. Poésies de Chevalier
XLI. Poésies de Chevalier	XLII. Poésies de Chevalier
XLIII. Poésies de Chevalier	XLIV. Poésies de Chevalier
XLV. Poésies de Chevalier	XLVI. Poésies de Chevalier
XLVII. Poésies de Chevalier	XLVIII. Poésies de Chevalier
XLIX. Poésies de Chevalier	L. Poésies de Chevalier

P.Q

1101

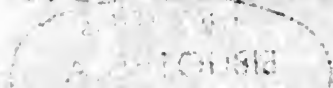
.R4

1714

V.1

coll. O.P.C.

M. DCC. XIV.





P R E F A C E.

Ly a de certains Livres nez , s'il faut ainsi dire , sous une si heureuse constellation , qu'ils ont toujours la grace de la nouveauté. Leurs Auteurs , en les produisant , semblent leur avoir donné un esprit de vie qui les conserve. C'est ce qui arrive lorsqu'une Pièce , en prose ou en vers , sérieuse ou enjouée , même ridicule , a pour plaire le caractère qu'elle doit avoir. Telles sont , chacune en leur genre , celles qui composent ces deux Volumes. Elles sont au nombre de dix , lesquelles , à une près , ont été déjà imprimées , la plupart même plus d'une fois , sans qu'elles en soient pour cela recherchées avec moins d'empressement. On dira ici un mot de chacune , suivant l'ordre qu'il a plu à l'Imprimeur de leur donner.

La première de ces Pièces est le *Voyage* vulgairement intitulé *de Bachaumont & la Chapelle*. Quoique dès le commencement de l'ouvrage ces deux Messieurs déclarent y avoir travaillé en commun , Ménage néanmoins en

Ouvrages de la
1. partie.

P R E F A C E.

1666. le croyoit uniquement de Bachaumont. C'est à la page 575. de la premiere édition de ses Remarques sur les Poësies de Malherbe. Comme cette note est divertissante, je la copierai ici tout au long, d'autant plus qu'elle a été retranchée en 1689. dans la seconde édition, & que la premiere ne se trouve que tres-difficilement. Ceux, dit-il, qui se mêlent de faire des vers, ne les finiront jamais, s'ils m'en croient, par les troisièmes personnes du futur, si ce n'est en burlesque, comme a fait dans la curieuse Relation de son Voyage, le savant & le poli M. le Coigneux de Bachaumont, aujourd'hui le plus célèbre Poëte Burlesque que nous ayons en France, & qui vient de recueillir la succession de l'illustre Scaron, & du fameux Saint-Amant. Les paroles d'un Auteur si célèbre méritent d'être luës en tout lieu, & je ne dois pas les envier ici à mes Lecteurs, quand ce ne seroit que pour les délasser de la fatigue qu'ils ont eüe de lire dans ces Observations tant de choses si peu galantes, & si peu agréables. Les voici.

Quoi donc ici l'on ofera

C'est Neptune qui parle.

Dire hardiment ce qu'on voudra.

Je donne avis, en passant, à M. le Coigneux de Bachaumont que l'H. en hardiment est aspirée,
 &

Et lui conseille en même tems comme son serviteur,
son ami, Et son Parent, quand il fera rimprimer
sa Relation, de réformer son vers de la sorte :

Dire tout haut ce qu'on voudra.

Continuons.

Chaque petit Dieu glosera

Sur ce que Neptune fera ?

Per Dio questo non sarà.

Voyez comme l'Auteur mêle ici agréablement
l'Italien avec le François, de la même façon que
le Poëte Lucilius mêloit le Grec avec le Latin ?

Ménage piqué du ridicule que l'Auteur du
Voyage lui donnoit sous le nom des Précieuses
de Montpellier, avoit tâché de s'en venger par
ces railleries. Il les supprima pourtant depuis ;
soit par un effet de sa réconciliation avec Bachau-
mont, soit parce qu'il reconnut que la pièce,
où on le railloit, étoit moins de Bachaumont
que de Chapelle ; soit enfin pour ne pas rap-
peler le souvenir des plaisanteries qu'on avoit
faites de lui. Un avis qu'il auroit pû joindre à
celui de l'H. non aspirée dans *hardiment*, c'est
d'avoir fait *Dio* de deux syllabes dans le vers.

Per Dio questo non sarà.

Contre la pratique des Italiens, qui ne font
jamais *io*, *mio*, *Dio* &c. de deux syllabes qu'à

P R E F A C E.

la fin du vers. Chapellet, à qui l'ouvrage est généralement attribué, n'y regardoit pas de si près. Emporté par le feu de son génie, il se mettoit quelquefois au dessus des règles. Mais les beautés vives & originales, tant de ses vers que de sa prose, obtiennent aisément grâce pour ces petites négligences, qui d'ailleurs ne sont pas fréquentes. Un fin * connoisseur en ce genre a parlé de Chapellet comme d'un homme qui étoit les délices des bonnes compagnies, & des agréables débauches; qui avoit de plus un talent particulier à faire des vers d'un tour aisé, & naturel; témoin ceux-ci qu'il fit sur le champ.

Tout bon habitant du Marais,
Fait des vers qui ne coûtent guere.
Pour moi, c'est ainsi que j'en fais,
Et si je les voulois mieux faire,
Je les ferois bien plus mauvais.

Il excelloit sur tout à en faire sur deux seules rimes à chaque stance; maniere de vers tres harmonieuse, mais tres difficile, & avant lui presque inconnue. Ceux de cette espèce qu'il fit à la louange du Roy, lui acquerirent une gratification de Sa Majesté.

C'est à lui qu'est due une grande partie de ce qu'ont de plus beau les Comedies de Mo-

* M. de Calières, des bons mots & des bons contes, pag. 205 d'Amsterdam, & 332. de Paris.

P R E F A C E.

lière , qui le consultoit sur tout ce qu'il faisoit , & qui avoit une déférence entière pour la justice , & la délicatesse de son goût.

Son vrai nom étoit Claude Emmanuel Luillier. Chapellet est un surnom qu'on lui donna , parce que Marie Chanut sa mère accoucha de lui dans le Village de la Chapelle entre Paris & S. Denis. Il étoit fils naturel de François Luillier Maître des Comptes à Paris , & Conseiller au Parlement de Mets , qui le fit légitimer * en 1642. Ce François Luillier , mort à Pise dix ans après , étoit un homme poli , amateur des belles lettres , connu par ses relations avec les Peirefcs , les Saumaïses , les Balzacs , les Gassendis. Saumaïse lui dédia ses Remarques sur les Amours de Clitophon , & de Leucippe d'Achille Tace. Ce fut à sa prière que Gassendi son intime ami enseigna la Philosophie à Chapellet , qui de son côté , pour peu qu'il eût voulu s'appliquer , auroit pu se rendre digne disciple d'un tel maître. Mais content d'une pension annuelle de huit mille livres que son Père lui laissa , & plus sensible au plaisir qu'à la gloire , il aima mieux goûter les douceurs d'une vie libre & nonchalante.

Il mourut au mois de Septembre 1686. seize ans avant François le Coigneux de Bachau-

* Ménage Orig. Françoises , au mot *Chapellet* , où il est à remarquer qu'il a eu raison d'écrire *Luillier* , mal écrit *Louillier* ailleurs , & même en cette édition pag. 98.

P R E F A C E.

mont son ami , mort âgé de 78. ans en 1702.

Ceux qui souhaiteront un détail plus particulier du caractère de Chapelles , en trouveront plusieurs traits réjouissans dans l'Histoire de la Vie de Molière imprimée à Paris l'an 1705.

II.

La Lettre à l'Auteur des *Hérésies imaginaires*, & des *deux Visionnaires*, est une Réponse au Discours que M. de Nicole à la fin de ses Lettres intitulées *Imaginaires & Visionnaires* s'avisa de publier en 1667. contre les pièces de Théâtre. Cette lettre pleine d'esprit & de sel mortifia extrêmement Messieurs de Port-Royal accoutumés à porter de pareils coups à leurs adversaires. Ils furent long-tems à en chercher l'Auteur sans pouvoir le découvrir , ne pouvant s'imaginer qu'elle pût être de M. Racine qu'ils regardoient comme leur élève. Elle étoit pourtant de lui , & il faut convenir que c'étoit là justement l'homme qu'il falloit aux Jésuites pour répondre aux Provinciales. Il en lâcha depuis une seconde , à ce qu'on dit , mais qui fut aussitôt supprimée , parce que les intéressés trouvèrent moyen de se raccommo-der avec lui. On retira même la première autant qu'on put , en sorte qu'il seroit très difficile aujourd'hui d'en déterminer un exemplaire , & que l'édition qu'on en donne ici n'a été faite que sur une copie manuscrite , mais très correcte , qu'on a eu le bonheur de recouvrer.

III. Les petites Poésies du Chevalier de Cailly ont

P R E F A C E.

ont eu beaucoup de succès. Elles furent pour la première fois imprimées chez André Cramoisy à Paris 1667. Le P. Bouhours en parle avec éloge dans ses Dialogues d'Eudoxe, & de Philante, où il cite le quatrain sur l'étymologie d'*Alfana*, que Ménage, quoi qu'il fut fait contre lui, n'a pu s'empêcher d'appeller beau.

Alfana vient d'*Equus* sans doute,

Mais il faut avouer aussi

Qu'en venant de-là jusqu'ici

Il a bien changé sur la route.

Mais si ceux qui ont loué les Epigrammes du Chevalier, en avoient voulu rapporter toutes les bonnes, il leur auroit falu copier près des trois quarts du Livre. L'Auteur étoit d'Orleans, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, & Gentilhomme ordinaire du Roi. Il s'est par transposition de lettres nommé d'Accilly, mais son vrai nom étoit de Cailly.

L'*Avis à M. Ménage sur son Eglogue intitulé Christine* est de Gilles Boileau frère aîné de Despréaux. C'est une Critique railleuse, & piquante, où règne une agréable érudition, jointe à une grande pureté de langage. On y relève d'une manière un peu caustique la liberté que se donnoit M. Ménage d'adopter trop fréquemment dans ses Poësies les pensées, & les

IV.

P R E F A C E.

expressions d'autrui. Cette pièce, nonobstant trois éditions qui en ont déjà paru, en demandoit une nouvelle, qui apparemment ne fera pas la dernière. Gilles Boileau, âgé seulement de 38. ans, mourut non pas en 1671. comme le marque Moréri, mais en 1669. Il étoit de l'Académie Française. On trouvera touchant son caractère diverses particularitez dans le Commentaire qui s'imprime actuellement sur les Oeuvres de Despréaux.

- V. La traduction, qu'on donne ici en vers François du commencement de Lucrèce, n'avoit jamais été vuë qu'en manuscrit. Elle est du Sr. Hesnault, si connu par le fameux sonnet de l'Avorton. C'étoit un des hommes de son tems qui tournoit le mieux un vers. Despréaux, si délicat là dessus, ne le nioit pas, & quand on lui demandoit, pourquoi donc au troisième chant de son Lutrin, & dans sa neuvième Satire, il en avoit parlé avec mépris? Il répondoit qu'au lieu d'Hesnault, il avoit d'abord mis Boursault, & ensuite Perrault, avec lesquels s'étant réconcilié, il leur avoit substitué en dernier lieu Hesnault, ou comme il l'écrit, Haynaut, qui étant mort dès 1682. étoit hors d'état de former aucune plainte. Une bonne preuve du talent d'Hesnault pour la versification, c'est que Madame des Houlières apprit de lui les finesses de cet art, & qu'à en juger par l'Ecolière, on doit concevoir une grande opinion

opinion du Maître. Il réussissoit sur tout à traduire. Le seul morceau de cette version de Lucrèce suffit pour convaincre de l'habileré du Traducteur.

Despréaux, comme je viens de le marquer, avoit dans les premières éditions de ses Satires extrêmement maltraité Bourfaut, & cela en partie pour venger son ami Molière, contre qui Bourfaut avoit autrefois écrit. Celui-ci, qui n'étoit pas né endurant, fit la petite Comedie intitulée : *La Satire des Satires*, où mettant Despréaux sur la scène, il jouïoit publiquement celui qui se croyoit seul en droit de jouïer les autres Poètes. Despréaux alarmé eut recours à son patron M. le premier Président de Lamoignon, par l'autorité duquel il obtint arrêt portant défense aux Comédiens de représenter la pièce, & au Libraire, qui l'avoit imprimée, de la vendre, ni distribuer. Quelques exemplaires néanmoins s'en étant répandus avant l'arrêt, furent lus avec avidité. La critique fut trouvée juste, & Despreaux qui défera lui-même à la plûpart des avis qu'elle contenoit, auroit peut-être mieux fait d'y déférer sans exception. Ces deux Poètes étant dans la suite devenus amis, Despréaux raya de ses œuvres le nom de Bourfaut, & de son côté Bourfaut fit ce qu'il put pour supprimer entièrement sa Comedie. Les Curieux cependant l'ayant depuis recherchée, on a cru leur faire plaisir d'en renouveler au-
 jourd'hui

P R E F A C E.

jourd'hui l'édition , afin de les mettre en état de reconnoître l'usage qu'a fait Despréaux de la Critique de Bourfaut.

Ouvra-
ges de la
2. partie.

I.

Autant que les six ouvrages de la première partie , & les trois derniers de la seconde sont corrects soit pour la diction , soit pour les pensées , autant celui , qui est à la tête du second volume , pèche contre les règles & du style , & du bon sens. C'est le Poëme qui a pour titre : *La Madelène au désert de la sainte Baume*. On ne le produit ici que pour divertir le Lecteur par le ridicule de la composition. Tous les défauts que les Ecrivains judicieux évitent avec soin , le bon Moine Auteur de cette piece originale s'est rendu ingenieux à les rechercher. On peut dire qu'il y a réussi , & que si l'on avoit proposé un prix de Poësie pour les vers où entreroit le Phébus le plus raffiné , & le Galimatias le plus exquis , le Poëme de la Madelène l'auroit infailliblement remporté. Son Auteur est le véritable Amador des Visionnaires. Ce que Desmarets a de gayeté de cœur imaginé , le Poëte Provençal l'a de bonne foi , & tres sérieusement exécuté. On ne sauroit croire le debit qu'a eu ce chef d'œuvre de pieuse extravagance. Une infinité de gens ont écrit de toutes parts , mais inutilement à Lyon , pour en avoir des exemplaires. Il y a long-tems qu'il n'y en reste plus. C'est ce qui a fait prendre le dessein d'en donner une nouvelle édition.

Le

P R E F A C E.

Le Louis d'or, moitié vers, moitié prose, II.
est un petit ouvrage tout plein d'esprit. Son
Auteur étoit un jeune homme de Castres, nom-
mé Isarn, compatriote de l'Illustre Paul Pel-
lissou, mais aussi beau que celui-ci étoit laid.
Il mourut en la fleur de son âge, sans avoir
eu le tems de laisser d'autres compositions. Les
connoisseurs ne l'en ont pas moins estimé, &
Richelet, pag. 10. de sa *Versification Fran-
çoise* le met au rang de nos Poètes modernes les
plus renommez.

La *Rélation des Campagnes de Rocroi, &* III.
de Fribourg a toujours passé pour bien écrite.
L'Auteur en est cité comme classique dans les
Remarques du P. Bouhours, & dans le Dic-
tionnaire de Richelet. Ceux qui sur l'équivo-
que du nom l'avoient attribuée les uns à Chapel-
le Luillier, les autres à M. de la Chapelle de
l'Académie Française, ont depuis reconnu
qu'elle étoit de Henri Bessé, Sieur de la Cha-
pelle, Inspecteur des beaux arts sous le Mar-
quis de Villacres Surintendant des batimens
Royaux. Quelques-uns néanmoins, qui se
prétendent mieux informez, la donnent au
Marquis de la Mouffaye, homme d'esprit & de
cœur, Marechal de Camp sous le grand Condé
qui l'affectionnoit fort. Pour moi je croirois plû-
tôt que ce seroit sur les mémoires du Marquis
qu'auroit été dressée la *Rélation*. Ce qu'il y a
de sûr, c'est qu'elle est généralement estimée,
&

P R E F A C E.

.II & que soit pour l'intelligence de la guerre, soit pour la justesse de l'expression, elle peut servir d'un bon modele en ce genre. Elle fût imprimée pour la première fois à Paris l'an 1673.

IV. On finit par la Comedie des *Visionnaires*. C'est une pièce dont le mérite ne vieillit point. Elle est en possession de plaire depuis près de 80. ans. On ne se contente pas de la voir représenter, on la veut relire. L'épithète d'*inimitable* qu'un homme, * qui n'étoit pas prodigue de ses loüanges, lui a donnée, vaut seule un panegyrique, & si le fameux Desmaretz Saint-Sorlin, Auteur de cette Comedie, n'eût point entrepris d'autre Poëme, il n'auroit jamais rien eu à démêler avec le redoutable Despréaux.

* Pelisson pag. 112. de son Hist. de l'Acad. Fr. édit. in 12. de Paris 1672.



V O Y A G E
 DE MESSIEURS
 DE BACHAUMONT,
 ET
 LA CHAPELLE.

C'Est en vers que je vous écris ,
 Messieurs les deux frères, nourris
 Aussi bien que gens de la Ville,
 Aussi voit-on plus de Perdrix
 En dix jours chez vous, qu'en dix mille
 Chez les plus frians de Paris.
 Vous vous attendez à l'histoire
 De ce qui nous est arrivé
 Depuis que par le long pavé;
 Qui conduit aux Rives de Loire;

A

Nous

2 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Nous partîmes pour aller boire
Les eaux , dont je me suis trouvé
Assez mal , pour vous faire croire ,
Que les Destins ont réservé
Ma guérison & cette gloire
Au remède tant éprouvé ,
Et par qui de fraîche mémoire
Un de nos Amis s'est sauvé
Du bâton à pomme d'yvoire.

Vous ne serez pas frustré de votre attente , & vous aurez , je vous assure , une assez bonne Relation de nos aventures ; Car Monsieur de Bachaumont qui m'a surpris , comme j'en commençois une mauvaise , a voulu que nous la fissions ensemble , & j'espère qu'avec l'aide d'un si bon second , elle sera digne de vous être envoyée.

LA CHAPELLE.

Contre le serment solennel , que nous avons fait Monsieur de la Chapelle , & moi , d'être si fort unis dans le Voyage , que toutes choses seroient en commun , il n'a pas laissé par une distinction philosophique de prétendre en pouvoir separer ses pensées ;

fées ; & croyant y gagner il s'étoit caché de moi pour vous écrire ; je l'ai surpris sur le fait , & n'ai pû souffrir qu'il eût seul cet avantage , les vers m'ont paru d'une manière si aisée , que m'étant imaginé qu'il étoit bien facile d'en faire de même ,

Quoique malade , & paresseux ,
Je n'ai pû m'empêcher de mettre
Quelques-uns des miens avec eux :
Ainsi le reste de la Lettre
Sera l'Ouvrage de tous deux.

Bien que nous ne soyons pas tout à fait assûrés de quelle façon vous avez traité nôtre absence ; & si vous méritez le soin que nous prenons de vous rendre ainsi compte de nos actions ; nous ne laissons pas néanmoins de vous envoyer le recit de tout ce qui s'est passé dans nôtre Voyage , si particulier , que vous en serez assurément satisfaits. Nous ne vous ferons point souvenir de nôtre sortie de Paris , car vous en fûtes témoins ; & peut être même que vous trouvâtes étrange de ne voir sur nos visages que des marques d'un mediocre chagrin. Il est vrai que nous reçûmes vos Embrassemens avec assez de fermeté ; & nous parûmes sans doute bien Philosophes.

4 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Dans les assauts , & les alarmes ,
Que donnent les derniers adieux :
Mais il falut rendre les armes
En quittant tout de bon ces lieux ,
Qui pour nous avoient tant de charmes ;
Et ce fut lors , que de nos yeux
Vous eussiez vû couler des larmes.

Deux petits cerveaux dessechez n'en peuvent pas fournir une grande abondance ; aussi furent-elles en peu de temps essuyées ; & nous vîmes le Bourg la Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs cessèrent , & que nôtre apetit s'aiguîsa. Mais l'air de la campagne l'avoit rendu si grand dès sa naissance , qu'il devint tout à fait pressant vers Antoni ; & presque insupportable à Long-jumeau. Il nous fut impossible de passer outre , sans l'apaiser auprès d'une fontaine , dont l'eau paroissoit la plus claire , & la plus vive du Monde.

Là deux Perdrix furent tirées
D'entre les deux croutes dorées
D'un bon pain rôti , dont le Creux
Les avoit jusques-là ferrées ;
Et d'un apetit vigoureux

Tou-

Toutes deux furent dévorées ;

Et nous firent mal à tous deux.

Vous ne croirez pas aisément que des Estomacs aussi bons que les nôtres aient eu de la peine à digérer deux Perdrix froides : voilà pourtant en vérité la chose, comme elle est. Nous en fîmes toujours incommoder jusques à Saint Euverte, où nous couchâmes, deux jours après notre départ, sans qu'il arrivât rien qui mérite de vous être mandé. Vous savez le long séjour que nous y fîmes, & vous savez encore que Monsieur Boyer, dont tous les jours nous esperions l'arrivée, en fut la cause. Des gens qu'on oblige d'attendre, & qu'on tient si long-temps en incertitude, ont apparemment de méchantes heures : mais nous trouvâmes moyen d'en avoir de bonnes dans la conversation de Monsieur l'Evêque d'Orleans, que nous avions l'honneur de voir assez souvent ; & dont l'entretien est tout à fait agréable. Ceux qui le connoissent, vous auront pu dire que c'est un des plus honnêtes hommes de France ; & vous en serez entièrement persuadés, quand nous vous apprendrons qu'il a

L'esprit & l'ame d'un D'Elbaine,

A 3

C'est

6 VOYAGE DE BACHAUMONT,

C'est-à-dire avec la bonté,

La douceur & l'honnêteté

D'une vertu mâle & Romaine,

Qu'on respecte en l'Antiquité.

Nos soirées se passoient le plus souvent sur les bords de la Loire ; & quelquefois nos après-dînées, quand la chaleur étoit plus grande , dans les routes de la Forêt qui s'étend du côté de Paris. Un jour pendant la canicule à l'heure que le chaud est le plus insupportable , nous fûmes bien surpris d'y voir arriver une manière de Courier assez extraordinaire,

Qui sur une Mazette outrée,

Bronchant à tout moment trotoit :

D'où sa casaque étoit fourrée,

Comme le bonnet qu'il portoit :

Et le Cavalier rare étoit

Tout couvert de toile cirée,

Qui fondant par tout dégoûtoit.

Ainsi l'on peint dans des Tableaux

Un Icare tombant des nuës,

Où l'on voit dans l'air épandues

Ses Aîles de cire en lambeaux,

Par l'ardeur du Soleil fonduës,

Choir

Choir autour de lui dans les eaux.

La comparaison d'un homme qui tombe des nuës , avec un qui court la poste vous paroîtra peut-être bien hardie : mais si vous aviez vû le tableau d'un Icare, que nous trouvâmes quelques jours après dans une hôtellerie , cette vision vous seroit venue comme à nous ; ou tout au moins , vous sembleroit excusable. Enfin de quelque façon que vous la receviez , elle ne vous sauroit paroître plus bizarre que le fut à nos yeux la figure de ce Cavalier , qui étoit par hazard nôtre Ami d'Aubeville. Quoique nôtre joye fût extrême dans ce rencontre , nous n'osâmes pourtant pas nous hasarder de l'embrasser en l'état qu'il étoit. Mais si-tôt ,

Qu'au logis il fut retiré ,

Débotté , frotté , déciré ,

Et qu'il nous parut délassé ,

Il fut comme il faut embrassé.

Nous écrivîmes en ce temps-là , comme après avoir attendu l'homme que vous savez inutilement , nous résolûmes enfin de partir sans lui. Il falut avoir recours à Blavet pour nôtre voiture , n'en pouvant

8 VOYAGE DE BACHAUMONT,

trouver de commodés à Orleans. Le jour qu'il nous devoit arriver un Carosse de Paris , nous reçûmes une Lettre de Monsieur Boyer, par laquelle il nous assûroit qu'il viendroît dedans ; & que ce soir-là nous souperions ensemble. Après donc avoir donné les ordres nécessaires pour le recevoir , nous allâmes au devant de lui. A cent pas des portes parut le long des grands chemins une maniere de Coche fort délabré , tiré par quatre vilains chevaux , & conduit par un vrai cocher de loüage.

Un équipage en si mauvais ordre ne pouvoit être , que ce que nous cherchions ; & nous en fûmes bien-tôt assurés , quand deux personnes qui étoient dedans , ayant reconnu nos livrées , firent arrêter :

Et lors fortit avec grands cris
Un Bequillard d'une portiere ;
Fort bazané , sec , & tout gris ,
Bequillant de même maniere
Que Boyer bequille à Paris.

A cette démarche qui n'eût cru voir Monsieur Boyer ? Et cependant c'étoit le petit Duc avec Monsieur Potel. Ils s'étoient tous deux servis de la commodité
de

de ce Carosse , l'un pour aller à la maison de Monsieur son Frere auprès de Tours , & l'autre à quelques affaires , qui l'appelloient dans le País. Après les civilitez ordinaires , nous retournâmes tous ensemble à la Ville, où nous lûmes une Lettre d'excuse , qu'ils apportoit de la part de Monsieur Boyer , & cette fâcheuse nouvelle nous fut depuis confirmée de bouche par ces Messieurs. Ils nous assurèrent que non-obstant la fièvre qui l'avoit pris malheureusement cette nuit-là , il n'eût pas laissé de partir avec eux , comme il avoit promis ; si son Medecin qui se trouva chez lui par hazard à quatre heures du matin , ne l'en eût empêché. Nous crûmes sans beaucoup de peine que , puisqu'il ne venoit pas après tant de sermens , il étoit assurément

Fort malade , & presqu'aux abois :

Car on peut , sans qu'on le cajole ,

Dire pour la premiere fois

Qu'il auroit manqué de parole.

Il falut donc se résoudre à marcher sans Monsieur Boyer. Nous en fûmes d'abord un peu fâchez : mais avec sa permission , en peu de temps consolez. Le soupé pré-

A 5

paré

IO VOYAGE DE BACHAUMONT,
paré pour lui, servit à regaler ceux qui vin-
rent à sa place. Et le lendemain tous en-
semble nous allâmes coucher à Blois. Du-
rant le chemin la conversation fut un peu
goguenarde : aussi étions-nous avec des gens
de bonne compagnie. Etant arrivés , nous
ne songeâmes d'abord qu'à chercher Mon-
sieur Colomb. Après une si longue absen-
ce , chacun mouroit d'envie de le voir. Il
étoit dans une hôtellerie, avec Monsieur le
Président le Bailleur , faisant si bien l'hon-
neur de la Ville , qu'à peine nous put-il
donner un moment pour l'embrasser. Mais
le lendemain à nôtre aise nous renouvelâ-
mes une amitié, qui par le peu de commer-
ce que nous avions eu depuis trois années,
sembloit avoir été interrompue. Après mil-
le questions faites toutes ensemble, comme
il arrive ordinairement dans une entrevûe
de fort bons amis , qui ne se sont point vus
depuis long temps ; nous eûmes, quoi qu'a-
vec un extrême regret , curiosité d'apren-
dre de lui , comme de la personne la plus
instruite , & que nous savons avoir été le
seul témoin de tout le particulier,

Ce que fit en mourant nôtre pauvre ami Blot ,

Et ses moindres discours, & sa moindre pensée.

La douleur nous défend d'en dire plus d'un mot :

Il fit tout ce qu'il fit d'une ame bien sensée.

Enfin ayant causé de beaucoup d'autres choses, qu'il seroit trop long de vous dire, nous allâmes ensemble faire la reverence à Son * Altesse Royale; & de-là dîner chez lui avec Monsieur, & Madame la Presidente le Bailleur.

Là d'une obligeante maniere,
D'un visage ouvert, & riant,
Il nous fit bonne, & grande chere,
Nous donnant à son ordinaire
Tout ce que Blois a de friand.

Son couvert étoit le plus propre du Monde. Il ne souffroit pas sur sa nape une seule miette de pain. Des verres bien rincez de toutes sortes de figures brilloient sans nombre sur son buffet; & la glace étoit tout autour en abondance.

En ce lieu seul nous bûmes frais:
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace, & sur les Banquets;
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des Laquais.

Sa

* *Gaston*, Duc d'Orleans, Frère de Louis XIII. Il s'étoit retiré à Blois en 1652. où il mourut le 2. de Février l'an 1660.

12 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Sa Salle étoit parée pour le Balet du soir ;
toutes les Belles de la Ville priées ; tous les
violons de la Province assemblez : & tout
cela se faisoit pour divertir Madame le
Baillleul.

E. cette bel le `residente

Nous parut si bien ce jour-là ,

Qu'elle en devoit être contente.

Affûrément elle effaça

Tant de beautez qu'à Blois on vante.

Ni la bonne compagnie , ni les diver-
tissemens qui se préparoient , ne pûrent
nous empêcher de partir incontinent après
le dîné. Amboise devoit être nôtre cou-
chée , & comme il étoit déjà tard , nous
n'eûmes que le temps qu'il falloit pour y
pouvoir arriver. La soirée s'y passa fort
mélancholiquement dans le déplaisir de
n'avoir plus à voyager sur la levée & sur
la vûe de cette agréable * Riviere ,

Qui par le milieu de la France

Entre les plus heureux côteaux

Laissé en paix répandre ses eaux ,

Et porter par tout l'abondance

Dans

* La Loire.

Dans cent Villes, & cent Châteaux,
Qu'elle embellit de sa présence.

Depuis Amboise, jusqu'à Fontallade,
nous vous épargnerons la peine de lire les
incommoditez de quatre méchans gîtes, &
à nous le chagrin d'un si fâcheux ressou-
venir : vous saurez seulement que la joye
de Monsieur de Lussans ne parut pas pe-
tite, de voir arriver chez-lui des personnes
qu'il aimoit si tendrement. Mais nonobst-
tant la beauté de sa Maison, & sa grande
chere, il n'aura que les cinq vers que vous
avez déjà vûs :

Ni les Païs, où croît l'encens,
Ni ceux d'où vient la cassonnade,
Ne sont point pour charmer les sens
Ce qu'est l'aimable Fontallade
Du tendre & commode Lussans.

Il ne se contenta pas de nous avoir si
bien reçûs chez lui, il voulut encore nous
accompagner jusqu'à Blaye. Nous nous
détournâmes un peu de nôtre chemin, pour
aller rendre tous ensemble nos devoirs à
Monsieur le Marquis de Jonzac son Beau-
frere. Un compliment de part & d'autre
décida la visite ; & de toutes les offres qu'il
nous

14 VOYAGE DE BACHAUMONT,
nous fit ; nous n'acceptâmes que des Perdreaux , & du pain tendre. Cette provision nous fut assez nécessaire , comme vous allez voir :

Car entre Blayes , & Jonfac ,
On ne trouva que Croupignac :
Le Croupignac est très-funeste ,
Car le Croupignac est un Lieu ,
Où six mourans faisoient le reste
De cinq ou six cens que la Peste
Avoit envoyé devant Dieu :
Et ces six mourans s'étoient mis
Tous six dans un même Logis.
Un septième soi disant Prêtre
Plus pestiferé que les six ,
Les confessoit par la fenêtre ,
De peur , disoit-il , d'être pris
D'un mal si fâcheux , & si traître.

Ce lieu si dangereux & si misérable fut traversé brusquement ; & n'espérant pas trouver de Village , il fallut se résoudre à manger sur l'herbe , où les Perdreaux , & le pain tendre de Monsieur de Jonfac furent d'un grand secours. Ensuite d'un Repas si cavalier , continuant nôtre chemin
nous

nous arrivâmes à Blaye : mais si tard ; & le lendemain nous en partîmes si matin, qu'il nous fut impossible d'en remarquer la situation qu'avec la clarté des Etoilles. Le montant qui commençoit de très-bonne heure nous obligeoit à cette diligence. Après donc avoir dit mille adieux à Lusans, & reçû mille baisers de lui, nous nous embarquâmes dans une petite chaloupe, & voguâmes long-temps avant le jour.

Mais si-tôt que par son flambeau

La lumière nous fut renduë :

Rien ne s'offroit à nôtre vûë

Que le Ciel , & nôtre bateau ,

Tout seul dans la vaste étenduë

D'une affreuse campagne d'eau.

La Garonne est effectivement si large depuis qu'au bec des Landes d'Ambesse elle est jointe avec la Dordogne , qu'elle ressemble tout-à-fait à la mer ; & ses Marées montent avec tant d'impetuosité, qu'à moins de quatre heures nous fîmes le trajet ordinaire ;

Et vîmes au milieu des eaux ,

Devant nous paroître Bordeaux ;

Dont le Port en Croissant resserre

Plus

16 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Plus de Barques , & de Vaisseaux

Qu'aucun autre Port de la Terre.

Sans mentir , la Rivière étoit alors si couverte , que nôtre felouque eut bien de la peine à trouver une place pour aborder. La Foire , qui se devoit tenir dans peu de jours , avoit attiré cette grande quantité de Navires , & de Marchands , quasi de toutes sortes de Nations, pour charger les vins de ce païs ;

Car ce fâcheux & rude Port

En cette saison a la gloire

De donner tous les ans à boire

Presqu'à tous les Peuples du Nort.

Ces Messieurs emportent de là tous les ans une effroyable quantité de vins ; mais ils n'emportent pas les meilleurs. On les traite d'Allemands ; & nous apprîmes qu'il étoit défendu non seulement de leur en vendre pour enlever , mais encore de leur en laisser boire dans les Cabarets. Après être descendus sur la grève , & avoir admiré quelque temps la situation de cette Ville , nous nous retirâmes au Chapeau rouge , où Monsieur Taleman nous vint prendre aussi-tôt qu'il fût nôtre arrivée. Depuis
ce

ce moment nous nous retirâmes dans notre logis , pendant notre séjour à Bordeaux , pour y coucher. Les journées se passaient toutes entières le plus agréablement du monde chez Monsieur l'Intendant : car les plus honnêtes gens de la ville n'ont point d'autre réduit que sa maison. Il n'y a pas un homme dans le Parlement qui ne soit ravi d'être de ses amis. Il a trouvé même que la plupart étoient ses cousins ; & on le croiroit plutôt Premier Président de la Province , que l'Intendant. Enfin il est toujours le même que vous l'avez vû , hormis que sa dépense est plus grande. Mais pour Madame l'Intendante , nous vous dirons en secret qu'elle est tout-à-fait changée.

Quoi que sa beauté soit extrême ,
 Qu'elle ait toujours ce grand œil bleu ,
 Plein de douceur , & plein de feu ,
 Elle n'est pourtant plus la même :
 Car nous avons appris qu'elle aime ;
 Et qu'elle aime bien fort le Jeu.

Elle qui ne connoissoit pas autrefois les cartes , passe maintenant des nuits au lansquenet. Toutes les femmes de la ville sont

B

deve-

18 VOYAGE DE BACHAUMONT,
devenuës joyeuses pour lui plaire : elles
viennent régulièrement chez elle pour la
divertir ; & qui veut voir une belle assem-
blée , n'a qu'à lui rendre visite. Mademoi-
selle du Pin se trouve toujors là bien à
propos pour entretenir ceux qui n'aiment
point le Jeu. En verité sa conversation est
si fine , & si spirituelle , que ce ne sont
point les plus mal partagez. C'est là que
Messieurs les Gascons apprenent le bel air ,
& la belle façon de parler.

Mais cette agréable du Pin ,
Qui dans sa maniere est unique ,
A l'esprit méchant , & bien fin ;
Et si jamais Gascon s'en pique ,
Gascon fera mauvaise fin.

Au reste , sans faire ici les goguenards sur
Messieurs les Gascons , puisque Gascons
y a, nous commençons nous-mêmes à cou-
rir quelque risque ; & nôtre retraite un peu
précipitée ne fut pas mal à propos. Voyez
pourtant quel malheur ; nous nous sauvons
de Bordeaux, pour donner deux jours après
dans Agen !

Agen , cette ville fameuse ,
De tant de belles le séjour ;

Si fatale , & si dangereuse
Aux cœurs sensibles à l'amour.
Dès qu'on en approche l'entrée ,
On doit bien prendre garde à soi :
Car tel y va de bonne foi
Pour n'y passer qu'une journée ,
Qui s'y sent par je ne sai quoi
Arrêté pour plus d'une année.

Un nombre infini de personnes y ont même passé le reste de leur vie , sans en pouvoir sortir. Le fabuleux Palais d'Armide ne fut jamais si redoutable. Nous y trouvâmes Monsieur de Saint Luc arrêté depuis six mois ; Nort depuis quatre années , & d'Ortis depuis six semaines ; & ce fut lui qui nous instruisit de toutes ces choses , & qui voulut absolument nous faire voir les enchanteresses de ce lieu. Il pria donc toutes les belles de la ville à souper ; & tout ce qui se passa dans ce magnifique repas nous fit bien connoître que nous étions dans un pays enchanté. En vérité ces dames ont tant de beauté , qu'elles nous surprirent dans leur premier abord ; & tant d'esprit , quelles nous gagnèrent dès la première conversation. Il est impossible de les voir , & de conserver sa liberté ; & c'est

20 VOYAGE DE BACHAUMONT,
la destinée de tous ceux qui passent en ce
lieu-là , s'ils ont la permission d'en sortir ,
d'y laisser au moins leur cœur pour ôtage
d'un prompt retour.

Ainsi donc qu'avoient fait les autres

Il falut y laisser les nôtres.

Là tous deux ils nous furent pris :

Mais , n'en déplaise à tant de belles ,

Ce fut par l'aimable d'Ortis ;

Aussi nous traita-t-il mieux qu'elles.

Cela ne se fit assurément que sous leurs
bons plaisirs. Elles ne lui envièrent point
cette Conquête ; & nous jugeant apparem-
ment très-infirmes , elles ne daignèrent pas
employer le moindre de leurs charmes pour
nous retenir. Aussi le lendemain de grand
matin trouvâmes-nous les portes ouvertes
& les chemins libres : de sorte que rien ne
nous empêcha de gagner Encoffe , sur le
coureurs que Monsieur de Chameraut nous
avoit promis , & qui nous attendoient de
puis un mois à Agen. C'est de ce véritable
ami qu'on peut assurer ,

Et dire , sans qu'on le cajole ,

Qu'il sait bien tenir sa parole

Ex

Encoffe est un lieu dont nous ne vous entretiendrons guères ; car excepté les eaux qui sont admirables pour l'estomac, rien ne s'y rencontre. Il est au pied des Pyrénées, éloigné de tout commerce, & l'on n'y peut avoir autre divertissement que celui de voir revenir sa santé. Un petit ruisseau, qui serpente à vingt pas du village entre des saules & des prez les plus verts qu'on puisse s'imaginer, étoit toute nôtre consolation. Nous allions tous les matins prendre nos eaux en ce bel endroit, & les après-dînées nous promener. Un jour que nous étions sur les bords assis sur l'herbe ; & que nous ressouvenans des hautes marées de la Garonne, dont nous avions la mémoire encore assez fraîche, nous examinions les raisons que donne Descartes, & Gassendi, du flux & reflux, sortit tout d'un coup d'entre les roseaux les plus proches un homme qui nous avoit apparemment écoulez : c'étoit

Un vicillard tout blanc, pâle, & sec,

Dont la barbe & la chevelure

Pendoit plus bas que la ceinture.

Ainsi l'on peint Melchisédec,

Ou plutôt telle est la figure

B 3

D'un

22. VOYAGE DE BACHAUMONT,
D'un certain vieux Evêque Grec,
Qui faisant le Salamelec ,
Dit à tous la bonne aventure :
Car il portoit un chapiteau ,
Comme un couvercle de lessive :
Mais d'une grandeur excessive ,
Qui lui tenoit lieu de chapeau :
Et ce chapeau, dont les grands bords
Alloient tombant sur ses épaules ,
Etoit fait de branches de saules ,
Et couvroit presque tout son corps.
Son habit de couleur verdâtre
Etoit d'un tissu de roseaux ,
Le tout couvert de gros morceaux
D'un crystal épais , & bleuâtre.

A cette apparition la peur nous fit faire
deux signes de croix , & trois pas en arriere. Mais la curiosité prévalut sur la crainte ; & nous résolûmes , bien qu'avec quelques petits battemens de cœur , d'attendre le vieillard extraordinaire, dont l'abord fut tout-à-fait gracieux ; & qui nous parla fort civilement de cette sorte :

Messieurs , je ne suis point surpris ,

Que

Que de ma rencontre imprévûë
Vous ayez un peu l'ame émûë;
Mais lors que vous aurez appris
En quel rang les Destins ont mis
Ma naissance à vous inconnuë,
Et le sujet de ma venuë,
Vous rassurerez vos esprits.
Je suis le Dieu de ce ruisseau,
Qui d'une urne jamais tarie,
Qui panche au pied de ce côteau,
Prens le soin dans cette prairie,
De verser incessamment l'eau,
Qui la rend si verte, & fleurie.
Depuis huit jours matin & soir
Vous me venez réglément voir,
Sans croire me rendre visite.
Ce n'est pas que je ne merite
Que l'on me rende ce devoir:
Car enfin j'ai cet avantage
Qu'un canal si clair, & si net
Est le lieu de mon appanage.
Dans la Gascogne un tel partage
Est bien joli pour un cadet.
Aussi l'avez-vous trouvé tel,

Loïant mes bords , & ma verdure ,
 Ce qui me plaît , je vous assûre ,
 Plus qu'une offrande , ou qu'un autel ;
 Et tout à l'heure , je le jure ,
 Vous en ferez , foi d'immortel ,
 Recompensez avec usure.
 Dans ce petit valon champêtre
 Soyez donc les très-bien venus ;
 Chacun de vous y fera maître :
 Et puisque vous voulez connoître
 Les causes du flux & reflux ,
 Je vous instruirai la-dessus ,
 Et vous ferai bien-tôt paroître
 Que les raisonnemens cornus
 De tous tems sont les attributs
 De la foiblesse de vôtre être ;
 Car tous les dits , & les redits
 De ces vieux rêveurs de jadis ;
 Ne sont que contes d'Amadis ;
 Même dans vos sectes dernières
 Les Descartes , les Gassendis ,
 Quoi qu'en différentes manières ,
 Et plus heureux , & plus hardis
 A fouiller les causes premières ,

N'ont

ET LA CHAPELLE.

N'ont jamais traité ces matières ,
Que comme de vrais étourdis .
Moi , qui fai le fin de ceci ,
Comme étant chose qui m'importe ;
Pour vous mon amour est si forte
Qu'après en avoir éclairci
Vôtre esprit de si bonne sorte ,
Qu'il n'en soit jamais en souci ,
Je veux que la docte cohorte
Vous en doive le grand merci ,

Il nous prit lors tous deux par la main ;
& nous fit asseoir sur le gazon à ses côtez .
Nous nous regardions assez souvent sans rien
dire, fort étonnez de nous voir en conversa-
tion avec un fleuve. Mais tout d'un coup ,

Il se moucha , cracha , toussa ,
Puis en ces mots il commença :
Lorsque l'onde en partage échut
(a) Au frere du grand (b) Dieu qui tonne ,
L'avenement à la couronne
De ce nouveau Monarque fut
Publié par tout , & salut
Que chaque Dieu fleuve en personne

B 5

Allât

(a) Neptune Dieu de la Mer. (b) Jupiter Dieu du ciel , &
Maître du tonnerre.

26 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Allât lui porter son tribut.

Dans ce rencontre la Garonne

Entre tous les autres parut ,

Mais si brusque , & si fanfaronne ,

Que sa démarche lui déplût ;

Et le puissant Dieu résolut

De châtier cette Gasconne

Par quelque signalé rebut :

De fait , il en fit peu de cas ,

Quand elle lui vint rendre hommage ,

Il se renfrogna le visage ;

Et la traita de haut en bas.

Mais elle au lieu de l'appaiser

Ayant pris soin d'appriivoiser

Avec la puissante Dordogne

Mille autres fleuves de Gascogne ,

Sembla le vouloir offenser.

Lui d'une orgueilleuse manière ,

Comme il a l'humeur fort altière ,

Amèrement s'en courrouça ,

Et d'une mine froide & fière

Deux fois si loin la repoussa ,

Que cette insolente riviere

Toutes les deux fois rebroussa

Plus

Plus de six heures en arrière.

Bien qu'au vrai cette temeraire

Se fût attiré sur les bras

Un peu follement cette affaire ,

Les grands fleuves ne crurent pas

Devoir en un tel embarras

Se séparer de leur confrère ,

Ni l'abandonner ; au contraire

Ils en murmurèrent tout bas ,

Accusant le Roi trop sévère :

Mais lui branlant ses cheveux blancs ;

Tout dégoutans de l'onde amère ,

Taisez-vous , dit-il , insolens ,

Ou vous saurez en peu de tems

Ce que peut Neptune en colere.

Sur le champ , au lieu de se taire

Plus haut encore ou murmura :

Le Dieu lors en furie entra ,

Son trident par trois fois ferra ,

Et trois fois par le Styx jura :

Quoi donc ici l'on osera

Dire hardiment ce qu'on voudra ?

Chaque petit Dieu glosera

Sur ce que Neptune fera ?

Par

28 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Per Dio questo non sarà,

Chacun d'eux s'en repentira,

Et pareil traitement aura ;

Car deux fois par jour on verra

Qu'à sa source on retournera ,

Et deux fois mon courroux fuira :

Mais plus loin que pas un ira

Celui qui pour son malheur a

Causé tout ce désordre-là ;

Et cet exemple durera ,

Tant que Neptune régnera :

A ce Dieu du noir élément

Ces rebelles , lors se soumirent ,

Et quoi que grondans obéirent

Par force à ce commandement.

Voilà ce qu'on n'a jamais fû ,

Et ce que tout le monde admire :

Aussi avions-nous résolu

Pour nôtre honneur de n'en rien dire ;

Mais aujourd'hui vous m'avez plû

Si fort que je n'ai jamais pû

M'empêcher de vous en instruire.

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il s'é-
cou-

coula d'entre nous deux ; mais si vîte qu'il étoit à plus de vingt pas devant que nous nous en fussions apperçûs. Nous le suivîmes le plus légèrement que nous pûmes ; & voyant qu'il étoit impossible de l'attraper , nous lui criâmes plusieurs fois ,

Hé ! Monsieur le fleuve , arrêtez ,

Ne vous en allez pas si vîte :

Hé ! de grâce un mot écoutez ;

Mais il se remit dans son gîte :

Et rentra dans ces mêmes roseaux , dont nous l'avions vû sortir. Nous allâmes en vain jusqu'à cet endroit ; car le bon homme étoit déjà tout fondu en eau quand nous arrivâmes , & sa voix n'étoit plus

Qu'un murmure agréable , & doux ;

Mais cet agréable murmure ,

N'est entendu que des cailloux ,

Il ne le put être de nous ,

Et même , sans vous faire injure ,

Il ne l'eût pas été de vous.

Après l'avoir appelé plusieurs fois inutilement ; enfin la nuit nous obligea de retourner en nôtre logis , où nous fîmes
mille

30 VOYAGE DE BACHAUMONT,
mille réflexions sur cette aventure. Nôtre esprit n'étoit pas entièrement satisfait de cet éclaircissement ; & nous ne pouvions concevoir pourquoi dans une sedition , où tous les Fleuves avoient trempé , il n'y en avoit eu qu'une partie de châtiez : nous revînsmes plusieurs fois en ce même lieu , tant que nous demeurâmes à Encosse , pour y conjurer cet honnête fleuve de nous vouloir donner à ce sujet un quart d'heure de conversation ; mais il ne parut plus , & nos eaux étant prises, le tems vint enfin de s'en aller. Un Carosse que Monsieur le Sénéchal d'Armagnac avoit envoyé nous mena bien à nôtre aise chez lui à Castille, où nous fûmes reçûs avec tant de joie, qu'il étoit aisé de juger que nos visages n'étoient point désagréables au maître de la maison.

C'est chez cet illustre Fontrailles ,
Où les tourtes , les ortolans ,
Les perdrix rouges , & les cailles ,
Et mille autres vols succulens
Nous firent horreur des mangeailles ,
Dont Carbon & tant de canailles
Vous affrontent depuis vingt ans.

Vous

Vous autres cazaniers , qui ne connoissez que la vallée de Misere , & vous rôtit-seurs de Paris , vous ne savez ce que c'est que la bonne chere ; si vous vous y connoissez , & si vous l'aimez , comme vous dites ,

Soyez donc assez braves gens
 Pour quitter enfin vos murailles ;
 Et si vous êtes de bon sens
 Allez , & courez chez Fontrailles
 Vous gorger de mets excellens.

Vous y serez bien reçus assurément ; & vous le trouverez toujours le même : sans plus s'embarrasser des affaires du monde, il se divertit à faire achever sa maison, qui sera parfaitement belle. Les honnêtes gens de sa Province en savent fort bien le chemin : mais les autres ne l'ont jamais pû trouver. Après nous y être empifrez quatre jours avec Monsieur le Président de Marmiesse , qui prit la peine de s'y rendre aussi-tôt qu'il fut averti de nôtre arrivée , nous allâmes tous ensemble à Toulouse descendre chez Monsieur l'Abbé de Beauregard , qui nous attendoit ; & qui nous donna de ces repas qu'on ne peut
 faire

32 VOYAGE DE BACHAUMONT,
faire qu'à Toulouse. Le lendemain Monsieur le Président de Marmiesse nous voulut faire voir dans un dîner, jusques où peut aller la splendeur, & la magnificence, ou plutôt avec sa permission la profusion, & la prodigalité. Le festin du * Menteur n'étoit rien en comparaison; & c'est ici qu'il faut redoubler nos efforts, pour vous en faire une description magnifique.

Toi, qui présides aux repas,
O Muse, sois-nous favorable,
Décris avec nous tous les plats
Qui parurent sur cette table :
Pour nôtre honneur & pour ta gloire
Fai qu'aucun de tous ces grands mets
Ne s'échappe à nôtre memoire ;
Et fai qu'on en parle à jamais.
Mais comme nôtre esprit s'abuse
De s'imaginer qu'aux festins
Puisse présider une Muse,
Et qu'elle se connoisse en vins !
Non, non, les doctes Demoiselles
N'eurent jamais un bon morceau,
Et ces vieilles sempiternelles

N^o

Ne bûrent jamais que de l'eau.

A qui donc adresser ses vœux

En des occasions pareilles ?

Est-ce à vous , Bacchus , Roi des treilles ?

Mais pour rimer , Bacchus , & (a) Come ,

Sont des Dieux de peu de secours ;

Et jamais de memoire d'homme

On ne leur fit un tel discours.

Tout nous manque au besoin ; & de nôtre chef nous n'oserions entreprendre une si grande affaire : il faut donc nous contenter de vous dire , que jamais on ne vit rien de si splendide ; & nous eussions crû Toulouse , ce lieu si renommé pour la bonne chere , épuisé pour jamais de toute sorte de gibier ; si l'un de vos Amis & des nôtres ne nous eût encore le lendemain dans un dîné fait admirer cette ville , comme un prodige , pour la quantité des belles choses qu'elle fournit ; vous devinerez aisément son nom , quand nous vous dirons ,

Que c'est un de ces beaux esprits ,

Dont Toulouse fut l'origine :

C'est le seul Gascon qui n'a pris ,

Ni l'air , ni l'accent du Païs :

C

Et

(a) Dieu des Festins.

34 VOYAGE DE BACHAUMONT,
Et l'on jugeroit à sa mine ,
Qu'il n'a jamais quitté Paris.

Enfin c'est l'agréable Monsieur d'Osneville , dont l'air & l'esprit n'ont rien que d'un homme , qui n'auroit jamais bougé de la Cour.

Vous saurez qu'il est marié
Environ depuis une année ,
Et qu'il est tout-à-fait lié
Du sacré lien d'Hymenée ,
Lié tout-à-fait , c'est-à-dire ;
Qu'il est lié tout-à-fait bien ,
Et qu'il ne lui manque plus rien ,
Et qu'il a tout ce qu'il desire ,
L'épouse est bien apparentée ,
Et bien apparenté l'époux ;
Elle jeune , riche , espritée ;
Il est jeune , riche , esprit doux.

Avec lui , & dans son carrosse nous quit-
tâmes Toulouse pour aller à Grouille, où
Monsieur le Comte d'Aubijoux nous re-
çût fort civilement. Nous le trouvâmes
dans un petit Palais , qu'il a fait bâtir au
milieu

milieu de ses jardins entre des fontaines & des bois , & qui n'est composé que de trois chambres; mais bien peintes, & tout-à-fait appropriées. Il a destiné ce lieu pour se retirer en particulier avec deux ou trois de ses amis , ou quand il est seul s'entretenir avec ses livres , pour ne pas dire avec sa maîtresse.

Malgré l'injustice des cours

Dans cet agréable hermitage

Il coule doucement ses jours :

Et vit en véritable sage.

De vous dire qu'il tenoit une fort bonne table , & bien servie , ce ne seroit vous apprendre rien de nouveau; mais peut-être serez-vous surpris de savoir que faisant si grande chère il ne vivoit que d'une croûte de pain par jour : aussi son visage étoit-il d'un homme mourant. Bien que son parc fût très-grand , & qu'il eût mille endroits tous plus beaux les uns que les autres pour se promener , nous passions les journées entières dans une petite îlle plantée , & tenuë aussi propre qu'un jardin , & dans laquelle on trouve , comme par miracle , une fontaine qui jaillit , & va mouiller le

C 2 haut

36 VOYAGE DE BACHAUMONT,
haut du berceau de grands cyprès qui l'en-
vironnent.

Sous ce berceau , qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine ,
L'un de nous deux un jour au frais ,
Assis près de cette fontaine ,
Le cœur percé de mille traits ,
D'une main qu'il portoit à peine
Grava ces vers sur un cyprès :
Helas que l'on seroit heureux
Dans ce beau lieu digne d'envie ,
Si toujours aimé de Sylvie
L'on pouvoit toujours amoureux
Avec elle passer la vie !

Vous connoîtrez par là que dans nôtre Voyage , nous ne songions pas toujours à faire bonne chere ; & que nous avions quelquefois des momens assez tendres. Au reste , quoi que Grouille ait tant de charmes , Monsieur d'Aubijoux ne nous put tenir que trois jours , après lesquels , il nous donna son carosse pour aller à Castres prendre celui de Monsieur de Penautier , qui nous mena chez lui à Penautier , à une
lieuë

lieuë de Carcaffone. Vos fantez y furent
 beies mille fois avec le cher ami Balzant ,
 qui ne nous quitta pas un moment. La
 comedie fut auffi un de nos divertiffemens
 assez grand ; parce que la troupe n'étoit
 pas mauvaife , & qu'on y voyoit toutes
 les Dames de Carcaffone. Quand nous en
 partîmes, Monsieur de Penautier , qui fans
 doute est un des plus honnêtes hommes du
 monde , voulut absolument que nous prif-
 fions encore son caroffe pour aller à Nar-
 bonne , quoi qu'il y eût une grande jour-
 née. Le tems étoit fi beau , que nous espe-
 rions le leñdemain fur nos chevaux frais,
 & qui fuivoient en main depuis Encoffe ,
 aller coucher près de Montpellier. Mais
 par malheur

Dans cette vilaine Narbonne ,
 Toûjours il pleut , toûjours il tonne ;
 Toute la Nuit doncques il plût ,
 Et tant d'eau cette nuit il chût ,
 Que la campagne submergée
 Tint deux jours la ville affiégée.

Que cela ne vous fuprenne point, quand
 il pleut fix heures en cette ville , comme
 C ; c'est

38 VOYAGE DE BACHAUMONT,
c'est toujours par orage , & qu'elle est si-
tuée dans un fond, tout environné de mon-
tagnes , en peu de tems les eaux se ramaf-
sent en si grande abondance , qu'il est im-
possible d'en sortir , sans courir risque de
se noyer. Nous le voulûmes pourtant ha-
zarder ; mais l'accident d'un Laquais em-
porté par une ravine , & qui sans doute
étoit perdu , si son cheval ne l'eût sauvé à
la nage , nous fit rentrer bien vite pour at-
tendre que les passages fussent libres. Des
Messieurs que nous trouvâmes se prome-
nant dans la grande place , & qui nous pa-
rurent être des principaux du Païs , ayant
appris nôtre aventure , crurent , qu'il étoit
de leur honneur de ne nous laisser pas en-
nuyer. Ils nous voulurent donc faire voir
les raretez de leur ville ; & nous menèrent
d'abord dans l'Eglise Cathédrale , qu'ils
prétendoient être un chef-d'œuvre pour la
hauteur de ses voûtes , mais nous ne sau-
rions pas bien dire au vrai ,

Si l'architecte qui la fit ,

La fit ronde , ovale , ou quarrée ;

Et moins encor s'il la bâtit

Haute , basse , large , ou serrée :

Car arrivez en ce saint lieu

Nous

Nous n'eûmes jamais autre envie
Que de faire des vœux à Dieu
De ne le voir de nôtre vie.

Ce qu'on y montre encore de rare
Est un vieux & sombre tableau ,
Où l'on voit sortir un Lazare ,
A demi-mort de son tombeau ;
Mais le peintre l'a si bien fait
Sec , pâle , hideux , noir , effroyable ,
Qu'il semble bien moins le portrait
Du bon Lazare que d'un Diable.

Ces Messieurs ne furent pas contens de nous avoir fait voir ces deux merveilles. Ils eurent encore la bonté, pour nous regaler tout-à-fait , de nous présenter à deux ou trois de leurs plus polies demoiselles , qui tomboient en verité de la verole : voilà tous les divertissemens que nous eûmes à Narbonne. Voyez par là, si deux jours que nous y demeurâmes se passerent agréablement. Toi qui nous as si bien diverti ,

Digne objet de nôtre courroux ,
Vicille ville toute de fange
Qui n'es que ruisseaux , & qu'égoûts ;

Pourrois-tu prétendre de nous

Le moindre vers à ta louange ?

Va , tu n'es qu'un quartier d'hiver

De quinze ou vingt malheureux drilles ;

Où l'on peut à peine trouver

Deux ou trois misérable filles

Aussi mal saines que ton air :

Va , tu n'eus jamais rien de beau ,

Rien qui merite qu'on le prise ;

Bien peu de chose est ton tableau ,

Et bien moins que rien ton Eglise.

L'apostrophe est un peu violente , ou l'imprecation un peu forte ; mais nous passâmes dans cette étrange demeure deux journées avec tant de chagrin , qu'elle en est quitte à bon marché. Enfin les eaux s'écoulèrent , & nos chevaux n'en ayant plus que jusques aux fangles , il nous fut permis de sortir. Après avoir marché trois ou quatre lieues dans les plaines toutes noyées , & passé sur de méchantes planches , un torrent qui s'étoit fait de l'égoût des eaux large comme une riviere ; Beziers , cette ville si propre & si bien située , nous fit voir un Païs aussi-beau , que celui dont
nous

nous partions étoit vilain. Le lendemain ayant traversé les Landes de Saint Hubert, & goûté les bon muscats de Loupian, nous vîmes Montpellier se présenter à nous, environné de ces plantades & de ces blanquêtes que vous connoissez. Nous y abordâmes à travers mille boules de mail ; car on jouë là le long des chemins à la Chicane. Dans la grande ruë des parfumeurs, par où l'on entre d'abord, l'on croit être dans la boutique de (a) Martial ; & cependant

Bien que de cette belle ville

Viennent les meilleures fenteurs ;

Son terroir en Muscat fertile

Ne lui produit jamais de fleurs.

Cette ruë si parfumée conduit dans une grande place, où sont les meilleures hôtelleries. Mais nous fûmes bien-tôt épouvantés,

De rencontrer en cette place

Un grand concours de populace ;

Chacun y nommoit d'Assouci.

Il fera brûlé, Dieu merci,

C s

Disoit

(a) Marchand Parfumeur à Paris.

Difoit une vieille bagasse ;

Dieu veuille qu'autant on en faffe

A tous ceux qui vivent ainfi.

La curiosité de favoir ce que c'étoit , nous fit avancer plus avant ; tout le bas étoit plein de peuple , & les fenêtres remplies de personnes de qualité. Nous y connûmes un des principaux de la ville qui nous fit entrer auffi-tôt dans le logis. Dans la chambre, où il étoit , nous apprîmes qu'effectivement on alloit brûler d'Affouci, pour un crime qui est en abomination parmi les femmes. Dans cette même chambre , nous trouvâmes grand nombre de dames, qu'on nous dit être les plus polies, les plus qualifiées, & les plus spirituelles de la ville ; quoi que pourtant elles ne fussent , ni trop belles, ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras, & leurs discours extraordinaires , nous crûmes bien-tôt que c'étoit une assemblée des précieuses de Montpellier ; mais bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paroissent que des Précieuses de campagne, & n'imitoient que foiblement les nôtres de Paris. Elles se mirent exprès sur le chapitre des Beaux-Esprits, afin de nous faire voir ce qu'elles

qu'elles valoient par le commerce qu'elles ont avec eux. Il se commença donc une conversation assez plaisante ;

Les unes disoient que Ménage
Avoit l'air & l'esprit galant ;
Que Chapelain n'étoit pas sage ,
Que Costar n'étoit pas pédant.

Et les autres croyoient Monsieur de Scuderis

Un homme de fort bonne mine ,
Vaillant , riche , & toujours bien mis ,
Sa Sœur une beauté divine ,
Et Pellisson un Adonis.

Elles en nommerent encore une très-grande quantité, dont il ne nous souvient plus. Après avoir bien parlé des beaux-esprits, il fut question de juger de leurs ouvrages. Dans (a) l'*Alaric*, & dans le (b) *Moyse*, on ne loüa que le jugement , & la conduite ; & dans la *Pucelle* rien du tout ; dans *Sarrasin*, on n'estima que la Lettre de Monsieur Ménage ; & la Préface de Monsieur Pellisson fut traitée de ridicule ; Voiture même passa pour un homme grossier.

Quant

(a) Poëme heroïque de Mr. de Scuderi. (b) Poëme heroïque de S. *Amant*.

44 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Quant au Romans, (a) *Cassandre* fut estimé pour la délicatesse de la conversation ; (b) *Cyrus*, & *Clelie*, pour la magnificence de l'expression, & la grandeur des événements. Mille autres choses se débitèrent encore plus surprenantes que tout cela. Puis insensiblement la conversation tomba sur d'Assouci, parce qu'il leur sembla que l'heure de l'exécution approchoit. Une de ces dames prit la parole, & s'adressant à celle qui nous avoit paru la principale, & la maîtresse Précieuse :

Ma bonne, est-ce celui qu'on dit
Avoir autrefois tant écrit,
Même composé quelque chose
En vers sur la (c) *Metamorphose* ?
Il faut donc qu'il soit bel Esprit.
Aussi l'est-il, & l'un des vrais,
Reprit l'autre, & des premiers faits,
Ses lettres lui furent scellées
Dès leurs premières assemblées :
J'ai la liste de ces Messieurs,
(d) Son nom est en tête des leurs,

Puis

(a) Roman de *Calprenede*. (b) *Cyrus* & *Clelie*, deux Romans de Mademoiselle de *Scuderi* (c) D'Assouci a traduit en vers burlesques une partie des *Metamorphoses* d'*Ovide*. Cette Traduction est à peine digne d'occuper le loisir des *Laguais* & des *Pages*. (d) D'Assouci n'a jamais été de l'Académie Française. C'est une faute que la Chapelle fait faire à ces Précieuses, pour les rendre plus ridicules

Puis d'une mine serieuse
Avec certain air affecté,
Panchant sa tête de côté,
Et de ce ton de précieuse,
Lui dit : Ma chere , en verité
C'est dommage que dans Paris
Ces Messieurs de l'Academie ,
Tous ces Messieurs les Beaux-Esprits
Soient sujets à telle infamie.

L'envie de rire nous prit si furieuse-
ment , qu'il nous falut quitter la chambre
& le logis ; pour en aller éclater à nôtre
aise dans l'hôtellerie. Nous eûmes toutes
les peines du monde à passer dans les ruës
à cause de l'affluence du peuple.

Là d'hommes on voyoit fort peu.
Cent mille femmes animées,
Toutes de colere enflammées,
Accouroient en foule en ce lieu
Avec des torches allumées.

Elles écumoient toutes de rage ; & ja-
mais on n'a rien vû de si terrible. Les unes
disoient que c'étoit trop peu de le brûler ;
les autres qu'il falloit l'écorcher vif aupara-
vant ;

46 VOYAGE DE BACH AUMONT,
vant ; & toutes , que si la Justice le leur
vouloit livrer , elles inventeroient de nou-
veaux supplices pour le tourmenter. Enfin,

L'on auroit dit à voir ainsi
Ces Bacchantes échevelées ,
Qu'au moins ce Monsieur d'Assouci
Les auroit toutes violées ;

Et cependant il ne leur avoit jamais rien
fait. Nous gagnâmes avec bien de la pei-
ne nôtre logis , où nous aprîmes en arri-
vant , qu'un homme de condition avoit
fait sauver ce malheureux ; & quelque
tems après on nous vint dire que toute la
Ville étoit en rumeur , que les femmes y
faisoient une sédition , & qu'elles avoient
déjà déchiré deux ou trois personnes , pour
être seulement soupçonnées de connoître
d'Assouci : cela nous fit une très-grande
frayeur ,

Et de peur d'être pris aussi ,
Pour amis du Sieur d'Assouci :
Ce fut à nous de faire gille ;
Nous fûmes donc assez prudens ,
Pour quitter d'abord cette ville ,
Et cela fut d'assez bon sens.

Nous

Nous nous sauvons donc , comme des criminels par une porte écartée, & prenons le chemin de (a) Massillargues, esperans de pouvoir arriver avant la nuit à une demie lieuë de Montpellier. Nous rencontrâmes nôtre d'Assouci avec un page assez joli qui le suivoit. En deux mots il nous conta ses disgrâces, aussi n'avions-nous pas le loisir d'écouter un long discours , ni de le faire. Chacun donc s'en alla de son côté, lui fort vite, quoi qu'à pied, & nous assez doucement, à cause que nos chevaux étoient fatiguez. Nous arrivâmes devant la nuit chez Monsieur de Cauviffon , qui pensa mourir de rire de nôtre aventure : Il prit le soin par sa-bonne chère, & par ses bons lits , de nous faire bien-tôt oublier ces fatigues. Nous ne pûmes étant si proches de Nîmes refuser à nôtre curiosité de nous détourner pour aller voir

Ces grands & fameux bâtimens
Du Pont du Gar , & des Arènes ,
Qui nous restent pour monumens
Des magnificences Romaines :
Ils sont plus entiers & plus sains ;
Que tant d'autres restes si rares ,

Echa-

(a) Bourg à quatre lieuës de Montpellier.

48 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Echapez aux brutales mains

De ce déluge de barbares ,

Qui furent les fleaux des humains :

Fort satisfaits du Languedoc , nous prîmes assez vite la route de Provence par cette grande prairie de Beaucaire , si célèbre pour sa foire ; & le même jour nous vîmes de bonne heure

Paroître sur les bords du Rhône

Cesmurs pleins d'illustres bourgeois ,

Glorieux d'avoir autrefois

Eu chez eux la cour & le thrône

De trois ou quatre puissans Rois.

On y aborde par

Cette heureuse , & fertile plaine ,

Qui doit son nom à la vertu

Du grand & fameux Capitaine ,

Par qui le fier Danois battu

Reconnut la grandeur Romaine.

Nous vîmes , pour vous parler un peu moins poëtiquement, cette belle & célèbre Ville d'Arles , qui par son pont de bateaux nous fit passer de Languedoc en Provence. C'est assurément y entrer par la plus belle
Por.

porte. La situation admirable de ce lieu y a presque attiré toute la noblesse du païs, & les dames y sont propres, galantes, & jolies; mais si couvertes de mouches qu'elles en paroissent un peu coquettes. Nous les vîmes toutes au cours où nous fûmes, faisant fort bien leur devoir, avec quantité de Messieurs assez bien faits. Elles nous donnerent lieu de les accoster, quoi qu'inconnuës; & sans vanité nous pouvons dire qu'en deux heures de conversation nous avançâmes assez nos affaires; & que nous fîmes peut-être quelques Jaloux. Le soir on nous pria d'une assemblée, où l'on nous traita plus favorablement encore: mais avec tout cela ces belles ne purent obtenir de nous qu'une nuit, & le lendemain nous en partîmes, & traversâmes avec bien de la peine

La vaste & (a) pierreuse campagne

Couverte encor de ces cailloux,

Qu'un Prince revenant d'Espagne

Y fit pleuvoir dans son courroux.

D

C'est

(a) Elle est appelée par les Anciens Romains *Campi Lapidis*: c'est, dit *Plin*, Liv. III. Ch. IV. un monument de combats d'Hercule, *Herculis præliorum memoria*. Ce Héros ayant à combattre quelques Géans en cet endroit-là, Jupiter fit tomber sur eux une pluie de pierre, qui couvrit de cailloux cette grande Plaine. Apparemment c'est à cette Fable que Mr. de la Chapelle fait allusion.

C'est une grande plaine toute couverte de cailloux effectivement jusques à Salon petite Ville, & qui n'a point d'autre rareté que le tombeau de (a) Nostradamus. Nous y couchâmes, & nous n'y dormîmes pas un moment, à cause des hauts cris d'une Comedienne, qui s'avisa d'accoucher cette nuit proche de nôtre chambre de deux petits Comediens. Un tel vacarme nous fit monter à cheval de bon matin, & cette diligence servit à nous faire considérer plus à nôtre aise en arrivant à Marseille, cette multitude de maisons qu'ils appellent bastides, dont toute la campagne voisine est couverte. Le grand nombre en est plus surprenant que la beauté ; car elles sont toutes fort petites, & fort vilaines. Vous avez tant ouï parler de Marseille, que de vous en entretenir présentement ce seroit répéter les mêmes choses, & peut-être vous ennuyer.

Tout le monde sait que Marseille
 Est riche, illustre, & sans pareille
 Pour son terroir, & pour son port ;
 Mais il vous faut parler du fort,
 Qui sans doute est une merveille :
 C'est Nôtre Dame de la Garde,

Gou.

(a) On voit par une Inscription gravée sur son tombeau qu'il mourut en 1566. âgé de 62. ans, six mois, & dix jours.

Gouvernement commode & beau ,
 A qui suffit pour toute garde
 Un Suisse avec sa hallebarde
 Peint sur la porte du château.

Ce fort est sur le sommet d'un rocher
 presque inaccessible , & si haut élevé , que
 s'il commandoit à tout ce qu'il voit au
 dessous de lui, la plûpart du genre humain
 ne vivroit que sous son plaisir.

(a) Aussi voyons-nous que nos Rois
 En connoissant bien l'importance ,
 Pour le confier ont fait choix
 Toujours de gens de conséquence ,
 De gens pour qui dans les alarmes ,
 Le danger auroit eu des charmes ,
 De gens prêts à tout hazarder ,
 Qu'on eût vû long-temps commander ;

Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les
 armes.

Une description magnifique , qu'on a faite
 autrefois de cette Place nous donna la
 curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes

D 2

plus

(a) Raillerie contre Scuderi qui avoit eû le Gouverne-
 ment de cette Place , dont il avoit fait une description ma-
 gnifique.

32 VOYAGE DE BACHAUMONT,
plus d'une heure avant que d'arriver à l'ex-
trémité de cette montagne , où l'on est
bien surpris de ne trouver qu'une méchan-
te mazure tremblante , prête à tomber au
premier vent. Nous frappâmes à la porte ;
mais doucement , de peur de la jeter par
terre ; & après avoir heurté long-temps ,
sans entendre même un chien aboyer sur la
tour ,

Des gens qui travailloient là proche ,

Nous dirent : Messieurs , là dedans

On n'entre plus depuis long-temps :

Le Gouverneur de cette roche

Retournant en cour par le coche

A depuis environ quinze ans

Emporté la clef dans sa poche.

La naïveté de ces bonnes gens nous fit
bien rire , sur-tout , quand ils nous firent
remarquer un écriteau que nous lûmes avec
assez de peine ; car le tems l'avoit presque
effacé.

Portion du Gouvernement

A Loüer tout presentement.

Plus bas en petit caractere ,

Il faut s'adresser à Paris ,
Ou chez Conrart le Secretaire ,
Ou chez (a) Courbé l'homme d'affaire
De tous Messieurs les Beaux-Esprits.

Croyant après cela n'avoir plus rien de rare à voir en ce País , nous le quittâmes sur le champ, & même avec empressement, pour aller goûter des muscats à la Cioutat. Nous n'y arrivâmes pourtant que fort tard, parce que les chemins sont rudes , & que passant par Cassis , il est bien difficile de ne s'y pas arrêter à boire. Vous n'êtes pas assurément curieux de savoir de la Cioutat,

Que les marchands & les nochers
La rendent fort considerable :
Mais pour le muscat adorable ,
Qu'un Soleil proche & favorable
Confit dans les brûlans rochers ,
Vous en aurez , frères très-chers ,
Et du meilleur sur vôtre table.

Les grandes affaires que nous avons en ce lieu , furent achevées aussi-tôt que nous eûmes acheté le meilleur vin. Ainsi le lendemain vers le midi , nous nous acheminâ-

D. 3

mes

(a) Fameux Libraire.

54 VOYAGE DE BACHAUMONT,
mes vers Toulon. Cette Ville est dans une
situation admirable , exposée au midi , &
couverte au Septentrion par des montagnes
élevées jusques aux nuës , qui rendent son
port le plus grand , & le plus sûr qui soit
au monde. Nous y trouvâmes Monsieur
le Chevalier Paul , qui par sa charge , par
son merite, & par sa dépense est le premier
& le plus considerable du païs.

C'est ce Paul dont l'experience
Gourmande la mer , & le vent ;
Dont le bonheur & la vaillance
Rendent formidable la France
A tous les peuples du Levant.

Ces vers sont aussi magnifiques que sa
mine ; mais en verité quoi qu'elle ait quel-
que chose de sombre , il ne laisse pas d'être
commode, doux , & tout-à-fait honnête. Il
nous régala dans sa cassine, propre , & si
bien entendüe , qu'elle semble un petit pa-
lais enchanté. Nous n'avions trouvé jus-
ques-là que des orangers de médiocre gran-
deur , & dans des jardins ; l'envie d'en voir
de gros , comme des chênes , & dans le mi-
lieu des campagnes , nous fit aller jusques
à Hieres. Que ce lieu nous plût ! qu'il est
char-

charmant ! & quel séjour seroit-ce que Paris sous un si beau climat !

Que c'est avec plaisir , qu'aux mois
Si fâcheux en France , & si froids ,
On est contraint de chercher l'ombre
Des orangers , qu'en mille endroits
On y voit , sans rang , & sans nombre ,
Former des forêts , & des bois.
Là jamais les plus grands hyvers
N'ont pû leur déclarer la guerre ;
Cet heureux coin de l'univers
Les a toujours beaux , toujours verts ;
Toujours fleuris en pleine terre.

Qu'ils nous ont donné de mépris pour
les nôtres , dont les plus conservez , & les
mieux gardez ne doivent pas être en com-
paraïson appelez des orangers ;

Car ces petits nains contrefaits
Toujours tapis entre deux ais ,
Et contraints sous des casemattes ,
Ne sont à bien parler , que vrais
Et misérables culs-de-jattes.

Nous ne pouvions terminer notre voya-
D 4 ge

56 VOYAGE DE BACHAUMONT,
ge par un lieu qui nous laifsât une idée plus
agréable ; aussi dès le moment ne songeâ-
mes-nous plus qu'à retourner à Paris. Nô-
tre devotion nous fit pourtant détourner
un peu pour aller à la Sainte Baume. C'est
un lieu presque inaccessible, & que l'on ne
peut voir sans effroi. C'est un antre dans le
milieu d'un rocher escarpé , de plus de
quatre-vingt toises de haut, fait assurément
par miracle ; car il est bien aisé de voir que
les hommes

N'y peuvent avoir travaillé ,
Et l'on croit avec aparence ,
Que les Saints Esprits ont taillé
Ce roc , qu'avec tant de constance ,
La Sainte a si long-tems mouillé
Des larmes de sa pénitence.
Mais si d'une adresse admirable
L'Ange a taillé ce roc divin ,
Le Démon cauteleux , & fin
En a fait l'abord effroyable ,
Sachant bien que le Pèlerin
Se donneroit cent fois au Diable ,
Et se damneroit en chemin ,

Nous

Nous y montâmes cependant avec bien de la peine par une horrible pluie , & par la grace de Dieu , sans murmurer un seul mot. Mais nous n'y fûmes pas plutôt arrivés , qu'il nous prit une extrême impatience d'en sortir sans savoir pourquoi. Nous examinâmes donc assez brusquement la bizarrerie de cette demeure , & nous nous instruisîmes en un moment des Religieux , de leur Ordre , de leur coutume , & de leur manière de traiter les passans ; car ce sont eux qui les reçoivent , & qui tiennent hôtellerie.

L'on n'y mange jamais de chair ,
 L'on n'y donne que du pain d'orge ,
 Et des œufs qu'on y vend bien cher.
 Les Moines hideux ont de l'air
 Des gens qui sortent d'une forge :
 Enfin ce lieu semble un enfer ,
 Ou pour le moins un coupe-gorge :
 L'on ne peut être sans horreur ,
 Dedans cette horrible demeure ,
 Et la faim , la soif , & la peur
 Nous en firent sortir sur l'heure :

Bien qu'il fût presque nuit , & qu'il fût le

38 VOYAGE DE BACHAUMONT,
plus vilain tems du monde, nous aimâmes
mieux hazarder de nous perdre dans les
montagnes, que de demeurer à la Sain-
te Baume. Les Reliques qui sont à (a)
Saint Maximin nous portèrent bonheur, &
nous y firent arriver avec l'aide d'un gui-
de, sans nous y être égarez, mais non pas,
sans y être mouillez. Aussi le lendemain la
matinée s'étant passée toute entiere en dé-
votion, c'est-à-dire, à faire toucher des
chapelets à quantité de corps Saints, & à
mettre d'assez grosses pieces à tous les troncs,
nous allâmes nous enyvrer d'excellente
blanchette de Negreaux, & de là coucher
à Aix. C'est une Capitale, sans riviere, &
dont tous les dehors sont fort désagréables.
Mais en recompense belle, & assez bien
bâtie, & de bonne chere. Orgon fut ensui-
te nôtre couchée, lieu célèbre pour tous
les bons vins; & le jour d'après, Avignon
nous fit admirer la beauté de ses murail-
les. Madame (b) de Castelane y étoit, à
qui nous rendîmes visite aussi-tôt, le mê-
me jour, qui fut le jour des Morts. Nous
la trouvâmes chez elle en bonne compa-
gnie;

(a) Petite Ville à huit lieues d'Aix. (b) Si connuë depuis
sous le nom de *Marquise de Gange*. Elle épousa le Baron de
Castelane à l'âge de treize ans en 1644. & en secondes No-
ces le Marquis de Gange en 1648.

gnie ; elle n'étoit point comme les autres veuves dans les Eglises à prier Dieu ;

Car bien qu'elle ait l'ame assez tendre
Pour tout ce qu'elle auroit cheri ,
On auroit peine à la surprendre
Sur le tombeau de son mari.

Avignon nous avoit paru si beau , que nous voulûmes y demeurer deux jours , pour l'examiner plus à loisir. Le soir que nous prenions le frais sur le bord du Rhône par un beau clair de Lune , nous rencontrâmes un homme qui se promenoit , qui nous sembloit avoir de l'air du Sieur d'Assouci ; son manteau qu'il portoit sur le nez empêchoit qu'on ne le pût bien voir au visage : dans cette incertitude nous prîmes la liberté de l'accoster , & de lui demander ,

Est-ce vous , Monsieur d'Assouci ?

Oui , c'est moi , Messieurs , me voici ,

N'ayant plus pour tout équipage ,

Que mes vers , mon lut , & mon Page :

Vous me voyez sur le pavé

En désordre , mal propre , & sale ,

Aussi

60 VOYAGE DE BACHAUMONT,

Aussi je me suis esquivé ,
Sans emporter paquet , ni malé ;
Mais enfin me voilà sauvé ;
Car je suis en terre Papale.

Il avoit effectivement avec lui le même page que nous lui avions vû , lors qu'il se sauva de Montpellier , & que l'obscurité nous avoit empêché de discerner. Il nous prit envie de savoir au vrai ce que c'étoit que ce petit garçon, & quelle belle qualité l'obligeoit à le mener avec lui ; nous le questionnâmes donc assez malicieusement , lui disant :

Ce petit page qui vous suit ,
Et qui derriere vous se glisse ,
Que fait-il ? en quel exercice ,
En quel art l'avez-vous instruit ?
Il fait tout , dit-il , s'il vous duit ,
Il est bien à vôtre service.

Nous le remerciâmes lors bien civilement , ainsi que vous eussiez fait , & ne lui répondîmes autre chose ,

Qu'adieu , bon soir , & bonne nuit :
De vôtre page qui vous suit ,
Et qui derriere vous se glisse ,

Et de tout ce qu'il fait aussi,
Grandmerci Monsieur d'Assouci ;
D'un si bel offre de service ,
Monsieur d'Assouci grandmerci.

Nôtre lettre finira par ce bel endroit ,
quoi qu'elle soit écrite de Lion : ce n'est
pas que nous n'ayons encore à vous man-
der des beautez du Pont-Saint-Esprit ; des
bons vins de Condrieux , & de Côte-rô-
tie ; mais en verité nous sommes si las d'é-
crire , que la plume nous tombe des mains ,
outre que nous voulons avoir dequoi vous
entretenir , lors que nous aurons le plaisir
de vous revoir : cependant ,

Si nous allions tout vous déduire ,
Nous n'aurions plus rien à vous dire :
Et vous saurez qu'il est plus doux
De causer buvant avec vous ,
Qu'en voyageant de vous écrire.
Adieu les deux freres nourris ,
Aussi bien que gens de la ville
Que nous aimons plus que dix mille
Des plus aimables de Paris.

Date

Date.

De Lion, où l'on nous a dit,
 Que le Roi par un rude édit,
 Avoit fait défenses expresses,
 Expresses défenses à tous
 De plus porter chausses Suisses;
 Cet édit, qui n'est rien pour nous,
 Vous réduit en grandes détresses,
 Grosses bedaines, grosses fesses;
 Car où diable vous mettrez-vous?

Adresse.

A Messieurs les aînez BROUSSINS,
 Chacun enseignera la rue;
 Car leur demeure est plus connue
 Au Marais que les Capucins.

LETTRE

L E T T R E

DE M^R. LA CHAPELLE
A M^R. MOREAU ,*Ecritte de St. Lazare , à l'âge de 20. ans.*

JE ne vous ferai point ici la description de la Maison de St. Lazare où je suis , puisque je vous la vais faire en Vers ; je me contenterai seulement de vous dire pour vous exciter à compassion , que je suis dans un lieu où on me donne tout ce qui m'est inutile , & rien de ce qui m'est nécessaire. J'ai un Benitier , & je n'ai point de pot de chambre auprès de mon lit. J'ai un prié-Dieu , & je n'ai point de chaise ni de table dans ma chambre. J'ai un surplis , & je n'ai point de chemise. J'ai un bonnet pour le jour , & je n'en ai point de nuit. J'ai une soutane , & je n'ai point de robe de chambre. J'ai des pantoufles , & je n'ai point de souliers. A table j'ai des serviettes , des assiettes , des couteaux , des cuillers , & je n'ai rien à manger. Enfin , Monsieur , dans les conversations je n'ai que des gens qui m'importunent , & je n'en ai point qui me divertissent : car tous leurs entretiens ne sont que des invectives contre les vicieuses coutumes du siècle & de s'emporter , particulie-

ticulierement contre ceux qui au lieu de dire , *Je me recommande à vos bonnes graces* ; disent , quand ils se quittent , *je suis vôtre serviteur.*

S T A N C E S.

TOi qui nous fais voir la sagesse
Jointe avec la vivacité ;

Toi qui ravis la liberté
Aux Dames par ta gentillesse ,
Comme aux hommes par ta bonté ,

Moreau , le pauvre Solitaire ,
Qui sans ta consolation
Seroit mort dans la mission ;
En ce peu de mots te va faire
Une triste description.

Dans une froide plaine assise
Est une chetive maison ,
Où jamais ne fut vû tison ,
Et qui ne peut parer la Bize
Que par quelque foible cloison.

Ceux qui ce logement bâtirent ,
Desirant se mortifier ,
Et n'y faire rien que prier ,
Une grande Eglise ils y firent ,

Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fumé

Jamais en ce funeste lieu ,

Et qu'on n'y voit jamais de feu ,

Que quand aux Vêpres on allumie

L'Encensoir pour honorer Dieu.

Là , de pauvres gens pâles , blêmes ,

Secs , tous meurtris & decharnez ,

Par les coups qu'ils se sont donnez ,

Disent qu'assurément eux-mêmes ,

Et tous les autres sont damnez.

Nuit & jour ils sont en prières ,

Tant ils ont crainte de l'Enfer ,

Et pour mieux surmonter la chair ,

Se donnent cent coups d'étrivières ,

Ce qui s'appelle en triompher.

Ce lieu où sans sonner sonnette ,

Personne n'entre ni n'en sort ,

Est le lieu d'où moins vif que mort ,

Je t'écris , que cette retraite

Commence à me déplaire fort.

Mais afin qu'on ne puisse dire ,

Que pour peu de difficultez ,

Mes semblables sont rebutez ,

E

Mon

Mon dessein est de te décrire
Mes moindres incommoditez.

Ma Chambre ou plutôt une armoire,
Que l'on a fait pour me ferrer,
D'abord qu'on me la vint montrer,
Me fit rire, & j'eus peine à croire,
Que j'y pusse jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un Aquilon froid & mutin
Me fait trembler soir & matin;
Car pour me parer de sa rage,
Mon plus gros mur est de sapin.

Apprens maintenant la structure
De nos misérables grabats,
Deux ais servent de matelas,
Un tapis vert de couverture,
Et deux serviettes de deux draps ;

Dès que j'abaisse les paupières,
Sur mes yeux du sommeil battus,
Un claustral *Bénédicamus*,
M'éveille & m'envoie aux prières,
Qui durent trois heures & plus.

Le dîner, où plutôt dînette,

Que sans déjeûner on attend ,
 N'est rien qu'un petit plat , moins grand
 Que la plus petite palette ,
 Dont on use à tirer du sang.

A ce plat on proportionne
 Un peu de Vache & de Brebi ,
 Si peu même qu'une fourmi
 N'auroit pas , à ce qu'on nous donne ,
 De quoi se souler à demi.

Le Vin grossier , rouge , insipide ,
 Ne peut qu'avec peine couler ,
 Et je ne saurois avaler
 Ce vilain Cotignac liquide ,
 Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner , je t'assure ,
 Nous tient demie heure pourtant ;
 Mais ne t'en étonne pas tant ,
 C'est que Benedicité dure
 Un quart d'heure , & Graces autant.

Après dîner , c'est l'ordinaire ,
 Pour aider la digestion ,
 Il y a récréation

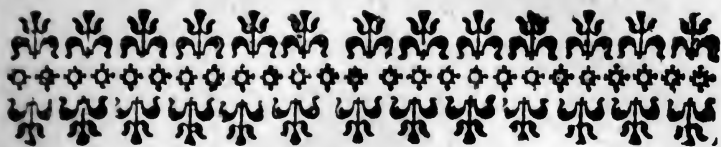
68 LETTRE DE MR. LA CHAPELLE.

Où l'on employe une heure entiere ,
En quelque conversation.

Ces conversations Chrétiennes
Vraiment dignes de ces Oïsons ,
Sont par mille sottès raisons ,
De me prouver que les Antiennes ,
Valent mieux que les Oraïsons.

Que tous les jours ma faim soit grande ,
Mon dîner te le fait juger ,
Cependant pour ne point charger
Mon estomach de trop de viande ,
Mon souper n'est pas moins léger.

Enfin, *Moreau* , quoi que j'en dise ,
J'en dis bien moins qu'il n'y en a ,
Mais il faut finir , car voilà
L'heure qui m'appelle à l'Eglise ,
Où les autres chantent déjà.



POESIES DIVERSES
DE MONSIEUR
LA CHAPELLE.

Sur un Eclipse de Soleil.

STANCES.

QUEL moyen de s'en dispenser ?
J'allois tout de bon commencer ,
A vous composer sur l'Eclipse
Un livre plus gros & plus long ,
Qu'un des tomes de Juste Lipse ;
Tout rempli d'un savoir profond
En beau stile d'Apocalypse.

Quand Pallas , la sage pucelle ;
Qui m'aime de bonne amitié ,
S'apparut à moi toute telle

E 3

Qu'elle

Qu'elle est au ciel dans sa ruelle,
 Sur l'estrade & tapis de pié :
 Et quoi ! pauvre innocent , dit-elle ,
 Vraiment tu me fais grand' pitié,
 D'aller perdre ainsi la cervelle
 Rêvant à cette bagatelle
 Plus qu'il ne faut de la moitié,

Surprise des impertinences
 Que l'on débite en ce bas lieu ,
 J'y viens faire des remontrances
 A ces fous qui sans connoissances ;
 Raisonnent comme il plaît à Dieu ,
 Gâtent mes plus belles Sciences.
 Et pour l'Eclipse à quoi tu penses
 Je te vais faire voir en peu ,
 Que ces forgeurs d'extravagances
 Tirent cent fausses conséquences
 D'une chose qui n'est qu'un jeu,

Sache que ce jour-là mon père
 Fit à déjeuner si grand' chère ,
 Et trouva si bon le nectar ,
 Que Même le Dieu des sornettes
 Le voyant être un peu gaillard ,
 Et dans ses humeurs de goguettes ,

Lui proposa que les planettes
Jouassent à Colin-Maillard :

A Colin-Maillard , dit le maître
Du char brillant & lumineux ,
Si par malheur je l'allois être ,
Tous les hommes sont si peureux ,
Qu'il se croiroient morts quand mes feux
Commenceroient à disparoître.
Chacun fermeroit sa fenêtre ,
Et Morin * le plus fou d'entre eux
En prédiroit quelque biffêtre.

Quoi ! tu veux conclure par-là ,
Répond le grand Dieu qui foudroie ,
Qu'un fat pourra troubler ma joie !
Que m'importe , s'il en fera
Des contes de ma mère-l'oie.
Je jure Styx dont l'eau tournoie
Dans le país de Tartara ,
Qu'à Colin-Maillard on jouëra
Sus , qu'on tire au fort & qu'on voie
Qui de vous autres le fera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit ;

E 4

II

* *Jean-Baptiste Morin*, célèbre Mathématicien fort entêté de l'Astrologie Judiciaire. Voyez son Article dans le Dictionnaire de Bayle.

Il le fut suivant son présage :
 Toute la compagnie en rît ,
 Et sans différer davantage ,
 Aussi-tôt la Lune s'offrit
 A lui bien couvrir le visage ;
 Ce que volontiers on souffrit
 Attendu l'étroit parentage.

Le reste vous l'avez pû voir ,
 Chacun pût lors s'appercevoir
 Que l'on ne voyoit presque goûte ;
 Et sans la Lune qui sans doute
 Ne fit pas trop bien son devoir ,
 Le Soleil faisoit banqueroute ,
 Le matin devenoit le soir ,
 Vous étiez tous au désespoir ,
 Croyant la nature en déroute ;
 Et pas un n'eût pû concevoir ,
 Que nous autres là-haut sur la céleste Voute
 Ne faisons que crier : *Gare le pot au noir.*

ODE, A CARRE.

LA belle & galante manière
 Dont vous mettez Vers en lumière ,
 Nous fait bien voir , Monsieur Carré ,

Que

Que lorsque vous serez Curé
Vous direz peu vôtre breviaire.

Bien plutôt aurez soin & cure ,
Quand vous serez à vôtre Cure ,
D'avoir toujours force poulets ,
Et de vin savoureux & frais
Très-suffisante fourniture.

Aussi ne verra-t-on chez vous
Hypocrites ni loups-garous :
Torcols à grimassante mine ,
Ni cagots de telle farine ,
Mais bien des gens faits comme nous ;

Maintenant quant au panégyre
Que sans rougir je n'ai sù lire ,
Fort vraiment vous m'obligerez ,
Si lorsque vous nous récrirez ,
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi ! Là-dedans mon-éloge
Dure plus d'une heure d'horloge ,
Et pas un ne voit le pourquoi ;
Car je ne suis Prince ni Roi ,
Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'est pas que si grande lettre
Ne m'obligeât bien à vous mettre
Un tel & beau remerciement ;
Mais écrivons sans compliment ;
Puisque nous écrivons en mètre.

Vous saurez donc qu'ici la peste
Et la guerre encor plus funeste ,
A ravi la moitié des gens.
Je ne sai si les Alemans.
Voudront bien épargner le reste.

Le Nord nous a rendu visite ,
Suivi d'un nombreux exercite
De Lorrains , Croates , & Goths ,
Le tout pour nous mettre en repos ,
Ainsi que gazette débite.

Cependant ils ne laissent pas
De charger leurs chevaux de bats ,
De mainte belle & bonne harde ;
Et tout ce qu'aux champs on hazarde
Est le butin de leurs soldats

Toutes ces troupes étrangères
Font qu'on ne se promene guères :
Helas ! comment le pourroit-on ,

Puis-

Puisque Chaillot & Charenton
Sont à présent places frontières.

Je suis renfermé dans la ville ,
En grand chagrin , sans croix ni pile ;
Nous buvons mal , & qui pis est ,
Boirons long-tems mal , s'il ne plaît
Aux gens d'armes de faire gile.

Car à Melun une grand' chaîne
Qui tient la pauvre Seine en gêne ,
Empêchant nos fameux voisins
D'amener ici leurs bons vins ,
Nous réduit à ceux de Surène.

Encore en avons-nous bien peu ;
Car sur ma foi ce n'est pas jeu
D'en entreprendre la voiture
Et qui le fait sans aventure
En doit belle chandelle à Dieu.

Lettre écrite de la Campagne , à
Mr. de MOLIERE.

VOTRE Lettre m'a touché très - sen-
siblement ; & dans l'impossibilité
d'aller

d'aller à Paris de cinq ou six jours , je vous souhaite de tout mon cœur en repos & dans ce païs. J'y contribuerois de tout mon possible à faire passer vôtre chagrin , & je vous ferois assurément connoître que vous avez en moi une personne qui tâchera toujours à le dissiper, ou pour le moins à le partager. Ce qui fait que je vous souhaite encore davantage ici, c'est que dans cette douce revolution de l'année , après le plus terrible hyver que la France ait depuis long-tems senti , les beaux jours se goûtent mieux que jamais , & sont tout autrement beaux à la campagne qu'à la ville , où quand vous les avez , il vous manque toujours des endroits pour en prendre tout le plaisir. Je me promene depuis le matin jusques au soir avec tant de satisfaction & de contentement d'esprit , que je ne saurois croire m'en pouvoir lasser. En verité, mon très-cher ami, sans vous je ne songerois guère à Paris de long-tems , & je ne me pourrois résoudre à la retraite , que lorsque le Soleil fera la sienne. Toutes les beautez de la campagne ne vont faire que croître & embellir , sur tout celles du vert , qui nous donnera des feuilles au premier jour , & que nous commençons à trouver à redire depuis que le
chaud

chaud se fait sentir. Ce ne sera pas néanmoins encore si-tôt ; & pour ce voyage , il faudra se contenter de celui qui tapisse la terre , & qui , pour vous le dire un peu plus noblement ,

Jeune & foible rampe par bas
 Dans le fond des prez , & n'a pas
 Encor la vigueur & la force
 De pénétrer la tendre écorce
 Du saule qui lui tend les bras.

La branche amoureuse & fleurie ,
 Pleurant pour ses naissans appas
 Toute en sève & larmes l'en prie ,
 Et jalouse de la prairie
 Dans cinq ou six jours se promet
 De l'attirer à son sommet.

Vous montrerez ces beaux vers à Mademoiselle Menou seulement ; aussi bien font-ils la figure d'elle & de vous. Pour les autres, vous verrez bien qu'il est à propos , sur tout , que vos femmes ne les voient pas , & par ce qu'ils contiennent , & parce qu'ils sont , aussi bien que les premiers , tous des plus méchans. Je les ai faits pour répondre à cet endroit de votre
 let-

lettre , où vous me particularisez le déplaisir que vous donnent les partialitez de vos trois grandes actrices , pour la distribution de vos rôles. Il faut être à Paris pour en refoudre ensemble ; & tâchant de faire réüssir l'application de vos rôles à leur caractère , remédier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En verité , grand homme , vous avez besoin de toute vôtre tête , en conduisant les leurs , & je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troie. La comparaison n'est pas odieuse , & la fantaisie me prit de la suivre quand elle me vint. Qu'il vous souvienne donc de l'embarras où ce maître des Dieux se trouva pendant cette guerre , sur les différens intérêts de la troupe céleste , pour réduire les trois Déesse à ses volontez.

Si nous en voulons croire Homère ,
Ce fut la plus terrible affaire
Qu'eût jamais le grand Jupiter ;
Pour mettre fin à cette guerre ,
Il fut obligé de quitter
Le soin du reste de la terre.

Car Pallas , bien que la Déesse
Du bon sens & de la sagesse ,

Cou-

Courant par tout le guilledou ,
 Avec son casque & son hibou ,
 Passa pour folle dans la Grèce ;
 Et lui qui l'aime avec tendresse ,
 Pensa devenir aussi fou.

Sa Junon la grave matrone ,
 Sa compagne au céleste thrône ,
 Devint une dame Alizon ,
 En faveur de Lacedemone ,
 Jurant que le bon * Roi grison * Priam
 En auroit tout le long de l'aune ;
 Et que tous ceux de sa maison
 En seroient un jour à l'aumône.

Mais de l'autre côté Cypris ,
 Donna congé pour lors aux Ris ,
 Aux Jeux , aux Plaisirs , à la Joie ;
 Et prenant l'interêt de Troie ,
 S'arma pour défendre Pâris.

Le bon homme aussi Neptunus
 Gagné par sa Nièce Venus ,
 Et Phebus l'Archer infailible ,
 Devant qui (a) le Fils de Thetis

Ne

(a) Achille , tué par une flèche , décochée par Pâris , mais dirigée par Apollon.

Ne se trouva pas invincible,
 Firent tous deux tout leur possible
 Pour les Murs qu'ils avoient bâtis.

Voilà l'Histoire, que t'en semble ?
 Crois tu pas qu'un homme avisé
 Voit par là qu'il n'est pas aisé
 D'accorder trois femmes ensemble ?
 Fais-en donc ton profit, sur tout
 Tiens-toi neutre, & tout plein d'Homère,
 Dis-toi bien, qu'en vain l'homme espère
 Pouvoir jamais venir à bout
 De ce qu'un grand Dieu n'a fû faire.

A Monsieur le Marquis de JONSAC.

CHer Marquis, les vers qu'au beau Maine,
 De l'agréable Pivangou,
 Fait couler ton heureuse veine,
 Vertu, non de Dieu, mais de chou,
 Ne sont pas vers à la douzaine.
 Quiconque rime ainsi sans peine
 Après avoir bû comme un trou,
 Doit avoir au moins pour marreine
 * Celle qui causa la migraine,

* Minerve.

Don

Dont Jupin crût devenir fou :

Mais encor te faut-il dire où

Nous avons lû l'Epître tiennne :

Ce fut à la Croix de Lorraine ,

Lieu propre à se rompre le cou ,

Tant la montée en est vilaine ;

Sur tout quand entre chien & loup

On en sort chantant mirdondaine.

Or là nous étions bien neuvainé

De gens valans tous peu ou prou ,

J'entens , pour exprimer mon ou ,

Moi valant peu , car la huitaine

Valoit assurément beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable ,

Toi qui fais ce que nous valons ,

Que je t'apprissè aussi les noms

Et les rangs que tenoient à table

Ces neuf modernes Epulons ?

L'Illustre Chevalier qu'*Importa*

Etoit vis-à-vis de la porte ,

Joignant le Comte de Lignon ,

Homme à ne dire jamais non ,

Quelque rouge bord qu'on lui porte.

Après lui , l'Abbé du Brouffin ,
En chemise montrant son sein ,
Remplissoit dignement sa place ,
Qui prenoit soin d'un seau de glace
Où rafraîchissoit nôtre vin.

Molière que bien connoissez ,
Et qui nous a si bien farcez
Messieurs les Coquets & Coquettes ,
Le suivoit , & beuvoit assez
Pour vers lé soir être en goguettes.

Auprès de ce grand Personnage
Un heureux hazard avoit mis
Du Toc , d'entre nous le plus sage ;
Ravi de voir les beaux Esprits
Quitter Marais & Marécage ,
Pour venir dans son voisinage
Boire à l'autre bout de Paris.

Quant à nôtre Illustre & grand Maître
Le très-philosophe Barreaux ,
En ce rencontre il fit paroître ,
Que les anciens ni les nouveaux
N'ont encore jamais vû naître
Homme qui sût si bien connoître

Le petit Monsieur de la Mothe,
Non (a) celui qui toujours a botte,
Et d'un grand Prince est Précepteur ;
Mais son frere qui toujours trotte ,
Et qui comme il est grand trotteur ,
En mille endroits par jour bûvotte
De ce bon vin , & de la grotte
Etoit le célèbre inventeur ;
Aussi faisoit-il le neuvième ,
Avecque moi qui bien fort l'aime ,
Et suis son humble serviteur.

C'est là donc qu'on lût ta legende ,
Que l'on trouva pleine de grande
Gentillesse & facilité ;
Ensuite avec solemnité
Toute nôtre Bachique bande
But un grand verre à ta santé,

A cet agréable repas
Petitval ne se trouva pas
Et fais-tu bien pourquoi ? C'est parce

F 2

Qu'il

(a) François de la Mothe le Vayer, si connu par ses Ouvrages, a été Précepteur de Philippe, Frère unique de Louis XIV. Voyez le Dictionnaire de Bayle au mot Vayer.

Qu'il est toujours avec sa garce ,
Et que sans cesse il court après.

Pour la Planche , attendu l'absence
De tant d'yyrognes d'importance ,
Il craignit fort pour le Marais ,
Et jugea qu'il falloit exprès
Y demeurer pour sa défense.

Ton Cousin l'aimable Dampierre
Qui m'a dit s'en allant grand' erre
Qu'il devoit te voir à Jonzac ,
M'a promis , cher Marquis , de mettre
Cette longue & méchante lettre
Dans sa valise , ou dans son Sac :

Et c'est ce qui m'a fait la faire ,
Car elle ne vaut ma foi guere ,
Et sans mentir je plaindrois fort
Ce qu'il coûteroit pour le port
De l'envoyer par l'Ordinaire.

Contre l'usage des rideaux.

A Ura des rideaux qui voudra ,
Je n'en veux avoir de ma vie ,

Mais

Mais puisque tout mon quartier a
Si grand desir , & tant d'envie
D'ouïr mes raisons , les voilà.

Et commençant par mes voisines ,
Je leur dirai premièrement
Qu'au lit le divertissement
Qui se donne entre des courtines ,
Tient un peu trop du Sacrement.

L'aïse , & les apprêts n'y font rien ;
Ce plaisir pour le prendre bien ,
Et de la plus belle manière ,
Demande un lit comme le mien ,
Tout-à-fait à la cavaliere.

Pour vous , Messieurs les Beaux-Esprits ,
Je vous dirai de plus encore
Que jamais savant n'en a mis ,
Car les Muses aiment l'Aurore ,
Les rideaux sont ses ennemis.

En effet , la troupe immortelle
Des neuf Sœurs , témoin ma Clio ,
Sur leur Mont à croupe jumelle ,
Dorment à l'air , ce qui s'appelle
En leur langue , être *sub dio*.

Aussi pour suivre cette mode
Jamais Auteur n'eût tour de lit ,
Et qui plus est , jamais ne mit ,
Dans le froid le plus incommode ,
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Sur tout j'admire entre les Dieux
Que ceux d'eau , même des rivières ,
De qui les lits font en des lieux
Où les rideaux viendroient des mieux ,
N'en ayent pourtant jamais guères

Car hormis les petits ruisseaux
Qui couvrent leurs lits d'arbrisseaux ,
Les grands fleuves , comme la Loire ,
Le Rhin , & la Seine , font gloire
De n'avoir point de tels rideaux.

Et pour le Nil , un chacun fait
Qu'il n'a pas même de chevet ,
Au moins jusqu'ici quelque enquête
Qu'on ait sù faire de sa tête ,
On ne fait où ce Dieu la met.

A U R O I.

Sur son départ.

ES-tu d'accord avec les cieux
Dans ces mois si capricieux,
Pour qu'ainfi toujourn la Victoire
Te fuive en tout tems , en tous lieux ,
Prince à coup sûr victorieux ,
Ou plutôt ne dois-je pas croire ,
Quand je te vois laborieux
Plus qu'aucun dont parle l'Histoire ,
Qu'entre les Rois tu fais le mieux
A quel prix ont voulu les Dieux ,
Qu'un Heros achetât la gloire ?

En effet , c'est toi tous les ans
Qui , devant que le Dieu des vents
Chasse la bize & la resserre ,
Dès l'hyver ouvre le printemps
Par cent mille coups de tonnerre.
C'est toi qui viens de battre aux champs
Pour des faits si fiers & si grands ,
Qu'ils finiront presque la guerre

Même avant que les fers tranchans
Du laboureur fendent la terre.

Helas ! que n'ai-je assez de voix
Pour faire autant que je voudrois
Voir la parfaite ressemblance
Qu'a cette ardente diligence
Qui donne l'ame à tes exploits ,
Et ton adorable clemence
Qui fait si bien goûter les loix :
Avec les vertus qu'autrefois
Fit éclater par excellence
(a) Un Romain pour qui la vengeance
De nos vieux ancêtres Gaulois
Sur Rome & sur son insolence
Fonda cette vaste (b) Puissance
Que fût si bien rendre aux François
Et partager avec (c) Byfance .
(d) Charles que jusqu'à toi la France
A crû le plus grand de nos Rois.

Hé bien Muses , & toi Phébus ,
Que ne les as tu donc prévus ,
Avec ton trépié , tes Oracles ,

(a) Jules César. (b) L'Empire. (c) Constantinople.
(d) Charlemagne.

Ces coups jusqu'à nous inconnus ?

De tous ces vieux faits de bibus

Falloit-il faire des miracles ?

Et les vrais miracles venus ,

Demeurer surpris & confus ,

Rencontrer par tout des obstacles ,

Et confesser n'en pouvoir plus ?

Allez , allez , Sœurs indiscrettes ,

Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes ,

Cherchez ces lourdes nations

Qu'aux abois & presque sujettes ,

On charme encor d'illusion ;

Et là de toutes vos fornettes

Aidez leurs menteuses gazettes

A déguiser nos actions.

Pour celles que mon Prince a faites

Plus , plus de vos inventions ;

Plus de Muses , plus de Poètes.

Et quel besoin de fictions ,

Quand au seul bruit de nos trompettes ,

Tombent par tout les bastions ?

Non , non , pour mettre en sûreté

Dans la foi de l'éternité ,

F s

Ces

Ces miracles que la memoire
 Consacre à l'immortalité ;
 Il faudra de nécessité
 Qu'une simple & modeste histoire ,
 Rende un compte exact de ta gloire
 A toute la posterité.
 Encor en sera-t-il douté ,
 Car , grand Roi , l'on a peine à croire
 Ce qui ne peut être imité.

L E T T R E

A la Maîtresse en lui envoyant un Pâté
 de Lièvre.

C Ruelle Princesse , qui fais
 Que tous les jours je me retranche
 Les longs dînez de la Croix Blanche ,
 Et les charmans soirs du Marais ,
 Qu'absent tu me tourmentes ! mais
 J'en aurai bien-tôt ma revanche.
 Sache que déjà je me plais
 A voir mon cœur gros de regrets
 Me reprocher le long obstacle ;

Qu'im-

Qu'impitoyablement tu mets
A tous mes soins & leurs progrès.

Que n'a pû sur moi ce spectacle
Qui m'a fait cent rivaux tous frais
Et gens dont à moins d'un miracle
Nous ne nous sauverons jamais ?
Sache encor , qu'un certain Oracle
Et des plus sûrs & des plus vrais ,
M'a promis que (a) bois & forêts
Vont remettre sur le pinacle
Ma raison & mon ame en paix.
Il est vrai qu'il y joint après
Un thériaque ou thériacle
Qu'on tient l'un des plus grands secrets ;
Mesdames , contre vos attraits.

Or cet Oracle consulté ,
Dont j'ai déjà tant profité ,
C'est Manican , belle Inhumaine ,
Qui terriblement me promène
Contre ton inhumanité ,
Jurant qu'ainsi bien agité
Et bien courant la pretantaine ,

(a) Le divertissement de la Chasse.

92 POESIES DIVERSES

Par les buissons & par la plaine ,
 J'oublirai ta méchanceté.
 Tu connoîtras la verité ,
 Et combien je fais en haleine
 De campagne & de liberté ,
 Quand le messager de Touraine
 Te portera le gros Pâté ,
 Qui m'a , sans te mentir , coûté
 Bien du tourment & de la peine.
 C'est ce qui fera sa bonté
 Car de l'animal tourmenté
 Provient la bonté souveraine ;
 Outre que le drole encroûté
 Avoit la plus grasse bedaine ,
 Dont nous ayons jamais tâté.

L'adresse au reste en est certaine ,
 Le tout est bien étiqueté ,
 Et c'est de bonne volonté ,
 Que pour m'aider contre ta haine ,
 Un Marquis plein d'honnêteté ,
 Prétend qu'il te soit présenté
 Pour cette Saint Martin prochaine ;
 Ou bien de coups quelque douzaine
 Payera la témérité

De quiconque l'aura porté ,
Si dans la fin de ta semaine
Ton reçu ne nous est cotté.

Faites-en donc bien bonne chère ,
Sur tout qu'il vous serve d'essai ;
Et s'il a le bien de vous plaire ,
Ayez là-dessus le cœur gai ,
Vous n'en manquerez ma foi guère ;
Puis qu'outre la chasse ordinaire ,
Nôtre cher ami le Boulai ,
Que vous savez & que je sai
Etre vôtre humble tributaire ,
Aura de quoi vous satisfaire
En pâtez , & pas plus méchans ;
Car il a quatre bonnes filles ,
C'est en mots assez approchans ,
Quatre levrettes fort gentilles ,
Qui battent fort souvent aux champs ,
Et devant qui les meilleurs drilles
Des lièvres & les mieux marchans ,
Ont peine à sauver leurs guenilles ,
Et se tirer d'entre leurs dents.
Tout me manque jusqu'au Bon Sens :
Adieu , cachez bien ces vetilles ,
Ou les montrez à peu de gens.

A Messieurs de NANTOUILLET & de SERCELLES.

A Vous , les deux que je cheris
De l'amitié dont (a) Toxaris
Veut qu'on s'aime en son dialogue,
A vous , non à d'autres j'écris ;
Et fâche quiconque à mépris
Tient , qu'on l'exclue , & m'épilogue ,
Qu'en vos deux grands noms sont compris
Tous ceux qu'en son premier prologue ,
(b) Maître François a si bien mis.

Or je vous écris pour vous dire ,
Après une humble grand merci
D'avoir bien voulu nous écrire ,
Que nous ne faisons rien ici
Que dormir , manger , boire & rire ,
Bien disputer , mieux contredire ,
Jouer gros argent , & qu'ainsi
Sans à vos procès en rien nuire ,
Que votre substitut Pleffi
N'a garde de laisser détruire ;

Vous

(a) C'est le nom d'un Dialogue que Lucien a composé sur
l'Amitié. (b) Rablais.

Vous devez sans mais , & sans si ,
 Nous rejoindre au plutôt , gros Sire.
 Sur tout n'ayez aucun souci ,
 De n'y trouver pas de quoi frire ,
 Vous verrez cuisine reluire ,
 Et briller office farci
 De cent bouteilles de Tessi ,
 Et de tout ce qu'a sù produire
 Provence , & de meilleur élire ,
 Pour régaler un Prince , si
 Capable de la bien conduire.
 L'huile entre'autres a réussi ,
 Si bien qu'on s'en sert à tout cuire ;
 Croyez-nous bien fournis aussi
 Des mets de ce bon païs-ci ,
 Et de tout ce que Roüen tire
 Du chaud climat & du transi.

Et vous , Cartesiens fameux ,
 Sur ce comete tant affreux ,
 Mandez-nous ce qu'eût fait Descartes :
 De peur que son choc désastreux
 Ne mît tout nôtre Monde en deux ;
 N'eût-il point eü les fièvres quartes ?
 Qu'en pense le monde peureux ?
 Est-ce aux buveurs , vuideurs de quartes ,
 Aux nez rouges & lumineux ,

Ou plutôt aux beaux doucereux ,
 Bien perruquez , mangeurs de tartes ,
 Qu'en veut cet Astre aux longs cheveux ?
 Qu'en dit Morin le songe-creux ,
 L'envoye-t-il brouiller les cartes
 Chez les Sarmates ? Est-ce entr'eux
 Et les fiers descendans des Parthes ,
 Qu'il doit laisser tomber ses feux :

Moi , qui fais qu'il ne mord ni ruë
 Non plus que Fortune , ou Destin ,
 Je ne vous en parle qu'afin
 De mieux savoir de vous l'issuë
 Du dîner , où sans retenuë
 (a) Picard vous aura dans le vin
 Dit la verité toute nuë.
 ConteZ-nous donc vôtre festin ,
 Si du Parnasse astronomin
 La troupe en parut fort émuë :
 Le grand (b) Hugues , & le (c) Cassin
 Ont-ils sué soir & matin
 A luneter malgré la nuë
 Dans tout l'Olympe crystalin ?
 Sa hauteur au juste ont-ils suë ?
 Ont ils pû depuis sa venuë

Suivre

(a) Fameux Mathématicien. (b) M. Huygens. (c) M. Cassini.

Suivre sa marche & son chemin ?

Vous aurez vû l'ami Turlin ,
 Que de bien bon cœur je salue :
 Pour le voir , le bon (a) rondelin ,
 Point n'est besoin de longue vûë.
 Si l'avez vû , lui qui n'est gruë ,
 Ni (b) telescopier grimelin ,
 Vous en aura dit tout le fin :
 Mais adieu , trop rimer me tuë.

S O N N E T

Contre les Parens.

O U r , Moreau , ma façon de vivre
 Est de voir peu d'honnêtes gens ,
 Et prier Dieu qu'il me délivre
 Sur tout de Messieurs mes parens ;

Ce que j'ai souffert avec eux.
 Surpasse même la souffrance ,
 De celui qui pour sa constance ,
 Dans l'Ecriture est si fameux.

Helas !

(a) Mot burlesque & fait à plaisir, pour signifier un homme fort gros. (b) Qui se sert de lunettes de longue vûë,

98 POESIES DIV. DE MR. LA CHAPELLE.

Helas ! ce sage misérable
N'eut jamais affaire qu'au Diable
Qui le mit nud sur le fumier.

Pour voir sa patience entière,
Il falloit que Job eût affaire
Aux deux sœurs de Mr. (a) Louillier.

(a) C'est le nom du père de la Chapelle, comme on l'a dit dans la Préface.



A F I L I S

Le jour de l'An.

CHere Filis , pour mes étrennes
Ne me donnez rien dans les aînes.

Pour mettre au bas du portrait
du Sieur d'Assouci.

ON vous avertit que voici
Le portrait du grand d'Assouci ;

Cette merveille de nôtre âge.

Contemplez-le bien donc , & si

A peu près au traits du visage

Vous croyez qu'un tel personnage

Ne peut qu'avoir bien réussi ;

Achetez vîte son ouvrage ,

Et vous verrez qu'il est ainsi.



G.

LET.

Universitas
BIBLIOTHECA

L E T T R E

A L'AUTEUR DES HERESIES
Imaginaires & des deux Visionnaires.

M O N S I E U R ,

Je vous déclare que je ne prens point de parti entre M. Desmarests & vous. Je laisse à juger au monde quel est le visionnaire de vous deux. J'ai lu jusques ici vos lettres avec assez d'indifference, quelquefois avec plaisir, quelquefois avec dégoût, selon qu'elles me sembloient bien ou mal écrites. Je remarquois que vous prétendiez prendre la place de l'Auteur des petites lettres, mais je remarquois en même temps que vous étiez beaucoup au dessous de lui & qu'il y avoit une grande difference entre une Provinciale & une Imaginaire.

Je m'étonnois même de voir le Port-Royal aux mains avec M. Chamillard & Desmarests. Où est cette fierté , disois-je , qui n'en vouloit qu'au Pape, aux Archevêques & aux Jesuites ? & j'admirois en secret la conduite de ces Peres qui vous ont fait prendre le change , & qui ne sont plus maintenant que les spectateurs de vos querelles. Ne croyez pas pour cela que je vous blâme de les laisser en repos. Au contraire si j'ay à vous blâmer de quelque chose , c'est d'étendre vos inimitiez trop loin , & d'interesser dans le démêlé que vous avez avec Desmarests , cent autres personnes dont vous n'avez aucun sujet de vous plaindre.

Et qu'est-ce que les Romans & les Comedies peuvent avoir de commun avec le Jansénisme ? Pourquoi voulez-vous que les ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes , & horrible devant Dieu ? Faut-il , parce que Desmarests a fait autrefois un Roman & des Comedies, que vous preniez en aversion tous ceux qui se sont mêlez d'en faire ? Vous avez assez d'ennemis , pourquoi en chercher de nouveaux ? O que le Provincial étoit bien plus sage que vous ! voyez comme il flate l'Academie dans le tems

G 3

qu'il

qu'il persecute la Sorbonne. Il n'a pas voulu se mettre tout le monde sur les bras. Il a ménagé les faiseurs de Romans , il s'est fait violence pour les louer ; car Dieu merci vous ne louiez jamais que ce que vous faites ; & croyez-moi , ce sont peut-être les seuls gens qui vous étoient favorables.

Mais si vous n'étiez pas content d'eux , il ne falloit pas tout d'un coup les injurier. Vous pouviez employer des termes plus doux que ces mots d'*empoisonneurs publics*, & de *gens horribles parmi les Chrétiens*. Pensez-vous que l'on vous en croie sur votre parole ? Non , non , Monsieur , on n'est point accoutumé à vous croire si légèrement. Il y a vingt ans que vous dites tous les jours que les cinq Propositions ne sont pas dans Jansénius , cependant on ne vous croit pas encore.

Mais nous connoissons l'austerité de votre morale. Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les Poètes , vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous surprend , c'est de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé , Monsieur , contentez - vous de donner les rangs dans l'autre monde , ne reglez point les récompenses de celui-ci ; vous l'avez
quitté

quitté il y a long - tems , laissez - le juger des choses qui lui appartiennent ; plaignez - le, si vous voulez, d'aimer les bagatelles, & d'estimer ceux qui les font , mais ne leur envie point de misérables honneurs auxquels vous avez renoncé. Aussi bien il ne vous sera pas facile de les leur ôter. Ils en sont en possession depuis trop de siècles. Sophocle , Euripide , Terence , Homère & Virgile nous sont encore en vénération , comme ils l'ont été dans Athènes & dans Rome. Le tems qui a abattu les statues qu'on leur a élevées à tous , & les temples même qu'on a élevés à quelques - uns d'eux , n'a pas empêché que leur mémoire ne vînt jusqu'à nous. Nôtre siècle qui ne croit pas être obligé de suivre vôtre jugement en toutes choses , nous donne tous les jours des marques de l'estime qu'il fait de ces sortes d'ouvrages dont vous parlez avec tant de mépris , & malgré toutes ces maximes severes que toujours quelque passion vous inspire , il ose prendre la liberté de considérer toutes les personnes en qui l'on voit luire quelques étincelles du feu qui échauffa autrefois ces grands génies de l'antiquité.

Vous croyez sans doute qu'il est plus honorable de faire des enluminures , des cha-

millardes & des onguents pour la brûlure. Que voulez-vous ? Tout le monde n'est pas capable de s'occuper à des choses si importantes , tout le monde ne peut pas écrire contre les Jesuites. On peut arriver à la gloire par plus d'une oye.

Mais , direz vous , il n'y a plus maintenant de gloire à composer des Romans & des Comedies. Ce que les Payens ont honoré , est devenu horrible parmi les Chrétiens. Je ne suis pas un Théologien comme vous. Je prendrai pourtant la liberté de vous dire que l'Eglise ne nous défend point de lire les Poètes , qu'elle ne nous commande point de les avoir en horreur : c'est en partie dans leur lecture que les anciens Peres se sont formez. Saint Gregoire de Nazianze n'a pas fait de difficulté de mettre la Passion de nôtre Seigneur en Tragédie. Saint Augustin cite Virgile aussi souvent que vous citez S. Augustin.

Je fais bien qu'il s'accuse de s'être laissé attendrir à la Comedie , & d'avoir pleuré en lisant Virgile ; qu'est-ce que vous concluez de là ? Direz-vous qu'il ne faut plus lire Virgile , ni aller à la Comedie ; mais saint Augustin s'accuse aussi d'avoir pris trop de plaisir aux chants de l'Eglise , est-ce à dire qu'il ne faut plus aller à l'Eglise ?

Et

Et vous autres qui avez succédé à ces Peres , de quoi vous êtes vous avisez de mettre en françois les Comedies de Terence? faloit-il interrompre vos saintes occupations pour devenir des traducteurs de Comedie? Encore si vous nous les aviez données avec leurs graces , le Public vous seroit obligé de la peine que vous avez prise. Vous direz peut être que vous en avez retranché quelques libertez , mais dites aussi que le soin qu'on prend de couvrir les passions d'un voile d'honnêteté, ne sert qu'à les rendre plus dangereuses. Ainsi vous voilà vous-mêmes au rang des empoisonneurs.

Est-ce que vous êtes maintenant plus saints que vous n'étiez en ce tems-là? Point du tout , mais en ce tems - là Desmarests n'avoit pas écrit contre vous. Le crime du Poëte vous a irrité contre la poésie. Vous n'avez pas considéré que ni Monsieur d'Urfé , ni Corneille , ni Gomberville vôtre ancien ami , n'étoient point responsables de la conduite de Desmarests. Vous les avez enveloppez dans sa disgrâce. Vous avez même oublié que Mademoiselle de Scuderi avoit fait une peinture avantageuse du Port-Royal dans sa Clelie ; cependant j'avois ouï dire que vous aviez souffert pa-

G 5

tiemment

tiemment qu'on vous eût loüé dans ce livre horrible. L'on fit venir au désert le volume qui parloit de vous : il y courut de main en main, & tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étoient traitez d'illustres. Ne lui a-t-on pas même rendu ses loüanges dans l'une des Provinciales, & n'est-ce pas elle que l'Auteur entend, lorsqu'il parle d'une personne qu'il admire sans la connoître ?

Mais, Monsieur, si je m'en souviens, on a loüé même Desmarests dans ces lettres. D'abord l'Auteur en avoit parlé avec mépris, sur le bruit qui couroit qu'il travailloit aux Apologies des Jesuites. Il vous fit savoir qu'il n'y avoit point de part ; aussitôt il fut loüé comme un homme d'honneur, & comme un homme d'esprit.

Tout de bon, Monsieur, ne vous semble-t-il pas qu'on pourroit faire sur ce procédé les mêmes reflexions que vous avez faite tant de fois sur le procédé des Jesuites. Vous les accusez de n'envisager dans les personnes que la haine, ou l'amour qu'on avoit pour leur compagnie, vous deviez éviter de leur ressembler. Cependant on vous a vû de tout tems loüer & blâmer le même selon que vous étiez contents, ou mal satisfaits de lui. Sur quoi je
vous

vous ferai ressouvenir d'une petite histoire que m'a contée autrefois un de vos amis. Elle marque assez bien vôtre caractère.

Il disoit qu'un jour deux Capucins arrivèrent au Port-Royal, & y demanderent l'hospitalité. On les reçut d'abord assez froidement, comme tous les Religieux y étoient reçus; mais enfin il étoit tard, & l'on ne pût pas se dispenser de les recevoir. On les mit tous deux dans une chambre, & on leur porta à souper. Comme ils étoient à table, le diable qui ne vouloit pas que ces bons Peres soupassent à leur aise, mit dans la tête de quelqu'un de vos Messieurs que l'un de ces Capucins étoit un certain Pere Maillard qui s'étoit depuis peu signalé à Rome en sollicitant la Bulle du Pape contre Jansénius. Ce bruit vint aux oreilles de la Mere Angelique. Elle accourut au parloir avec précipitation, & demande qu'est-ce qu'on a servi aux Capucins? quel pain, & quel vin on leur a donné? la Tourière lui répond qu'on leur a donné du pain blanc & du vin des Messieurs. Cette Supérieure zelée commande qu'on le leur ôte, & que l'on mette devant eux du pain des valets & du cidre. L'ordre s'exécute, ces bons Peres qui avoient bû chacun un coup, sont bien étonnez de ce changement. Ils
pre-

prenent pourtant la chose en patience , & se couchent, non sans admirer le soin qu'on prenoit de leur faire faire penitence. Le lendemain ils demanderent à dire la Messe, ce qu'on ne pût pas leur refuser. Comme ils la disoient , Monsieur de Bagnols entre dans l'Eglise, & fut bien surpris de trouver le visage d'un Capucin de ses parens dans celui que l'on prenoit pour le pere Maillard. Monsieur de Bagnols avertit la Mere Angelique de son erreur , & l'assura que ce Pere étoit un fort bon Religieux , & même dans le cœur assez ami de la verité. Que fit la mere Angelique ? elle donna des ordres tout contraires à ceux du jour de devant. Les Capucins furent conduits avec honneur de l'Eglise dans le Refectoir, où ils trouverent un bon déjeûné qui les attendoit , & qu'ils mangerent de fort bon cœur , benissant Dieu qui ne leur avoit pas fait manger leur pain blanc le premier.

Voilà, Monsieur, comme vous avez traité Desmarests , & comme vous avez toujours traité tout le monde. Qu'une femme fût dans le desordre , qu'un homme fût dans la débauche , s'ils se disoient de vos amis , vous esperiez toujours de leur salut ; s'ils vous étoient peu favorables , quelque ver-

vertueux qu'ils fussent , vous apprehendiez toujours le jugement de Dieu pour eux. La science étoit traitée comme la vertu. Ce n'étoit pas assez pour être savant d'avoir étudié toute sa vie , d'avoir lû tous les Auteurs , il falloit avoir lû Jansénius , & n'y avoir point lû les Propositions. Je ne doute point que vous ne vous justifiiez par l'exemple de quelque Pere , car qu'est-ce que vous ne trouvez point dans les Peres ? Vous direz que saint Jérôme a loüé Rufin comme le plus savant homme de son siècle, tant qu'il a été son ami, & qu'il traita le même Rufin comme le plus ignorant homme de son siècle , depuis qu'il se fut jetté dans le parti d'Origene. Mais vous m'avoûrez que ce n'est pas cette inégalité de sentiment qui l'a mis au rang des Saints & des Docteurs de l'Eglise.

Et sans sortir encore de l'exemple de Desmarests , quelles exclamations ne faites-vous point sur ce qu'un homme qui a fait autrefois des Romans, & qui confesse, à ce que vous dites , qu'il a mené une vie déreglée, a la hardiesse d'écrire sur les matieres de la Religion ? Dites-moi , Monsieur, que faisoit dans le monde Monsieur le Maître ? Il plaidoit , il faisoit des vers , tout cela est également profane selon vos maximes. Il
 avouë

avouë aussi dans une lettre qu'il a été dans le déreglement, & qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez vous souffert qu'il ait tant fait de traductions, tant de livres sur les matieres de la Grace? Ho, ho, direz-vous, il a fait auparavant une longue & serieuse penitence; il a été deux ans entiers à bêcher le jardin, à faucher les prez, à laver les vaiselles. Voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de Saint Augustin. Mais, Monsieur, vous ne savez pas quelle a été la penitence de Demarests. Peut-être a-t-il fait plus que tout cela. Croyez-moi, vous n'y regarderiez point de si près s'il avoit écrit en votre faveur; c'étoit-là le seul moyen de sanctifier une plume profanée par de Romans & des Comedies.

Enfin je vous demanderois volontiers ce qu'il faut que nous lisions, si ces sortes d'ouvrages sont défendus? Nous ne pouvons pas toujours lire vos livres: & puis, à vous dire la verité, vos livres ne se font plus lire comme ils faisoient. Il y a longtemps que vous ne dites plus rien de nouveau. En combien de façons avez-vous conté l'histoire du Pape Honorius? Que l'on regarde ce que vous avez fait depuis dix ans, vos Disquisitions, vos Dissertations, vos Re-

Reflexions , vos Considerations , vos Observations , on n'y trouvera autre chose sinon que les Propositions ne sont pas dans Jansénius. Hé , Messieurs , demeurez - en là , ne le dites plus. Aussi-bien , à vous parler franchement , nous sommes résolus d'en croire plutôt le Pape & le Clergé de France que vous.

Pour vous , Monsieur , qui entrez maintenant en lice contre Desmarests , nous ne refusons point de lire vos lettres. Poussiez votre ennemi à toute rigueur. Examinez chrétiennement ses mœurs , & ses livres. Feuilletiez les Registres du Châtelet ; employez l'autorité de saint Augustin & de saint Bernard pour le déclarer visionnaire , établissez de bonnes regles pour nous aider à reconnoître les fous. Nous nous en servirons en tems & lieu ; mais ne lui portez point de coups qui puissent retomber sur les autres. Sur tout je vous le repete, gardez-vous bien de croire vos lettres aussi bonnes que les lettres Provinciales ; ce seroit une étrange vision que celle-là , je vois bien que vous voulez attraper le genre d'écrire. L'enjoûment de Monsieur Pascal à plus servi à votre parti que tout le serieux de Monsieur Arnauld. Mais cet enjoûment n'est point du tout votre caractère.

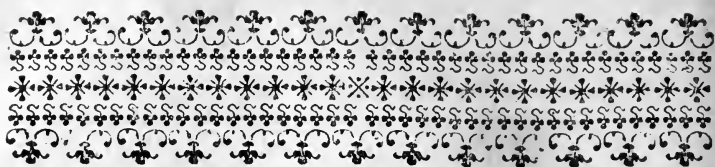
raçtere, vous retombez dans les froides plaisanteries des enluminures. Vos bons mots ne sont d'ordinaire que de basses allusions. Vous croyez dire par exemple que quelque chose de fort agréable quand vous dites sur une exclamation que fait Monsieur de Chamillard, que son grand O, n'est qu'un o en chiffre, & quand vous l'avertissez de ne pas suivre le grand nombre, de peur d'être un docteur à la douzaine; on voit bien que vous vous efforcez d'être plaisant, mais ce n'est pas le moyen de l'être.

Retranchez vous donc sur le sérieux, remplissez vos lettres de longues & doctes périodes. Citez les Peres. Jetez-vous souvent sur les injures, & presque toujours sur les antitheses; vous êtes appelé à ce stile: il faut que chacun suive sa vocation. Je suis, &c.

Les deux tomes in 12. des Imaginaires & Visionnaires, furent imprimez à Paris l'an 1667. Leur Auteur sous le nom de Danvilliers étoit M. Nicole à qui s'adresse la lettre précédente, que Richelet dans son Dictionnaire, aux mots *empoisonneur* & *enjoûment*, cite comme de Racine.

POËSIES
DU CHEVALIER
D'ACEILLY*.

* Ce nom est l'Anagramme de l'Auteur , qui se nommoit le
Chevalier de Cailly. Il publia ces Poësies à Paris en 1667.



POUR MONSEIGNEUR
COLBERT
MINISTRE D'ETAT.



CE Ministre délicat ,
Qui ne peut souffrir qu'on étale
Ce que son ardeur sans égale
Fait pour le Prince , & pour l'Etat;
De mes vers je fais , sans éclat ,
Une dédicace mentale.

AU CHEVALIER D'ACEILLY.

Sur ce qu'il a dit que ses Poësies se don-
noient.

QU' AU Palais ton Livre se donne ,
D'ACEILLY , chacun s'en étonne
Dans nôtre siècle où tout se vend ;
Et quand un Libraire en demande
Des trente sous , & qu'il les prend ,
On ne peut dire qu'il le vende.
Pour trente sous l'abandonner
Ce n'est pas vendre , c'est donner.

S. M. A.



Sur le même sujet.

DIALOGUE.

D'un Gascon , & du Libraire.

LE GASCON.

POUR nous donner ses vers , c'est donc vôtre personne
Que choisit d'Aceilly , cet Auteur obligeant.

LE LIBRAIRE.

Oui , Monsieur , c'est moi qui les donne ,
Quand on me donne de l'argent.

H 2

PRE-

PRELUDE

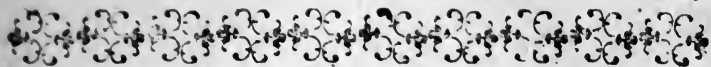
La défense des petits Ouvrages.

VOYEZ ce grave Auteur, les mains sur les roignons
 Dire à nos Madrigaux, bas petits compagnons,
 Voici mon grand Poème, il faut lui rendre hommage.
 Nôtre petit Livret sans colere en sourit,
 Et dit au grave Auteur, dont le mépris l'outrage,
 Nous ne sommes pas grands, mais le monde nous lit.

A U L I B R A I R E.

Sur l'impression de ce Livre.

TROIS Esprits éclairez viennent de me poursuivre
 Pour l'impression de ce Livre,
 Et jurent qu'à jamais je dois vivre par lui :
 Il est certes bien doux de vivre ;
 Qu'on l'imprime dès-aujourd'hui.



P R E F A C E.

SI je dis , comme la plupart des autres , que mes amis m'ont presque forcé à donner enfin cet Ouvrage au Public , je dirai vrai , & cependant on ne m'en croira peut-être pas plus que ceux qui devant moi ont mis cette raison , vraie , ou fausse , à la tête de leurs Livres. J'ai bien eu de la peine à prendre le parti de m'exposer à la critique universelle , & il m'a falu bien des années pour me résoudre à en venir à l'exécution. Il n'y en a pas un de ceux que j'ai le bien de connoître , & qui sont ensemble , & beaux esprits , & gens d'honneur , qui ne m'y ait encouragé , & qui ne m'ait fort assuré que mon Ouvrage seroit bien reçu ; mais quoi qu'ils soient & gens d'honneur , & gens d'esprit , je n'ai pu les croire que pour ce qui les regardoit en leur particulier , & n'ai pu m'y fier absolument pour ce qui regardoit le reste du monde : j'ai bien crû qu'ils me disoient de bonne foi leurs sentimens ; mais je n'ai pas estimé qu'ils pussent me répondre de ceux des autres hommes , qui sont d'ordinaire si differens , & même si bisarres. Ainsi je défere entierement aux conseils de ces illustres Personnes , mais je ne crois que de bonne sorte aux espérances dont ils ont voulu me flater. Je laisse tout à la merci de cette fatalité , de laquelle on dit que dépend le bonheur , ou le malheur des Ouvrages ; quelque disgrâce qui puisse arriver aux miens , elle ne passera point jusqu'à moi ; ce sont des choses qui m'ont si peu coûté que la perte ne m'en doit pas être considérable ; & c'est un petit bien que j'ai trouvé dans mon esprit par hazard , sans y fouiller , & même

me sans songer qu'il y fût. Les pensées m'en sont venues, non seulement sans contrainte ; mais encore bien souvent à la foule, & il m'a semblé presque toujours que les vers se faisoient d'eux-mêmes, & que les rimes nécessaires venoient de leur plein gré se placer justement à l'endroit où elles devoient être. La diversité de pieces sur un même sujet, & la facilité de la versification sont des preuves de ce que je dis ; & les Maîtres de l'Art l'ont fort aisément reconnu sans que je le dise. On me fera justice de ne pas croire que je parle ici de cette abondance, & de cette facilité pour m'en glorifier ; puisqu'il est vrai que je n'en parle que pour me défendre, de ce que je me suis quelquefois amusé à ce genre d'écrire, & que je ne l'aurois jamais fait, si les pensées m'eussent donné de la peine en leur recherche, ou en leur expression.

Si les Auteurs de nôtre siècle ont le plaisir de vivre après la mort de tant d'illustres Personnages qui les ont précédés, ils ont aussi bien souvent le déplaisir de se rencontrer dans une même pensée avec ces grands hommes ; & ainsi quand ils croient avoir trouvé quelque chose de bon, & de nouveau, il survient quelque Sçavant, qui, pour leur en ôter la gloire, & la joie, leur dit hautement que cela est dans un certain Auteur Grec, ou Latin, dont ils n'ont peut-être jamais oui parler ; & c'est un chagrin qui me seroit quelquefois arrivé, si je n'avois tourné la chose à mon avantage, & si, au lieu de m'en attrister, je ne m'étois réjoui de me voir assez heureux pour avoir rencontré en mon esprit, ce que quelques Auteurs des plus fameux de l'Antiquité avoient rencontré dans le leur. Et dans les choses de l'esprit, non plus que dans celles de la fortune, je n'ai rien entrepris au de-là de mes forces, & à quoi je ne pusse satisfaire de mon petit fonds ; c'est pourquoi j'ose dire

ici

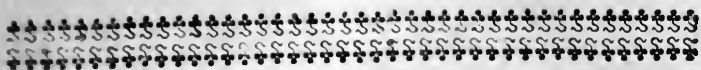
ici qu'il ne se trouvera rien dans ce Livre qui ne soit à moi. Comme l'Air, & l'Eau sont à tout le monde, & que ce que chacun en prend pour son usage particulier lui appartient; il en est de même de certaines pensées générales, qui sont communes à tous les hommes; & quand il arrive à quelqu'un de s'en servir, celle qu'il a prise est à lui, comme cette même pensée fut à un autre qui s'en étoit servi auparavant. Quand je dis donc quelqu'une de ces choses générales, ou même quelque particulière qui soit en commerce parmi nous, je ne croi pas avoir rien pris d'autrui, parce que si ces choses sont vulgaires, elles sont à moi comme aux autres: & pour ce que je dis d'ailleurs, quand il se trouveroit chez tous les Auteurs du monde, je puis assurer qu'il est né chez moi, comme chez le premier des Ecrivains qui l'ait jamais dit.

J'ai mieux aimé m'arrêter à ces petits Poèmes qu'à d'autres de plus grande étendue; tant parce que je les fais en me divertissant, & sans aucune attache, que parce qu'ils sont plus à l'usage de nôtre Nation, qui assez souvent s'impatiente, ou s'endort sur les pieces qui sont de longue haleine. La plupart du monde appelle celles-ci des Epigrammes; mais on m'obligera fort de ne me point quereller sur ce mot, & de ne point alleguer que celle-ci, ou celle-la n'a point l'air, le tour, ou la pointe de l'Epigramme. S'il arrive quelquefois que j'en aye fait une; & que le Lecteur en soit content, je m'en réjouirai avec lui, mais pour moi je n'ai jamais affecté de faire ni Epigramme, ni autre chose. Quand il m'est venu quelque pensée en l'esprit, je l'ai mise en vers, tels que d'ordinaire ils se sont présentez d'abord; & du Recueil que j'en ai fait, j'ai formé ce Livre, que j'appelle, Diverses petites Poësies; diverses, parce que je ne prétens pas qu'elles soient toutes d'un même gen-

re ; & petites , tant à cause de leur peu de longueur que de leur peu de mérite.

Je serois bien satisfait que la netteté , & la clarté s'y rencontraissent par tout ; parce que je les aime fort ; & que j'ai eu dessein qu'elles y fussent ; & je croi que personne ne me voudra mal , de ce que la Chronologie n'y est pas régulièrement observée , & de ce que prenant les choses en confusion j'en ai fait passer quelques-unes de l'année 1667. avant quelques autres de l'année 1660. Et pour ce qui est des différentes pieces , qui se trouvent ici sur un même sujet , j'estime aussi qu'on ne trouvera point mauvais que je les aye mises en differens endroits , pour tâcher de moins ennuyer , & de mieux divertir le Lecteur.

J'aurois encore un mot à dire si je ne craignois qu'on se formalisât de l'austerité qu'on croira que j'ai pratiquée en ce Livre ; mais je ne prétens pas donner au monde de nouvelles loix ; ce que je fais n'est que pour moi , & il me seroit bien permis d'exercer envers moi quelque rigueur , s'il étoit vrai que ce que je vais dire en fût une , au lieu que ce m'est un jeu. Je dirai donc qu'en tout cet Ouvrage j'ai évité la rencontre de deux syllabes semblables en deux mots differens , en quelques lieux qu'ils se rencontraissent , & en quelque maniere qu'elles se fissent , à moins que cette petite cacophonie me soit imperceptiblement échapée ; & qu'avec cela tous les mots qui finissent par deux voyelles dont il se fait deux syllabes , sont releguez à la fin du vers , sans qu'il s'en rencontre un seul ailleurs que dans les rimes , & je les tiens tous dans une si bonne discipline qu'ils ne se présentent jamais à moi que pour être là.



DIVERSES PETITES
P O È S I E S
DU CHEVALIER
D'ACEILLY.

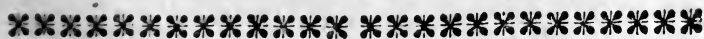


POUR LE ROI.



A premiere fois qu'à mes yeux
Les traits, & le port glorieux
De LOUIS se firent paroître,
Sans qu'on me dit qu'il fut le Roi ;

A l'instant je sentis en moi,
Qu'il l'étoit, ou qu'il devoit l'être.



L'ETAT DE LA FRANCE
sous Louis XIV.

L Ouïs est nôtre Roi, cependant aujourd'hui
Il ne regne pas seul en France ;

La

La Justice, la Paix, la Gloire, l'Abondance
Y regnent aussi-bien que lui.



SUR LE PORTRAIT

DE LA REINE

Fait par le Sieur N A N T E U I L.

C E Portrait d'une Merville
Plus belle que le Soleil,
Nous dit, Je suis le pareil
D'une Beauté sans pareille



A M O N S E I G N E U R

LE DAUPHIN

Comparé à Alexandre.

V O U S, par qui nos jours sont calmes ;
Jeune Alexandre, croissez ;
La Gloire offre mille palmes
A vos jours plus avancez.
D'où l'Astre du Jour se leve,

Jusqu'où la course s'acheve,
 Tout reconnoîtra vos Loix;
 Et vôtre ardeur sans seconde
 Vous fera pleurer cent fois
 De n'avoir trouvé qu'un Monde.



P O U R

M O N S E I G N E U R

L E D A U P H I N

DAUPHIN, dont la valeur par le Ciel fut choisie,
 Pour abattre le Trône, & l'orgueil des Tyrans,
 Regnez dès l'âge de quinze ans;
 Mais allez regner en Asie.



A LA MEMOIRE

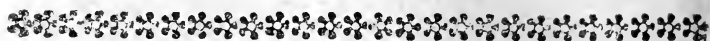
DE PHILIPPE IV.

R O I D' E S P A G N E.

VOUS étiez craint comme un tonnerre,
 PHILIPPE, quand vous combattiez;
 Soit dans la paix, soit dans la guerre,

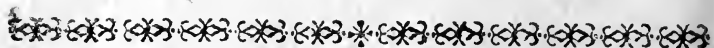
Sur

SUR mille Rois vous l'emportiez ;
 Et, sans mon Prince, vous étiez
 Le plus grand Prince de la terre.



A MONSIEUR
 C O L B E R T
 MINISTRE D'ETAT.

COLBERT, vous le voulez, malgré moi je tairai
 Tout ce que vous doit cet Empire ;
 Mais, quoi que vous fassiez, malgré vous je dirai
 Que vous m'empêchez de le dire.



A U M E S M E.

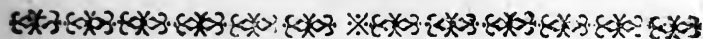
FAUDRA-t-il que toujours on taïse aux Nations
 Vos heroïques actions,
 Qu'on taïse des vertus qui méritent des Temples ;
COLBERT, quand jusqu'ici vous retenez nos voix,
 Vous dérobez de grands exemples
 A tous les Ministres des Rois.

SUR LE VOYAGE DU ROI

en 1667.

AVIS AUX FLAMANDS.

QUAND, pour vous soumettre à sa Loi,
 Vous verrez approcher mon Roi,
 Flamands, venez le reconnoître,
 N'en craignez point l'ambition;
 Il n'a point d'autre passion
 Que de vous donner un bon Maître.



SUR LES
 NOUVEAUX BATIMENS
 DU LOUVRE.

QUAND je vois ce Palais que tout le monde
 admire,
 Loin de l'admirer, je soupire
 De le voir ainsi limité :
 Quoi ! prescrire à mon Prince un lieu qui le resserre !
 Une si grande Majesté
 A trop peu de toute la terre.

A U T R E.

LE Soleil n'a point vû de si vaste maison ;
 Mon Prince est le plus grand que le Temps ait
 vû naître :

Quand tout est compassé par la droite raison ,
 Le Palais doit répondre à la grandeur du Maître

XX

A U T R E.

DESORMAIS en ces lieux peuvent tous à la foi
 De toutes parts venir les Rois
 Réverer en LOUIS le grand Dieu de la guerre.
 Sa grandeur sans pareil acheve un bâtiment
 Où les Monarques de la Terre
 Logeront tout commodément.

XX

SUR LE MESME SUJET.

A U R O I.

SI pour la splendeur du Louvre ,
 Grand Roi , quand ma veine s'ouvre ,
 Je travaille en cent façons ;

Mon

Mon seul but est de vous plaire ;
 Prétendre un autre salaire
 C'est à faire à des Massons.

S U R L E S
 NOUVEAUX REGLEMENS
 Faits par le Roi.

Ils furent toujours beaux , ils furent toujours
 bons ,
 Les Reglemens qu'on fit dans l'Etat des Bourbons ;
 Mais on peut les nommer des pièces de réserve.
 Sans l'exécution dequoi servent les Loix ?
 Nôtre Monarque en fait , comme les autres Rois ;
 Il fait bien davantage , il fait qu'on les observe.

A U R O I ,

Sur quelques mouvemens nouveaux.
 en 1665.

AUX Peuples inquiets de vôtre voisinage ,
 Qui voudront exciter l'orage
 Par leurs complots noirs , & malins ,
 Mo-

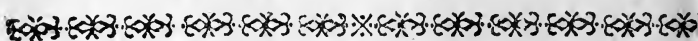
Monarque juste , & debonnaire ,
 Une seule chose est à faire ;
 Faites que ces fâcheux ne soient plus vos voisins.



Sur le passage de nos Troupes pour secou-
 rir les Hollandois contre l'Evêque d'
 Munster.

EN ce besoin pressant , si nos voisins sont sages
 Quand nous voudrons passer , voici ce qu'il
 feront :

Ils nous empêcheront de forcer les passages ;
 Pour nous en empêcher , ils nous les ouvriront.



Sur un Deuil que l'on prit au temps du pas-
 sage de nos Troupes contre l'Evêque d'
 Munster.

CE funeste appareil , qu'ici nous avons pris ,
 En prenant la Campagne ;
 Nous le ferons bien-tôt porter en Allemagne
 Chez tous nos Ennemis.

POUR LE ROI.
AUX PEUPLES.

SANS jamais y trouver à dire ;
Aux volontez du Roi nous devons tous souscrire ;
Et pour Loi prendre son desir ;
Et comme il n'eut jamais son pareil en nul autre,
Dès que ce Prince a dit , Tel est notre plaisir ,
Disons tous après lui , Tel est aussi le nôtre.



A MONSIEUR
COLBERT ,
MINISTRE D'ETAT.

COLBERT , votre attache aux affaires
Empêchera mes vers de vous entretenir :
Sans troubler vos travaux , à l'Etat necessaires ,
Je n'ai qu'une parole , & puis je vais finir.
De toutes les vertus vôtre ame est assortie ;
Mais j'ai sujet de plainte , il faut vous l'avouer :
Je me plains à bon droit de vôtre modestie
Qui m'empêche de vous louer.

SUR LE BUSTE
DE LOUIS XIV.

Fait par le Cavalier BERNIN.

Demande.

C'EST LOUIS Dieu-donné que celui que tu vois,
Hé bien ! que dis-tu de ce Buste ?

Réponse.

Que c'est l'Image la plus juste
Qui se fera jamais du plus juste des Rois.

A UN POETE CHAGRIN

Couché sur l'Etat des Gratifications
Royales.

VOUS ne dormez ni jour , ni nuit ,
Tout vous travaille , tout vous nuit ;
Vous ne songez rien qui vous plaise ;
L'inquietude vous abat.

Un Rimeur couché sur l'Etat
Devroit dormir fort à son aise.

De quelques Vers faits sur le nettoyage
des Ruës de Paris.

Ils sont beaux veritablement

Les

Les vers qu'a faits Damon sur le nettoiyement
de la Capitale des Gaules.

Ils nous rendent tout propre en cette ample Cité ;
Mais d'où vient-il qu'il est crotté ,
Et qu'il en a jusqu'aux épaules ?

R E P O N S E.

SI l'habit que Damon porte
Est de crottes damassé ,
Il fut marqué de la sorte
Par celles de l'an passé.



SUR LE NETTOYEMENT
DES RUES DE PARIS

En Novembre 1666.

COMME à Paris voir de la fange
Ce doit être une chose étrange ,
Et que les pavez y sont nets
Comme Carreaux de cabinets :
Le pédant le plus misérable
De toute l'Université
N'y doit plus être réputé
Un animal indécrottable
Puisqu'il n'y sera plus crotté.

CONTRE LYCORIS.

LYCORIS, ta douceur, & ta fidélité
 M'ont fait trouver en toi mille traits de beauté.
 Lorsque tu ne m'es plus ni douce, ni fidelle,
 Je n'y vois plus ces traits qui te rendoient si belle.

LA MORT

DU SIRE ETIENNE.

IL est au bout de ses travaux,
 Il est passé le Sire Etienne;
 En ce monde il eut tant de maux
 Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

SUR LE NETTOYEMENT
 DES RUES DE PARIS,

Après la Chambre de Justice.

L'ASTRE qui regne sur la France,
 Et fait notre félicité,
 Ne peut souffrir d'impureté
 Dont la rencontre nous offense :
 Du Carefour au Cabinet
 On ne voit plus rien que de net.

Comme

Comme des gens à table étoient en peine
d'où venoit un excellent mets qui fut ser-
vi, l'Auteur leur fit cet Impromptu.

D'Où vient ce rare mets à nos goûts inconnu ?
Faut-il que si long temps chacun s'en entre-
tienne ?

Qu'importe d'où ce mets vienne ?
Il suffit qu'il soit venu.

A M O N S E I G N E U R
C O L B E R T
M I N I S T R E D' E T A T.

CE s grandes actions qui nous surprennent tous
Et qui feront un jour admirer vôtre vie ,
C O L B E R T , pourquoi les faites-vous ,
S'il ne vous plaît pas qu'on les die ?

D E R O L A N D.

DE mes meubles Roland n'a guere de pitié :
Cependant qu'en dirai-je ? est-il propre ? est-il
fale ?

Lui , qui pour ne crotter les carreaux de ma Sale ,
Decrote ses fouliers sur mon Tapis de pié.

D E L A P O E S I E.

SOUVENT, pour faire en vers quelque Ouvrage nouveau,

On s'alambique le cerveau,

La santé se trouve épuisée ;

Et pour peu qu'un seul mot soit rangé de travers,

Toute la piece est méprisée.

Qu'on est sot de faire des vers !



A C A L I S T E.

C'EST par trop m'avoir éconduit,

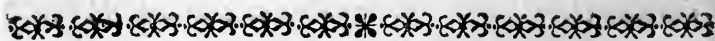
En deux mots, Caliste, & sans bruit,

Voulez-vous enfin que j'en meure ?

Pas un de mes gens ne me suit,

Je viens tard en votre demeure,

Et voilà mon bonnet de nuit.



S U C C E S S I O N N E C E S S A I R E.

ME voilà bien guéri de la nécessité ;

D'un Oncle qui m'est mort j'ai beaucoup hérité,

Aujourd'hui chez moi tout abonde.

Depuis quatre à cinq ans mon Oncle pâtissoit.

Que

Que cet homme est heureux d'être dans l'autre
Monde !

Que je suis heureux qu'il y soit !

DE L'AMBITION.

EN recherchant , par folle ambition ,
Un bien douteux , dont une ame est l'eurrée ,
On perd souvent la douceur assurée
Qu'on trouveroit en sa condition.

SUR L'ETYMOLOGIE

De Chante-pleure.

DEPUIS deux jours on m'entretient
Pour sçavoir d'où vient Chante-pleure ;
Au chagrin que j'en ai , je meure ,
Si je sçavois d'où ce mot vient ,
Je l'y renverrois tout à l'heure.

CONTRE LA BROSSSE.

QUAND la Brosse me dit , Monsieur , j'irai
vous voir ;
Je dis entre mes dents , tu feras ton devoir ;
Mais c'est un glorieux , c'est un fat que la Brosse :
Je vois bien cependant que ce fat y viendra

Aujourd'hui qu'il apprendra
Que j'ai Chevaux & Carosse.



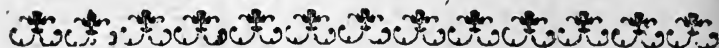
SUR LE LIVRE

d'un Rapsodiste.

NE dis point tant qu'Artus va nous donner son
Livre,

Et que son Manuscrit est déjà chez Courbé :

Dis plutôt qu'un tel, pour mieux vivre,
Rend tout ce qu'il a derobé.

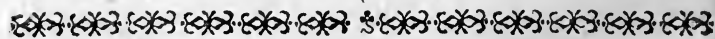


D U M O N D E.

QU E le monde a de fous, sans ceux qui sont
à naître,

En quelque part qu'on aille on en voit à foison :

Et Monsieur tel, pour n'en pas être,
Est-il de trop bonne maison ?



D E S A H A I N E.

EN mon cœur la haine abonde,

J'en regorge à tout propos :

Depuis que je hais les fots

Je hais presque tout le monde.

Sottise

Sottise par tout.

POUR vous en parler sans feintise ,
Presque tout ce qu'on voit n'est que pure sottise

De toutes parts en l'Univers :

Je regarde par tout depuis neuf ou dix lustres ,

Le monde est plein de fots divers ,

Il a des fots obscurs , il a des fots illustres.



PRESOMPTION AVEUGLE.

Dialogue.

UN fat a fort parlé durant notre repas ,
Et par là s'est fait reconnoître.

Qu'importe d'être fat , ou de ne l'être pas ?

On croît toujours de ne le pas être.



DE LANSSAY,

QUAND chacun parle de Lanssay ,
Et que je garde le silence ,

L'on a tort si l'on s'en offense ;

J'en dis tout le bien que j'en fai.

A UN PAUVRE GENTILHOMME.

V O u s êtes d'un même lignage ,
 Vous , & le Comte de Berans ;
 Mais , à votre desavantage ,
 Vos revenus sont differens ;
 Vous voit-il en pauvre équipage ,
 Vous n'êtes plus de ses parens.

A U X M A G I S T R A T S.

O Juges ! dans vos saints, & suprêmes Emplois,
 Vous nous représentez la Majesté des Rois ,
 Quand l'Equité soutient vos Arrêts legitimes :
 Mais , lorsque l'interêt , les amis , les parens ,
 Font que vous appuyez l'injustice , & les crimes ,
 O Juges ! vous voilà l'image des Tyrans.

L E M U S I C I E N.

V R A I Dieu ! qu'afin de subsister
 En ce monde il faut se contraindre !
 Cent fois il m'a fallu chanter
 Quand j'avois sujet de me plaindre.

A UNE DAME,

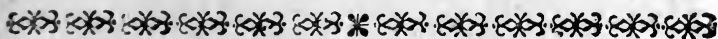
Contre un grand Cracheur.

CONTRE vous seulement vous devez vous fâcher
 Si Claude avec sa pituite
 A gâté votre beau plancher.
 Pour la première fois qu'il vous rendra visite ;
 Ayez une chambre à cracher.



LE MOYEN DE REGNER.

NOUS pouvons tous regner sans Ville, &
 sans Province.
 Même sans peine & sans souci ;
 Nous n'avons qu'à vouloir ce que veut notre Prince,
 Et nous regnerons tous ainsi.



POUR M. CONRART.

JE voudrois , dans l'ardeur de mon affection ;
 Que Conrard se défit de la Religion
 Où pere & mere l'on fait naître ;
 Et que , sans trop' de gêne en matiere de Foi ,
 A tout le moins il voulût être
 Catholique comme Mauloi.

A M O N S E I G N E U R
L' A R C H E V E S Q U E D E . . .

Après une Predication qu'il fit
contre l'Orgueil.

Q U A N D vous avez si bien prêché contre
l'Orgueil ,

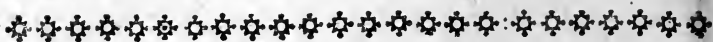
Comme à votre Parent daignez me faire accueil ;

L'honneur que je m'en fais ne doit pas vous déplaire

Et cet acte d'humilité

Ne fera pas en vérité

Le plus grand que vous puissiez faire.



Un homme sent une mauvaise odeur dans
un Bareau.

D E V A N T un Tribunal des plus grands du Palais
Une mauvaise odeur à mon nez est venue ;

Qu'est-ce donc qui sent si mauvais ?

La Justice est bien corrompue.



A M. C O L B E R T

MINISTRE D'ETAT.

M I N I S T R E incomparable , oui je les chan-
teroïs

Ces

Ces grandes qualitez, dont vôtre Esprit abonde,
 Et je sçais que j'aurois
 En cela le plaisir de plaire à tout le monde;
 Mais je vous déplairois.

~~~~~

Au même.

QUE je vous donne ou Vers, ou Prose,  
 Grand MINISTRE, je le sçai bien,  
 Je ne vous donne pas grand chose;  
 Mais je ne vous demande rien.

\*\*\*\*\*

A I R I S.

VOUS craignez de payer mes services passez,  
 Lorsque je vous en parle, Iris, vous blémissez,  
 Et vous avez pourtant dequoi me satisfaire.

A quoi bon de vous effrayer?  
 En cas d'un amoureux salaire,  
 C'est un plaisir que de payer.

\*\*\*\*\*

CONTRE UN JUGE

corrompu.

DEVANT ce Juge à quo tu ne mas intenté  
 Nul procès qu'il ne vuide, & que tu ne l'em-  
 portes; Le

Le bon droit est de mon côté :  
Mais tes perdrix sont les plus fortes.



## LA C L E F

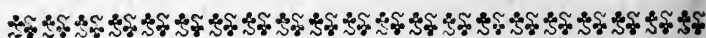
### DES GRANDES MAISONS.

*Dialogue.*

**C**HEZ certain Président , à toute heure je vais ,  
Et ne le rencontre jamais.

Savez-vous bien pourquoi ? Non : pourquoi donc ?  
C'est pour ce

Qu'à tirer le teston son Portier est ardent ;  
Mettez les doigts dans votre bourse ,  
Et vous rencontrerez Monsieur le Président.



### Contre un nouveau Magistrat.

**A**U rang des Magistrats vous allez donc pa-  
roître ,

Sur ce point je ne dis que deux mots, & rien plus.  
Monsieur , cela nous fait connoître ,  
Que les fous n'en sont pas exclus.

DE MONSEIGNEUR

COLBERT

MINISTRE D'ETAT.

**L**E Ministre exécute, & le Prince commande ;

Ici des deux la gloire est grande ,

Et sur differens tons je voudrois la chanter ;

Mais souvent on m'a fait connoître

Que COLBERT est modeste, &amp; ne peut écouter

Que les louanges de son Maître ;

Ma Muse , il faut le contenter ,

Avec lui sur ce point n'ayons jamais dispute :

LOUIS veut, COLBERT exécute ,

Et croit toujours peu faire , &amp; ne rien meriter,

Quoi que pour son Monarque il puisse exécuter.

~~~~~\*~~~~~

POUR LE MESME.

CE me sont des peines étrangesQue je n'ose à COLBERT donner mille louan-
ges :

Sur ce point sa defense arrête mon pouvoir.

Ce que j'ose avancer quand la fureur m'agite ;

C'est de dire qu'il les merite ,

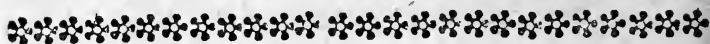
Et ne veut pas les recevoir.

DOUCE

D O U C E P L A I N T E.

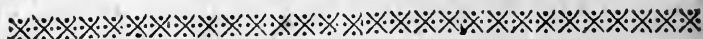
Q U E le ciel a pour moi de rigueurs inhumaines,
Et que mes bons desseins ont de mauvais suc-
cès !

Dans l'espace de trois semaines
Je n'ai gagné que six procès



P O U R C L E O N I C E.

D E P U I S le moment glorieux
Que mes yeux virent Cleonice ,
De leur félicité le Ciel fut envieux ,
Il affligea mon cœur d'un éternel supplice.
Dieux ! faut-il que le cœur pâtille
De la félicité des yeux ?



L' E N N U Y E U S E A B S E N C E.

E M M E N E R Amarante aux champs,
Et pour six jours entiers me ravir cette Belle ,
Au calcul de mon cœur qui soupire pour elle ,
C'est me l'ôter pour six mille ans.

LE COEUR REFUSE'

A ORANTE.

MOn cœur attiré par vos charmes ,
Se détache , & part de mon sein ,

Et , tout brave qu'il , en part avec dessein

De vous aller rendre les armes.

Il est en vous d'en disposer ,

Son desir vous l'amène , Amour vous le présente ;

Beauté victorieuse , incomparable Orante ,

Cet esclave nouveau n'est point à mépriser.

Mais quoi ! sur vôtre front , dans vos yeux , en
vos gestes ,

On voit que d'injustes fiertez

Du mépris que vous méditez

Donnent des présages funestes.

Cet infortuné vous déplaît ,

En vous tout conspire à sa perte ,

Et déjà l'on diroit que vôtre bouche ouverte

De son malheureux sort va prononcer l'Arrêt.

Vôtre Ame a-t-elle

Quelque sujet

D'être cruelle

A ce cœur , dont vous seule êtes l'aimable objet ?

Il est secret ,

Il est fidelle ,

Il est discret ,

Il a du zele ;

Orante , vous le connoissez.

Si je dis que pour vous sa flamme est sans seconde ,

Et qu'à peine un pareil se trouveroit au monde ,

Je n'en dis pas encore assez.



LE DOUTE AMOUREUX.

A U N E D A M E.

QUAND je viens pour sçavoir si ma peine vous touche ,

Vôtre bouche me chasse , & s'arme de courroux ;

Vos yeux doux , & mourans , me rappellent à vous ,

Dois-je croire vos yeux , ou croire vôtre bouche ?

Je les croirai vos yeux , ô Miracle des belles :

Ces yeux par qui l'Amour , & s'explique , & m'in-
struit ,

Où vôtre Ame paroît , & me parle sans bruit ;

Ils me semblent trop beaux , pour n'être pas fi-
delles.

LA FILLE EN COUCHE.

L I S E en couche , en faut-il rire ,
 Et si fort y trouver à dire ?
 Cesse-t-on pour si peu d'être fille de bien ?
 L'Enfant que Life a fait n'est pas plus grand que
 rien.

A S A D A M E,

Comme il alloit se faire saigner.

B E A U T E' , qui des Beutez tenez le premier
 rang ,
 Je vous offre jusqu'à mon sang ;
 Soulez-en vos rigueurs , cruelle que vous êtes ;
 On m'en va tirer trois palettes.

LE MARCHANDEUR

D E G A N D S.

M A D A M E , montrez-moi des gands ,
 Que vendez-vous ceux-ci ? Monsieur , rien que six
 francs.

Ma dame , vous en aurez quatre :

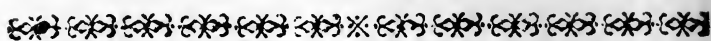
Monsieur , je n'en puis rien rabattre :

Madame un écu d'or , mais je veux vous baiser :

K 2

Monsieur ,

Monfieur, je n'ai rien fait de toute la femaine ,
 En verité c'est mon étreine ,
 Je ne veux pas vous refufer.



Sur un Auteur malade par trop de
 veilles.

ALCANDRE , qui toûjours compofe ,
 Tantôt en vers , tantôt en profe ,
 Par l'excès du travail a perdu la fanté.
 Pour fe rendre immortel Alcandre fait un Livre ;
 O l'étrange immortalité !
 Que l'immortalité qui fait cefler de vivre.



DE LYCANDRE.

SOIT en public , foit en fecret ,
 Lycandre a beaucoup de regret
 Des longs maux que fon pere endure.
 Entendez-vous ce fin endroit ?
 Dans de longs maux un pere dure
 Plus qu'un méchant fils ne voudroit.

LA MAIN PRISE

ET RETIRÉE.

SUR votre belle main si ma main s'est lancée ,
 En la prenant l'ai-je offensée ?

Pourquoi la retirer par un brusque mépris ?

Puisque mon cœur s'est laissé prendre ;

Si je le veux ôter à la main qui l'a pris ,

N'ai-je pas droit de l'entreprendre !

Vous m'obligez pourtant, incomparable Iris ,

Si vous la retirez de crainte de le rendre.

LES BAUX YEUX

CRUELS.

AGREABLES tyrans des plaisirs de ma vie ,
 Beaux Yeux de l'aimable Sylvie ,

Je ne puis soutenir cet excès de splendeur ,

Vous lancez une vive flame ,

Dont l'ardeur embrase mon ame ,

Et d'invincibles traits vous me percez le cœur ;

Je meurs , & ma mort est cruelle ;

Mais , puisqu'elle vous plaît , elle est juste , elle
 est belle.

K 3

DE

DECLARATION D'AMOUR A O R A N T E.

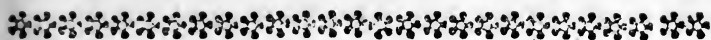
JE ne vous dirai pas , incomparable Orante ,
La cause , ni le nom du mal qui me tourmente :
En l'état où je suis apprenez seulement
Que je cherche de jour les tristes solitudes ,
Que je passe les nuits dans les inquietudes ,
Qu'entretenir ma peine est mon soulagement ,
Que mes yeux languissans se distillent en larmes ,
Que mon cœur enflamé s'évapore en soupirs ,
Et qu'ensemble j'espère , & crains pour mes desirs ,
Depuis le jours fatal que j'aperçûs vos charmes.

L' A M O U R E U X I N C O N S T A N T.

DE P U I S un an , belle Amarante .
Vous m'avez donné de l'Amour ,
Qui , sans relâche , tout le jour ,
Et toute la nuit me tourmente ;
Je ne puis souffrir plus long-tems ,
Amarante , je vous le rends.

Réponse.

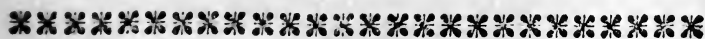
Ce qu'on a donné le reprendre
N'est pas un noble procédé ,
Et de l'Amour long-tems gardé
N'est pas chose facile à rendre ;
Mais si vous n'étiez point léger ,
Nous pourrions bien le partager.



A U N E D A M E

qui baisoit ses Moineaux.

D O N N E R à vos Moineaux des baisers savou-
reux ,
En leur pressant le bec de vos lèvres de roses ,
N'est-ce pas vous tromper dans l'usage des choses,
Et leur donner un bien qui n'est pas fait pour eux ?



A U X M O I N E A U X

que cette Dame baisoit.

D A N S les momens qu'Amarante vous baise ,
Petits Moineaux, vous ne mourrez point d'aise,
K 4 J'en-

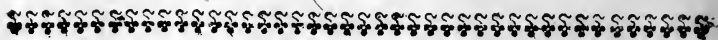
J'en ferois mort en goûtant ces appas.
 Que malheureux le Ciel nous a fait naître !
 Vous jouissez d'un bien fans le connaître ,
 Je le connois , & je n'en jouis pas.



A M. C H A N U T ,

Sur la mort de Madame sa femme.

P A R une loi constante , & dure ,
 L'impitoyable mort regne sur la nature ,
 Sa faux détruit tout ici bas.
 Si l'on fléchissoit la cruelle ,
 C H A N U T , si le mérite exemtoit du trépas ,
 Le mérite eût rendu vôtre Epouse immortelle.

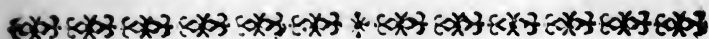


Sur le même sujet.

C 'Es'r trop donner de pleurs à l'illustre me-
 moire
 D'une Ame que le Ciel couronne dans la gloire ;
 C H A N U T

CHANUT, sur nous-mêmes pleurons,

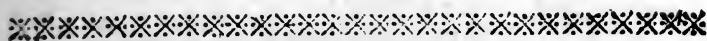
Elle est vivante, & nous mourons.



CONTRE UNE DAME

qui se vantoit à faux d'être aimée.

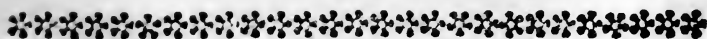
LYCORIS jure que je l'aime;
Puisqu'elle en jure je la croi;
Mais mon ignorance est extrême,
Lycoris en fait plus que moi.



A MADAME DE L...

SUR SES VERS.

POUR ranger les mortels sous vôtre tyrannie,
Quel besoin d'employer les charmes de vos Vers?
Hélas! ce n'est que trop, adorable Uranie,
Des charmes de vos yeux pour vaincre l'Univers.



DE JANETON.

JANETON, à ce qu'on dit,
A Luc donna la Verolle;

Maï

Mais on ment sur ma parole ,
Janeton la lui vendit.



Sur l'Etymologie du mot Italien *Alfana*,
qu'on souûtenoit venir du Latin *Equus*.

A L F A N A vient d'*Equus* sans doute ;
Mais il faut avouër aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici ,
Il a bien changé sur la route.



S U R L A J A U N I S S E

D E G L Y C E R E .

G L Y C E R E , qu'affligeoit une vieille jaunisse ,
Avec un vrai teint de fouci ,
Contoit au Medecin son langoureux supplice ,
Quand le Medecin dit ainsi :
Glycere , en pareils maux , la principale chose ,
C'est d'aller tout droit à la cause ,
Ou ce n'est point guerir , ce n'est que pallier.
En usez-vous ainsi ? lui répondit Glycere :
Allez donc tout droit à mon pere ,
Qui ne veut point me marier.

A PHILIS

Au jour des Cendres.

PHILIS, c'est sans besoin qu'on m'en fait souvenir,

Toute chose ici bas m'apprend qu'il faut finir,
Et qu'enfin dans la tombe il me faudra descendre;
Pour le genre de mort, il n'est que trop certain :
Mille Amans, qu'à mes yeux vous avez mis en cendre,

Ne m'assurent-ils pas d'un semblable Destin ?



Un Cavalier à une Fille qui l'avoit
obligé de masquer.

SI je masque aujourd'hui, trop aimable Sylvie,
C'est une chose qu'en ma vie
Je n'ai point fait jusqu'ici.

Je la fais pour vous plaire, & vous en êtes cause :
Faites pour moi quelque autre chose,
Que vous n'avez point faite aussi.

SUR

SUR LE PORTRAIT DE PHILIS.

QU E naïve est la ressemblance
De Philis , & de son Tableau !
Elle est fort belle , il est fort beau ;
Quand Philis garde le silence
On n'y voit nulle difference.

SUR LE PORTRAIT D'IRIS , A U P E I N T R E .

LE Brun , tu nous as peint , d'un illustre pinceau ,
L'incomparable Iris , de nos jours la merveille ,
Et l'Ouvrage en paroît si bien fait , & si beau ,
Que cet incomparable a trouvé sa pareille.

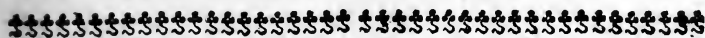
SUR LE MESME PORTRAIT.

CETTE adorable Iris , dont je suis amoureux ,
Ressemble à sa peinture autant qu'il est possible ;
Elles sont belles toutes deux :
L'une & l'autre se trouve à mes maux insensible ,
L'une & l'autre est sourde à mes vœux.

CON-

CONTRE LISE.

QUAND par fois il vous plaît de dire
 Que Timandre pour vous incessamment souûpire ,
 Lise , vous en riez , ainsi que d'un bon mot :
 S'il s'étoit mis sous vôtre empire
 Vous aurriez bien raison d'en rire ,
 Timandre feroit un grand sot.



POUR TIMANDRE.

Contre la même.

SI l'on en croit ta parole
 De toi je fais mon idole ,
 Et mon amoureux bijou.
 Dis-moi, Lise, es-tu si folle ,
 Que de me croire si fou ?

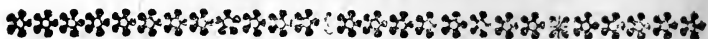


DU BARBIER LA FONTAINE.

VOUS me coupez Barbier , tout beau ;
 Oni le poil , répond la Fontaine.

Mon

Mon poil est donc cette semaine
Aussi sensible que ma peau ?



A U N B U S Q U E .

B U S Q U E si proprement tourné ,
Et de petites fleurs orné ,
Avant que ma main te présente
A mon incomparable Orante ,
Apprens ce que pour elle, apprens ce que pour moi,
Ici je desire de toi ,
Et ne frustre pas mon attente.
Au poste qu'on t'aura donné
Demeure fixement , & là toujours prens garde
A bien faire l'emploi qu'on t'aura destiné :
Mais voici ce qui me regarde.

Si quelque Amant audacieux ,
Dont cette Nymphé ait blessé l'ame ,
Cherche à sa blessure un dictame ,
En lui baissant la gorge , ou la bouche , ou les yeux ;
Alors , petit Busque fidelle ,
Vite sors de l'endroit où l'on t'avoit posé ;
Arme la main de cette Belle ,
Et montre l'ardeur de ton zele

Contre

Contre mon Rival trop osé.

Par cent coups fais lui perdre, & l'espoir & l'audace
Et le force à quitter la place.

Mais quand ces précieux instans
Que l'Amour doit à mes souffrances,
Après de longues esperances,
Viendront sur les ailes du Temps;
Durant ces amoureuses crises
Dont l'événement est si doux,
Busque, n'oppose point tes coups
Au progrès de mes entreprises,

Et, de grace, jamais ne te mets entre nous,
Quand je m'avancerai pour en venir aux prises.

LA MOUCHE

PRISE VERS LES GENOUX D'UNE DAME.

Si vous-même, adorable Life,
Prêtes la Mouche qui vola
Sur vous par dessous la chemise;
Je n'ai rien à dire à cela;
Mais si quelque homme s'en mêla,

Sans

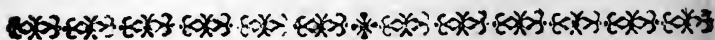
Sans doute ce fut mal l'entendre :
Sont-ce des Mouches que doit prendre
Un homme quand il en est là ?



L E S B E A U X Y E U X

E N D O R M I S.

BE A U X yeux d'Amarillis pleins de traits , &
de flâmes ,
Qui blessez tant de cours , & qui brûlez tant d'Ames ,
Je pensois qu'endormis vous me seriez plus doux ;
Mais je sens de nouveau des blessures secretes ;
Ah ! vous m'avez surpris , perfides que vous êtes :
Vous cachez-vous ainsi pour mieux faire vos coups :



L A C A R T E B L A N C H E.

D'U n discours imposteur c'est trop m'entretenir,
C'est trop nourrir mes feux d'une esperance
vaine ;

Nos cœurs , dans ce moment , doivent rompre , ou
s'unir :

Orange , choisissez , ou l'amour , ou la haine.

LE FRERE JOUEUR,

Et la Sœur amoureuse.

MON cher frère, disoit Sylvie,

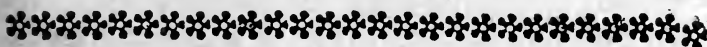
Si tu quittois le Jeu , que je serois ravie !

Ne le pourras-tu point abandonner un jour ?

Oui , ma Sœur , j'en perdrai l'envie

Quand tu ne feras plus l'amour.

Va méchant , tu jouâras tout le tems de ta vie.



DE SYLVIE.

JE veux mourir , disoit Sylvie ,

Avec ma virginité ;

C'est grand dommage , en verité ,

Que cette charmante Beauté

Veuille si-tôt perdre la vie.



SUR UN MOINEAU

A UNE DAME.

AUssi-tôt que j'entre chez vous ,

Jeune Divinité dont mon cœur est le Temple ,

Tome I.

L

Vôtre

Vôtre Moineau me flatte , il me fait les yeux doux,
Il me donne du bec deux , ou trois petits coups.

O le Moineau de bon exemple!

F O I B L E S S E.

SYLVANDRE est accablé d'une douleur funeste
Pour deux cens mille écus qu'on lui fait dégor-
ger ,

Et fix cens mille de reste

Ne peuvent le soulager.

D'UN MAUVAIS JUGE.

LYCANDRE est homme expeditif,
La table de ce Juge actif

De nos productions n'est pas long-tems chargée ;
Mais ces façons d'agir sont un peu dans l'excès :

Souvent un affaire est jugée

Avant qu'il ait vû le procès.

E P I T A P H E

D'UN PRODIGE.

CI gît le prodigue Airanci

Ce glouton qui mourut plus gueux que les Apôtres;
Ne mangera-t-il point la terre où le voici ?
Il en a mangé beaucoup d'autres.

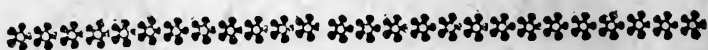
LE COMPILATEUR DE LA COUTUME.

CERTAIN jeune homme travailla
A des notes sur la Coutume ,
Et remplit un juste volume
De mille choses qu'il pillâ.
Pour voir si la pièce étoit bonne
Il s'en alla trouver un Docteur de Sorbonne ;
Et le Docteur lui dit : Tout est bon , je n'y voi
Rien qui soit contraire à la Foi.

A O R O N T E SUR LE PORTRAIT D'IRIS.

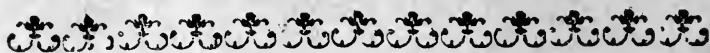
O R O N T E , il vous le semble
Que le Portrait d'Iris à la belle ressemble ;
Hélas ! si comme moi vous étiez son Amant ,

Bien-tôt on vous verroit d'un autre sentiment.
 On y trouve, il est vrai, ces attraits & ces charmes,
 Qui forcèrent mon cœur à lui rendre les armes ;
 Mais les rigueurs d'Iris , ainsi que ses appas ,
 Ne s'y rencontrent pas.



D'un homme de mauvais entretien ,
 & de bonne chere.

S Es discours , il est vrai , fatiguent les oreilles ,
 Mais son Guisnier fait merveilles.



SAGESSE FEINTE ,

A LYCANOR.

D Es Sages que tu vois , qui pour la gravité
 Affectent des façons différentes des nôtres ,
 Si tu peux , Lycanor , gagne la privauté ,
 Et tu les trouveras aussi fous que les autres.

Contre plusieurs qui ont signé la juste censure de Jansenius, sans autre connoissance que celle de leur propre intérêt.

POURQUOI remettre au lendemain ?
 Contre Jansenius j'ai la plume à la main ,
 Je suis prêt à signer tout ce qu'on me demande :
 Qu'il soit ce qu'on voudra , Calviniste ou Romain ;
 Je veux conserver ma Prebende.

PRIVILEGE.

DEPUIS un tems immémorable
 Le monde a vû jouïr quelques gens du Palais
 D'un Privilege incomparable :
 Ces gens volent toujours , on ne les pend jamais.

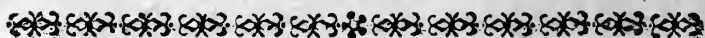
CONTRE UN HYPOCRITE.

IL nous semble être un cœur sans fiel ,
 A toute heure il se mortifie ,
 Il a toujours les yeux au Ciel ;
 Et cependant fou qui s'y fie.

A U N M A R I

qui bat sa Femme.

BA T T R E ta femme de la sorte ,
 Sous tes pieds la laisser pour morte ,
 Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer ;
 Tu vas passer pour un infame ,
 Compere, l'on sçait bien qu'il faut battre une femme ;
 Mais il ne faut pas l'assommer.



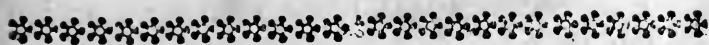
A P H I L I S.

En lui donnant un bijou.

PH I L I S , rien pour rien ,
 Prenez de mon bien ,
 Donnez-moi du vôtre :
 Qui donne un bijou ,
 A moins qu'il soit fou ,
 En demande un autre.

CONTRE APOLLON.

ENTRE nous jamais de négoce ,
 Apollon , tu m'as affronté ,
 J'aurois maintenant un Carosse
 Du papier que tu m'as coûté.

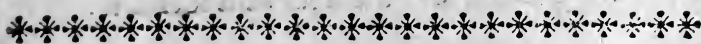


LE MASQUE LEVE,

A une Dame fardée.

VOUS lever sur le front un masque de Venise ,
 Ce fut certainement une grande entreprise ,
 Qui pourtant ne fit point que l'on pût vous bien
 voir ,

Beauté , dont plus d'un sot est encore idolâtre ,
 Ce tour injurieux fit seulement savoir
 Qu'un masque de carton en cachoit un de plâtre.



SUR UN PORTRAIT

plus beau que l'Original.

QUAND de Cloris tu nous peins le visage ,
 Tu nous le fais plus beau que n'est le sien ;
 Peintre , croi moi , réforme ton ouvrage ;
 C'est faire mal que de faire si bien.

A U N E D A M E ,

V O U s me fuyez , dès le moment
 Que de mon amoureux tourment
 Je vous dis la moindre parole ;
 Mais vous me fuyez vainement ;
 Vous courez , & mon amour vole.

C O N T R E A M A R A N T E .

Au premier jour de l'an.

E N mil fix cens soixante & un
 Cherche un ami nouveau parmi les riches duppes,
 Qu'il te donne des gands, des bijoux, & des juppes,
 Et qu'il n'ait pas un fou qui ne te soit commun :

Déformais perfide Amarante ,
 Je ne suis plus ton sot de mil fix cens soixante.

L E S B E A U X Y E U X M A L A D E S .

A M A D . D E N E R A N C I .

L A Justice du Ciel n'est pas trop inhumaine
 En affligeant vos yeux , aimable NERANCI ,

Its

ils souffrent bien de la peine,
Ils en ont bien fait aussi

Sur le Voyage de Marfal,

A U R O I.

P RENEZ garde à vôtre dessein,
Pensez-y mûrement, & plus d'une fois, S I R E :
Si vos armes passent le Rhin,
Vous aurez sur les bras tous les soins de l'Empire.

L'AMOUR VA MOURIR

Avec l'Esperance,

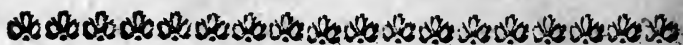
A S Y L V I E.

USQU'ICI mon amour, qui vous doit sa nais-
sance,
étoit entretenu d'une douce Esperance ;
aujourd'hui qu'elle meurt, il faut le secourir,
Ou, comme elle, il s'en va mourir.

C'est

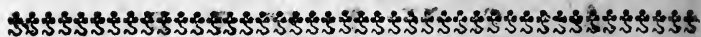
C'est lui qui dans mon ame a gravé vôtre image ,
 Vos yeux , en le sauvant , sauveront leur Ouvrage ;
 Si vous ne le venez promptement secourir ,
 Il est mort , & je vais mourir.

D'une œillade amoureuse , adorable Sylvie ,
 Vous lui redonnerez l'esperance & la vie ;
 Banissez vos rigueurs , venez le secourir ,
 Voulez-vous nous laisser mourir ?



IMPATIENCE AMOUREUSE.

EN cet heureux jour de Lundi
 J'ai su de ma belle inhumaine
 Que je la verrois Mercredi.
 Amour , ôte à cette Semaine
 L'incommode , & jaloux Mardi.



A MADemoiselle DE SCUDERI,

Sur ses Oeuvres.

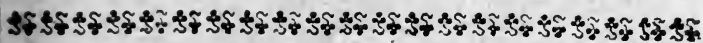
VOs differens Ecrits , ces doux fruits de vos
 veilles ,

De

De leurs grandes beautez ont surpris l'Univers ;
 Mais rarement on croit , les voyant sans pareils ,
 Qu'une fille ait produit ces miracles divers.

Sapho , que ce vous est de gloire !

Vous faites plus qu'on ne peut croire.



A E L L E ,

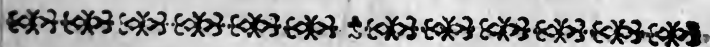
SUR LE MESME SUJET.

Q U I dit que cette Prose , & ces Vers sont de
 toi ,

N'est pas cru comme les Oracles ;

Admirable Sapho , veux tu sçavoir pourquoi ?

C'est qu'on ne croit guere aux miracles.



A L A M E S M E .

H O N N E U R de vôtre sexe , & du siècle où
 nous sommes ,

De vos Ecrits fameux vous nous rendez jaloux.

O que de honte pour les hommes !
Sapho que de gloire pour vous !



S U R
LES NOUVEAUX BATIMENS
DU LOUVRE.

Q U' I L S font pompeux ces Bâtimens !
Qu'ils sont vastes , qu'ils sont sublimes !
Ils touchent le Ciel de leurs cimes ,
Et l'Enfer de leurs fondemens.
Pour la matiere , & la structure ,
La plus superbe Architecture
N'avoit r en conçu de si grand.
Mais à quoi bon vous les décrire ?
Savez-vous qui les entreprend ?
C'est Louis , & c'est assez dire.

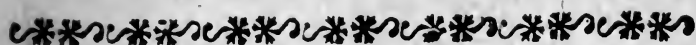


D' U N E F E M M E ,
Et de son Mari.

L A femme a son favori ,
Le Mari sa favorite :

Ainsi

Ainsi voila quitte à quitte
Et la Femme , & le Mari.



DES GENS DE GUERRE.

JE ne connois qui que ce soit
De ceux qui maintenant suivent Mars & Bellone ;
Qui (s'il ne violoit , voloit , tuoit , brûloit)
Ne fût assez bonne personne.



LE SAVETIER.

LE Savetier de nôtre coin
Rit , chante , & boit , sans aucun soin ,
Nul affaire ne l'importune ;
Pourvû qu'il ait un cuir entier ,
Il se moque de la fortune ,
Et se rit de tout le quartier.

E P I G R A M M E

Faite par bonheur.

JE ne saurois que dire , & ne saurois me taire ;
Je veux : & ne puis faire une Epigramme ici :
 Quelle sterilité ! mais quel bonheur aussi !
 J'en fais une , en disant que je n'en saurois faire.

N O U V E L L E A M O U R .

DI R I S je m'étois absenté ,
 Pour dégager ma liberté
 D'un rigoureux servage ;
 Et cette absence m'a jetté
 Dans un autre esclavage.
 Le petit Souverain des Dieux ,
 Cet enfant qu'on nous peint sans yeux ,
 Ce tyran de mon ame ,
 M'est venu brûler en ces lieux
 D'une nouvelle flame.

Cleonice , depuis un jour ,
 Fait que dans ce fatal séjour

Je

Je pleure , & je soupire ,
Sans esperer que son Amour
Soulage mon martyre.

Toutefois , mon cœur , espérons
Que celle que nous adorons
Nous deviendra propice ;
Tel que soit nôtre sort , mourons ,
Mourons pour Cleonice.

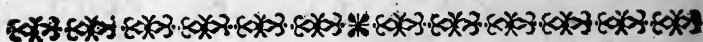
Elle a mille charmes divers ,
Elle chante , elle fait des vers ,
Elle est sage , elle est belle ;
Rien ne l'égale en l'Univers :
Mourons d'amour pour elle.



A M O N S E I G N E U R
 LE M A R Q U I S D E L O U V O I S
 C O N S E I L L E R D U R O I
 E N S E S C O N S E I L S ,
 & S e c r e t a i r e d e s e s C o m m a n d e m e n s .

*Etant en l'Armée de Sa Majesté
 en Flandre.*

JE vais faire ici vôtre image ,
 Et veut qu'on trouve en mon Ouvrage
 Vôtre zele admirable , & vos soins diligens.
 Soit dans la paix , soit d ns la guerre ,
 L O U V O I S , vous savez plaire au Prince de la Terre ,
 Qui se connoît le mieux en gens.



LE T O U S S E U R .

AV E C une toux cruelle
 Qu'irois-je faire chez toi ?
 Jamais l'âtre n'y dégelle ;
 Je touffe assez bien chez moi.

LE MALHEUR

de la plûpart des Poètes.

CEs grands Poètes, dont la voix
Entonne dignement les loüanges des Rois,
Presque tous, à la fin, meurent dans la disette;
Sans leur donner secours on les plaint en tout lieu.

Faites-moi la grace, mon Dieu!

De n'être pas un grand Poète.

CONTRE CLORISE.

CLORISE a la bouche vermeille,
Son teint a la couleur des roses, & des lys;
Mais, qu'ils soient en un jour de la sorte embellis,

Sans mentir c'est une merveille:

A Clorise, en ce peu de temps,
Il est aussi venu des cheveux, & des dents,
Et la laide Glorise est Clorise la belle:

Qui n'y feroit pas attrapé?

Sans le ton de sa voix, qui me dit que c'est elle,
Jela voi tous les jours, & j'y ferois trompé.

Tome I.

M

A

A U N E

P E T I T E P E R S O N N E .

S I vous eûtes en partage
 Un corps du plus bas étage ,
 Il faut bien vous en passer ;
 Encore est-ce un avantage ,
 Que presque sans vous baisser
 Vous puissiez tout ramasser.

P R O T E S T A T I O N D E F I D E L I T É ' .

A C L E O N I C E .

Q U E vos traitemens , Cleonice ,
 Me soient cruels, ou me soient doux,
 Je veux que le Ciel me punisse
 De toutes les rigueurs dont s'arme son courroux ,
 Si j'adore jamais d'autre Beauté que vous.

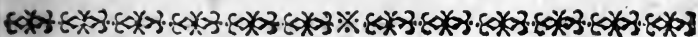
L A D E N T P O S T I C H E .

I R i s perdit hier une dent toute noire ,
 Le même jour une autre , aussi blanche qu'un lys
Se

Se trouva dans sa machoire.

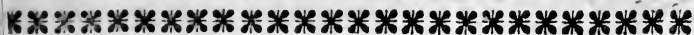
Qu'en peu d'heures les dents reviennent à Paris !

J'aurois de la peine à le croire ,
Si je ne l'aprenois de la bouche d'Iris.



LA VIEILLE IMPUDIQUE.

TOUT le monde autrefois courut
Après la petite Ragonde ;
A son tour la vieille est en rut ,
Elle court après tout le monde.



U N A M A N T

A SES YEUX.

VOUS demandez à voir la charmante Climene ,
Mes yeux , vous le verrez cet objet souhaité ;
Mais , par vôtre témérité ,
Vous allez redoubler ma peine.
Hélas ! mes yeux , que les plaisirs ,
Dont vous serez flatté à l'aspect de ses charmes ;

A mon cœur enflamé coûteront de soupirs ,
Et qu'ils vous coûteront de larmes!

LE P U C E L A G E

F E I N T.

QUAND vous feignez d'être pucelle,
Vous me tenez pour innocent ;
En l'âge où vous êtes , la Belle ,
Un pucelage est indécent :
Et tout de bon je vous proteste ,
Que , quand vous en auriez eu cent ,
Je ne croirois pas maintenant
Que vous en eussiez un de reste.

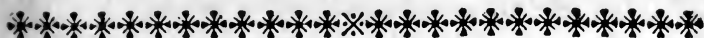
~~~~~

## LE P O R T R A I T D' I R I S ,

**C**E L U I qui peignit ton visage  
À si bien fait , que ton image  
Lui ressemble admirablement.  
Iris , c'est ton defavantage :  
Te voilà laide doublement.

LA VIE INUTILE.

**J**'E T O I S né pour les vers , j'étois né pour  
la prose ,  
Pour vivre en paix , pour chamailler ;  
Et , pour peu que j'eusse eu dessein de travailler ,  
Je semblois né pour toute chose :  
Mais , hélas ! je voi bien  
Que je suis né pour rien.



A S A C H A T T E

qui battoit sa Chienne.

**N**O T R E Chatte , qu'il vous souvienne ,  
Que si vous battez nôtre Chienne  
Vous ferez bien-tôt le manchon  
De nôtre petite Fanchon.



LA FOIRE DE S. GERMAIN,

avancée en 1663.

A U N A M I.

**E**N mil six cens soixante-trois ,  
Puisque nôtre Foire commence

M<sup>a</sup>

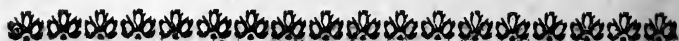
Le

Le second jour du premier mois ;  
 Veux-tu savoir ce que j'en pense ?  
 Cet an , mon cher ami , le Cocuage avance ;  
 Ces Cocus , que la Foire eût fait en Fevrier ,  
 S'en vont se faire en Janvier.



## SUR CE QUE LE BRUIT qui encouroit se trouva faux.

S  
 UR le bruit qui par tout couroit  
 Que d'un mois tout entier la Foire avanceroit ,  
 Aux Cocus de cet an je dis leur destinée.  
 Ce bruit se trouve faux , je connois mon abus ,  
 Et je vous dis que ces Cocus  
 Se feront comme l'autre année.



## L'ORGUEIL D'ALIZON.

Q U'EN toute chose on t'obéisse ,  
 Fût-ce même contre justice ,  
 Tu le veux superbe ALIZON.  
 Mes pareils aiment sans bassesse ;

Sache que toujours la Raison  
Sera ma premiere Maîtreſſe.

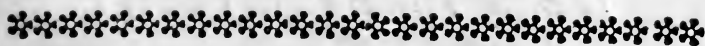


# DUNKERQUE

EST AU ROI.

En 1662.

**D**UNKERQUE , de qui la Fortune ,  
Malgré les vents , & les Hyvers ,  
Porta ſur les flots de Neptune  
La terreur par tout l'Univers :  
DUNKERQUE eſt ſous nôtre puissance ;  
L'orgueilleuſe rend à la France ,  
Baſtions , remparts , & vaiſſeaux ;  
Et , ſans s'être attiré la guerre ,  
La plus grande Reine des eaux  
Eſt au plus grand Roi de la terre.



## L'ENGAGEMENT LIBRE , A UNE DAME.

**P**OUR m'être mis ſous ton Empire ,  
Crois-tu qu'à jamais j'y ſoupire ?

M 4

Si

Si tu le crois, tu te méprends.  
 Je suis maître de ma personne ;  
 Quand bon me semble je la donne ;  
 Quand il me plaît je la reprends.

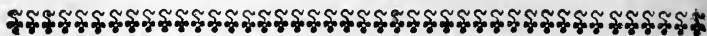


## SUR LE TROUBLE ARRIVE.

A R O M E

En 1662.

**S**I nôtre saint Pere le Pape  
 Une fois par malheur s'échappe.  
 Faut-il tout mettre à l'abandon ?  
 A ce Vicaire des Apôtres  
 Refuserions-nous un pardon ?  
 Il nous en a donné tant d'autres.



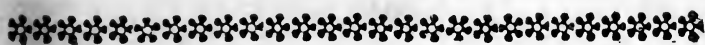
## LE SOT ENRICHI.

**D**E ce lieu Philemon partit à demi-nu ;  
 Bien suivi , bien couvert , le voilà revenu :  
 Je ne le connus point dans cette pompe extrême.  
 Eh ! qui ne l'auroit méconnu ?  
 Il se méconnoît bien lui-même.

LE

# LE MARI PEU JALOUX.

**S** I ta femme n'est pas fort belle ,  
 Elle est riche , elle est Demoiselle ;  
 Par la loi de l'Hymen tu dois t'en approcher :  
 La solitude au lit lui cause un deuil extrême ;  
 Avec elle va - t'en coucher.  
 Avec elle ! vas-y toi-même.



## LA MES-ALLIANCE.

**M** A R Q U I S , vous voilà donc par l'Hymen at-  
 taché ,  
 Vous avez épousé l'opulente Glycere.  
 De linge à l'avenir vous aurez bon marché ;  
 Vous avez au Palais une tante Lingere.



## CONTRE UN MAUVAIS POETE.

### A M A R C.

**Q** U' A U Parnasse on reçoive un si gros animal,  
 Si tu le crois , Marc , tu tabufes.  
 Si Maillat a l'honneur d'appartenir aux Muses ,  
 Il est donc leur second cheval.

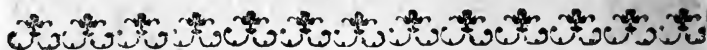
LA

# LA PARESSE

## DE MARGUERITE.

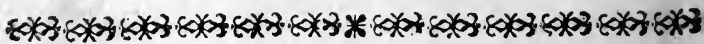
*Dialogue.*

**M**ARGUERITE , sans t'amuser ,  
Cours à Rue ! , reviens au gîte ;  
Parts vite , ou je vai te baiser.  
Je ne sçaurois partir si vite.



## MANQUE DE PAROLE.

**C**E que tu me promis , Gregoire ,  
Tu ne le tins aucunement :  
Avant que de promettre il faut du jugement ,  
Et quand on a promis , il faut de la memoire.



## CONTRE UN POETE

### IMPORTUN.

**P**AUL me lût malgré moi son Poëme étendu :  
Est-il beau ? me dit-il , tout le monde l'admire.  
Je repars ; pour savoir qu'en dire ,  
Il faudroit l'avoir entendu,



LA PREVOYANCE.

DAMON ET CLIMENE.

UN vieux pucelage , Climene ,  
Par fois cause bien des travaux.

Damon , n'en foyez pas en peine ,  
Nous savons prévenir les maux.

\*\*\*\*\*

LA PREVENTION.

JE vis avec vous un homme en conference ,  
Et je fis à l'instant une humble reverence

A cet homme au poil demi-roux.

Aussi crois-je , illustre Ménage ,

Que , dès qu'un homme parle à vous ,

Ce doit être un grand Personnage.

\*\*\*\*\*

SUR LES PREPARATIFS

DU VOYAGE D'ITALIE

En 1663.

SI j'allois en Italie  
Je ferois une folie

Qui

Qui pourroit bien me coûter.  
 Que plus fou que moi s'avance :  
 Pourquoi me précipiter ?  
 On meurt assez vite en France.

\*\*\*\*\*

## SCIENCE MAL CONDUITE.

**D**IEU me garde d'être savant  
 D'une Science si profonde :  
 Les plus doctes le plus souvent  
 Sont les plus sottes gens du monde.

\*\*\*\*\*

## A UN HUISSIER

Qui tira de l'argent de quelques bastonnades reçues en Hyver.

**N'**APPELLEZ plus la Fortune mauvaise.  
 Il faisoit froid, vous étiez indigent,  
 Et vous voilà maintenant à votre aise ;  
 Vous avez eu du bois , & de l'argent.

## SUR LE BRUIT

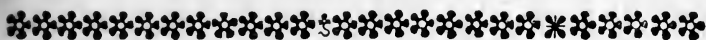
d'une Chambre de Justice.

**P**OUR plumer quelque gens , qui sont fort alarmez ,

On parle d'établir la Chambre de Justice.

Pour les peuples , hélas ! que sert qu'on l'établisse ?

Tels oiseaux volent mieux après qu'ils sont plumez.



## A M A D. D. I.

**D**EVANT vous , en l'état que demandent les Dieux ,

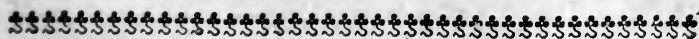
Sans mes yeux affligcz vous m'auriez vû paroître ;

Croyez , Amarillis , que ne vous pas connoître

M'est un mal plus cruel que celui de mes yeux ;

Mais de ce mal il pourroit être

Que mon cœur n'en feras que mieux.



## L'ADMIRATEUR.

**C**E ras de Versificateurs ,

Ces éternels Admirateurs ,

Admirent-ils d'un Dieu les merveilles suprêmes ?

Sans

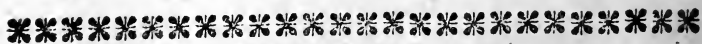
Sans jamais admirer les Ouvrages divers ,  
 Ils n'admirent rien que les Vers ,  
 Et que les Vers qu'ils font eux-mêmes.  
 Je sai pourtant un certain homme  
 Qui ne présume pas si fortement de soi ;  
 Il ne fant pas que je le nomme ;  
 Si je l'avois nommé l'on fauroit que c'est moi.



## D' O L Y M P E ,

E T D E M E L I S S E.

**O**LYMPE a dans sa voix des douceurs sans  
 pareilles ;  
 Melisse a des regards qui charmeroient les Dieux ;  
 Partage-toi , mon cœur , entre ces deux merveilles ,  
 L'une m'a pris par les oreilles ,  
 Et l'autre m'a pris par les yeux.



## A C E N E R O L L E S.

**L'**ARGENT que tu viens m'emprunter ,  
 Je ne saurois te le prêter ;  
 J'en ai du regret , Cenerolles.  
 Tu dois bien me le pardonner ;

Je puis prêter mille pistoles ;  
Mais je ne puis pas les donner.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## A UN PROCUREUR.

**V**OTRE chien , dites-vous, dans un coin retiré  
En cent morceaux a déchiré  
Les Cahiers de deux Inventaires :  
Monsieur le Procureur , il en a mal usé ;  
C'est un chien fort mal avisé ;  
Il ne mettoit jamais le nez dans mes affaires.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## A UN JUGE CORROMPU.

**M**A cause étoit fort bonne , & si je l'ai perdue ;  
Mais je fai la raison pourquoi  
La Justice en cela ne me fut pas rendue.  
Trois gros chapons du Mans qu'on vît entrer chez  
toi  
Solliciterent contre moi.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LESINE NOUVELLE.

**P**AR testament Dame Denise ,  
Quoi qu'elle possedât un ample revenu ,  
Or-

Ordonna que son corps fût inhumé tout nu ,  
 Pour épargner une chemise.

\*\*\*\*\*

## POUR M. CONRART.

**D**Es Grecs , & des Latins , peu de chose il  
 apprit ;  
 Mais il peut s'égalér aux plus savantes plumes :  
 Par la grace du Ciel , il trouva en son esprit  
 Ce qu'un autre avec soin cherche en mille volumes.

\*\*\*\*\*

## AU MEDECIN D'UNE BELLE.

**R**AYMOND , c'est donc vous qui  
 traitez

Ce modele parfait de toutes les Beutez ,  
 La trop inhumaine Sylvie.  
 Chaque jour ses rigueurs causent mille trépas ;  
 A des peuples entiers vous sauveriez la vie ,  
 Si vous ne la guerissiez pas.

# PARENTE' RIDICULE A PHILANDRE.

**A**UJOURD'HUI qu'aux grandeurs nous vous  
voyons monté,

Alcidas se dit de vôtre parenté ;  
De parenté, Philandre, il est vrai qu'il vous touche ;  
Si mon calcul est bon , vous n'êtes séparés  
De celui qui forma vôtre commune souche ,  
Que de mille neuf cens quarante-cinq degrés.

\*\*\*\*\*

# A DORIMENE.

**L**A femme de Tirsis mourut dernièrement ,  
Et je croi que facilement ,  
Dorimene , il pourroit vous prendre en mariage ;  
Il est tout fait au Cocuage.

\*\*\*\*\*

# DE JEAN ET DE SON CHEVAL.

**S**UR son Cheval Jean se ruoit ;  
Contre Jean le Cheval ruoit ;  
Et tous deux écumoient de rage :  
Mathurin , qui pour lors passoit ,

Dît à l'homme qu'il connoissoit ,  
Eh ! Jean , montrez-vous le plus sage.



## DECLARATION D'AMOUR A I R I S.

**T**U voudrois connoître un Devin  
Qui te fit voir l'objet divin  
Qui m'a la liberté ravie :  
Iris , consulte ton miroir ;  
Par une innocente magie  
Son crystal te le fera voir.



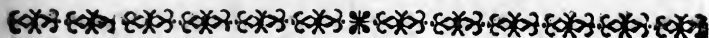
## A LOUIS XIV.

**Q**U' A vos titres Royaux vous n'ayez ajouté  
De Conseiller du Roi l'auguste qualité ,  
A bon droit aujourd'hui l'Univers s'en étonne.  
SIRE, qui mieux que vous peut avoir mérité ,  
D'entre ceux dont ici l'éclat vous environne ,  
Le nom de Conseiller de Vôte Majesté ?



A LYCIDAS.

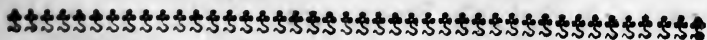
TU dis que ta femme Lisette  
A passé quarante deux ans ,  
Et qu'elle n'eût jamais d'enfans ;  
Lycidas , elle est bien secrete.



DE RENAULT.

A GILLOT.

RENAULT sembloit toujours avoir la mort au  
sein ,  
J'avois compassion de voir sa triste mine ;  
Et le voilà qui boit , qui rit , & qui chemine ;  
Par quel médicament est-il devenu sain ?  
Gillot , la seule medecine  
Fut de quitter son Medecin.



CONTRE NICOLAS.

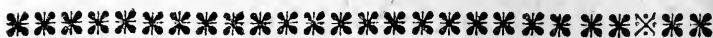
UN jour , vint , en boirant tout bas ,  
Chez Ninon le gros Nicolas ,  
Cet homme né pour la charruë.

Qu'avez-vous ? dit Ninon , vous me faites pitié ;

N 2

Je

Je ne fai quoi , dit-il , m'est entré dans le pied :  
 Vous verrez , dît Ninon , que c'est un clou de ruë :



### Le moyen de se contenter.

**R** IEN ne te semble bon, rien ne sauroit te plaire;  
 Veux-tu de ce chagrin te guerir désormais ?  
 Fai des Vers , tu pourras ainsi te satisfaire ;  
 Jamais homme n'en fit qu'il ait trouvéz mauvais.



### LES VERS

doivent venir du Caprice.

**Q** U I de moi voudra de beaux Vers ,  
 Que jamais il ne les demande.  
 Je ne fais rien que de travers  
 Quand la besogne est de commande.



## REPRISE D'AMOUR,

A UNE DAME,

qu'il avoit assûrée de la mort de son  
Amour.

**J**E voulus étouffer cet Amour obstiné,  
Qui d'un de vos regards en mon cœur étoit né,  
Et je crûs que j'avois satisfait mon envie :  
Mais, Life, je me trompai fort ;  
Cet Amour est encore en vie ,  
Le petit traître fit le mort.

\*\*\*\*\*

## L'AMOUR

POUR CETTE VIE.

**Q**UE l'Erreur aux humains fait une étrange  
guerre !

A peine en connois-je un, qui n'aimât beaucoup  
mieux

Ici bas un quartier de terre ,

Que tout le Royaume des Cieux.

# A UN PREDICATEUR PEU EXEMPLAIRE.

**P**OUR nous persuader sans discours superflus,  
Dites-en moins , faites-en plus.

\*\*\*\*\*

# SUR UN BAISER. A UNE DAME.

**L**ORS que pour satisfaire à mon brûlant desir  
Je te baisai', jeune Merveille ;  
Si ce trait te causa le moindre déplaisir ,  
Vange-toi , rends-moi la pareille.

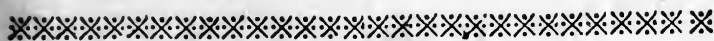
\*\*\*\*\*

# SURPRISE AVANTAGEUSE.

**J'**ATTENDS de vos bontez un esprit indulgent  
A la liberté que j'ai prise ;  
Elle vous causera quelque peu de surprise.  
Je vous apporte de l'argent.

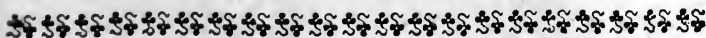
# LE MEDECIN.

**T**EL me dit que nôtre art est fort à desirer,  
 Tel me dit qu'il est fort à craindre.  
 Nôtre Art en fait bien murmurer,  
 Nôtre Art empêche aussi bien des gens de se plain-  
 dre.



# LE CARTIER.

**D**E ma profession je suis Maître Cartier ,  
Des Cartes que je fais tout le monde s'en louë,  
Et quoi que jamais je n'en jouë ,  
J'y gagne toujours le premier.



# SUR LE VOYAGE

Que le Roi fit en poste à Marfal.

**L**A Victoire coûte trop  
Quand il faut un peu l'attendre ;  
Louis , ainsi qu'Alexandre ,  
Prend des Villes au galop.

## CONTRE UN FAUX DEVOT.

UN Devot , je ne fai pourquoi ,  
 A quelque chose contre moi  
 Qui jamais n'offensai personne.  
 Je suis mal à ce que je voi ;  
 Un devot jamais ne pardonne.

\*\*\*\*\*

## L'HOMME CONTENT.

O Mort ! quand tu feras ta ronde ,  
 Epargne le Sieur de Torci ;  
 Chez lui tout rit , & tout abonde ;  
 Il n'a ni peine , ni souci :  
 Qu'a-t-il à faire en l'autre monde ?  
 Il est si bien en celui-ci.

\*\*\*\*\*

## A UN EXEMPT DES GARDES.

L'ARGENT que tu me dois, l'Espine, rends-le-moi,  
 Tu fais qu'en tes besoins ma bourse fut à toi,  
 Et que j'ai, pour taider, cent fois vendu mes hardes,  
 Mais rien ne te fléchit , rien ne peut t'effrayer ;  
 Tu

Tu crois qu'être Exempt des Gardes  
C'est être exempt de payer.

\*\*\*\*\*

## SUR LA GRATIFICATION

Faite à divers Auteurs en 1663.

**Q**U'ON donne à celui-là, qu'on donne à celui-ci,  
Sans que jamais entre eux l'Etat du Roi me  
nomme,  
J'en prens bien peu de souci :  
En épargnant une somme, j  
On m'épargne un grand-merci.

\*\*\*\*\*

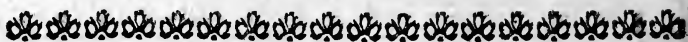
## DE ROBIN

ET DE SA SERVANTE.

**M**ARGUERITE à Robin n'obéira jamais,  
De ce maître imprudent elle fait les foiblesses :  
Il est des servantes Maîtresses ,  
Comme il est des Maîtres valets.

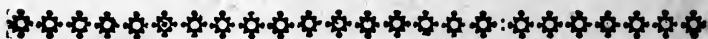
## S U P P R E S S I O N .

**D'**UNE suppression d'urine  
 Le secours de la Medecine  
 A fû quatre fois me guerir ;  
 Mais , si le Ciel ne m'est propice ,  
 A ce coup je m'en vais mourir  
 D'une suppression d'Office.



## L E F A I S E U R D E M I R O I R S .

**J**E fai que l'Art du Peintre a merit  beaucoup,  
 Que la Terre, en tous lieux , admire ses Ouvra-  
 ges ;  
 Mais tout ce qu'on en dit cede   mes avantages :  
 Je fais aux curieux leurs Portraits tout d'un coup.



## L A B E L L E Q U E S T E U S E .

**A**U x jours que va quêter la charmante Belise ,  
 Elle furette de l'Eglise  
 Les quatre coins & le milieu :  
 Et tous ccux que l'on voit donner   cette Belle ,  
 Donnent moins pour l'amour de Dieu ,  
 Qu'ils ne donnent pour l'amour d'elle.  
 L'A-



## L'AGE DE CLIMENE.

**C**ONSIDERE-MOI bien , regarde bien Climene ,

Nous n'aquîmes tous deux dans la même semaine ;

Tous deux, à cinq jours près, sommes du même tems,

Cependant voi quel tort me font les destinées ,

Depuis sept mois passez j'ai trente-six années ,

Et ce charmant objet n'a toujours que vingt ans.

\*\*\*\*\*

Le jugement de la Posterité ne lui  
importe.

**J**E ne suis pas inquieté

De ce que la Posterité

Jugera des fruits de ma veine.

Qu'elle en dise mal , ou bien ,

Pourquoi m'en mettrois-je en peine ?

Je n'en saurai jamais rien.

\*\*\*\*\*

## LE MALHEUREUX

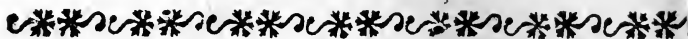
A P R E S T E R.

**E**N fait de prêt le sort me traite

Avec grande inhumanité ;

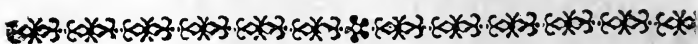
Jc

Je pers l'affection de ceux à qui je prête  
Si je ne pers l'argent que je leur ai prêté



## EN F A V E U R D'UN DOCTE NECESSITEUX.

**C**E grand Homme, qui vous fait vivre  
Par les doctes Vers de son Livre,  
A de la peine à se nourrir :  
La Pauvreté le tyrannise ;  
Pourriez-vous le laisser mourir  
Pendant qu'il vous immortalise ?



## LE MEDISANT ADROIT.

*Dialogue.*

**P**HILIS à Coridon s'est-elle enfin rendue ?  
Consumé-t-il les nuits dans son doux entretien  
A cela je ne répons rien ;  
La Médisance est défendue.

## DES ENVIEUX.

TROIS ou quatre du voisinage  
Sont devenus mes envieux ;  
Loin d'en être fâché contre eux ,  
J'en voudrois avoir davantage.

## CONTRE SIMON.

SIMON roule en carosse , ô l'étrange animal !  
Plus que ses deux chevaux ce gros homme est  
cheval ,  
Et pourtant il n'est pas si roffe.  
Si l'Équité regnoit , les chevaux de Simon  
Devroient être dans le carosse ;  
Et ce gros Animal devroit être au timon.

IL Y A DES SOTS  
EN TOUS LIEUX.

C'EST un heureux dégagement  
Que de quitter les sots qu'on trouve dans les villes,  
Pour aller jouir doucement

De l'aimable entretien des campagnes fertiles :  
 Là se trouvent aussi des fots petits , ou grands ;  
 Mais le monde est plus rare aux champs.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## P R E V E N T I O N .

**Q**UAND pour les vieux Auteurs des gens  
 s'opiniâtrent ,  
 Et que servillement leurs esprits idolâtrent  
 Tout, jusqu'au moindre mot qu'ait dit l'Antiquité,  
 Que de prévention, que d'erreur les gouverne !  
 Aujourd'hui l'homme est homme , & l'a toujours  
 été ,  
 Et ce qu'on voit d'antique autrefois fut moderne.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## A U N A M I .

**C**HEZ toi j'ai les plaisirs les plus grands de la  
 terre ,  
 Soit qu'on lise tes vers , soit qu'on vuide le verre ;  
 Tout en est divin ,  
 Le stile , & le vin.

## A D A M O N.

D A M O N, j'apprens qu'on me censure,  
 L'avis que j'en reçois n'est que trop assuré ;  
 Je n'aurois pas crû , je te jure ,  
 Être assez bon Auteur pour être censuré.

\*\*\*\*\*

## SUR LE RECUEIL DE POESIES

Faites pour M. le Cardinal MAZARIN.

C E qu'on fit de beaux vers à la gloire de JULE ,  
 D'un soin laborieux , Ménage l'accumule ,  
 Et chez mille Ecrivains le recherche aujourd'hui :  
 Pour les vers dont ma Muse a chanté son mérite ,  
 Hélas ! tant qu'il vécut, nous fumes quitte à quitte,  
 Il ne fit rien pour moi, je ne fis rien pour lui.

\*\*\*\*\*

## METIER EXTRAORDINAIRE.

L E métier d'Amour en effet  
 Est une assez bizarre affaire ;  
 Ce métier-là plus on l'a fait ,  
 Et moins on est propre à le faire.

AUX

## A U X M U S E S.

**D**E gloire seulement , & d'espoir vous païssez  
 Ces Chantres que vous nourrissez ,  
 O Doctes Filles de Memoire.  
 Mais , pour des estomacs que travaille la faim ,  
 Tout ce que l'Univers a d'espoir , & de gloire ;  
 Ne vaut pas une once de pain.

\*\*\*\*\*

## A U X F L A M A N D S

En 1667,

Lors que le Roi alla en Flandre:

**L**O u ï s est vôtre Maître , & sans doute au-  
 jourd'hui  
 Son droit vous affranchit de l'empire d'un autre:  
 Flamands , en vous donnant à lui ,  
 Vous ne lui donnez rien du vôtre :  
 Vous ne lui donnez rien d'autrui.

## IL PRIE SA DAME

## DE LE SOULAGER.

**S**OUS votre Empire, adorable inhumaine,  
 Depuis un tems que mon cœur a de peine !  
 De ma souffrance ayez quelque pitié ;  
 J'ai trop d'Amour , prenez-en la moitié.



## SUR LA NAISSANCE

## DE M. LE DAUPHIN.

**L**E Dauphin de la Mer, lors qu'il montre la tête,  
 Présage aux Matelots que l'orage s'apprête ;  
 Et l'aspect de nôtre DAUPHIN ,  
 Après une longue tempête ,  
 Nous présage un calme sans fin.



## DE LA POSTERITE'.

**V**OUS me prêchez à tous momens  
 Que la Posterité fera ses jugemens  
 Sur tout ce qu'en public nous aurons fait parêtre.  
 Je m'embarasse peu de la Posterité,

Tome I.

O

Qui

Qui n'est point aujourd'hui , qui n'a jamais été ,  
Et qui pourra bien ne pas être.

\*\*\*\*\*

## DE LA JUSTICE.

**M**E voilà dans un grand souci ;  
Je cherche la Justice , elle n'est plus ici ;  
On dit que dans le Ciel elle fait sa demeure.  
Mon affaire en a grand besoin ;  
Mais que mon affaire demeure ,  
Je ne veux pas aller si loin.

\*\*\*\*\*

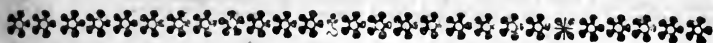
## A UN POETE FLATEUR.

**C**E Heros que ta muse vante ,  
Et que par intérêt ton Esprit s'est formé ,  
Tu désires que je le chante ;  
Mais comment, Lycidas , faudra-t-il que je mente ?  
Je n'y suis pas accoutumé.



CONTRE PERIANDRE.

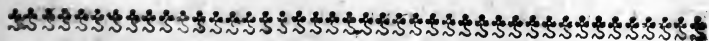
**T**AUBRU , le pere des bons mots ,  
 L'éternel ennemi des fots ,  
 Où l'on vent les chevaux disoit à Periandre :  
 Monsieur , fuyez l'abord de tous ces Maquignons ,  
 Affûrement les compagnons  
 Ne manqueront point de vous vendre.



D'ARIMANT ,

A LYGDAMON.

**L**Agrandeur d'Arimant n'est pas chose commune ,  
 De gloire , en un clin d'œil le voilà revêtu ;  
 D'un si prompt changement, Lygdamon, qu'en dis-  
 tu ?  
 Je dis que de la Fortune  
 C'est un nouvel impromptu.



D'ISABELLE.

**J**EPOUSEROIS bien Isabelle ,  
 Je trouve assez d'attraits en elle ,  
 Sa gentillesse m'a vaincu ;

O 2

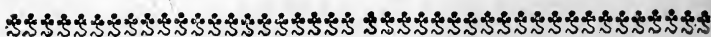
Maïs

Mais autant que j'aime la Belle ,  
Autant je hais d'être cocu.



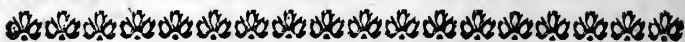
## D U B A L.

DANS le Bal les sens se débauchent ;  
C'est-là que les Cocus s'ébauchent.



## I N S A T I A B I L I T É'.

DANS les biens que l'homme entasse ,  
Qu'il fait peu se mesurer !  
Il semble qu'il n'en amasse  
Qu'à dessein d'en désirer.



## D'UN MEDECIN POETE.

R O C , Medecin peu docte , & Poëte savant ,  
Fait des Epitaphes souvent ,  
Où des morts il conte l'histoire :  
Les maux que fit un Art , l'autre Art fait les gue-  
rir ;  
Roc Poëte fait vivre au Temple de Memoire  
Ceux que Roc Medecin vient de faire mourir.

## DE LISE.

**C**EST pour m'attraper, dites-vous,  
Que Lise me fait les yeux doux,  
Et me dit de belles paroles.

Vous pourriez bien vous y tromper.

C'est pour attraper mes pistoles,  
Bien plutôt que pour m'attraper.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## D'UN COCQ.

**C**E Cocq, qui faisoit tant de bruit,  
Pendant le jour, pendant la nuit,  
Et qui scandalisoit tout nôtre voisinage;

On l'a tué ce Cocq, nous ne le verrons plus;  
Sans cesse l'importun chantoit en son ramage,

Que de cocus! que de cocus!

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## D'UN BEL ENFANT.

**S'**IL est beau le fils de Climène,  
Quoi qu'elle ait un homme assez laid,  
Cela n'a rien qui me surprenne;  
Son Page est un garçon bien fait.

## C O N S E I L.

**J**AM AIS ne nous plaignons des sacrez Potentats;  
 Telles que soient leurs mœurs , tels que soient  
 leurs Etats :

S'ils sont justes , pourquoi s'en plaindre ?  
 S'il est vrai qu'ils ne le soient pas ,  
 Nous devons nous taire , & les craindre.

\*\*\*\*\*

## D E S A S E R V A N T E.

**Q**U AND ma servante est au marché ,  
 Pour avoir à bon compte elle prend de la peine ;

Mais que m'importe qu'elle en prenne ?  
 Quand elle est au logis , rien n'est à bon marché.

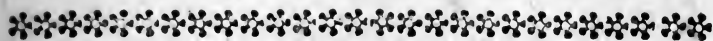
\*\*\*\*\*

## D E S P R O C U R E U R S.

**Q**U'AVEC les Procureurs ( j'en excepte un de  
 tous )

Le Plaideur souffre un grand martyre !  
 Des serpens , des lions , des tygres , & des loups ,  
 Sans doute il recevroit des traitemens plus doux :  
 Mais

Mais arrêtez-vous , ma Satyre ;  
Pour la premiere fois il ne faut pas tout dire.



## DE QUELQUES RECEVEURS.

**D**E ces gros Receveurs qu'un seul jour voit  
venir ;

Et qui du bien d'autrui leurs maisons entretiennent ,

N'allez pas dire qu'ils le prennent ;

Ils ne font que le retenir.



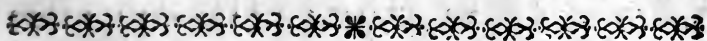
## D U M O N D E.

**L**E monde est le Docteur qui me fait mes leçons ;

Il en fait bien plus qu'un Livre ,

Et c'est à voir ses façons

Qu'avecque les vivans on doit apprendre à vivre.



## SUR LA MORT DU COMTE

NICOLAS DE SERIN.

**Q**UELLE inhumanité ! quel caprice du sort !

SERIN, l'effroi du Turc, SERIN nôtre support,

Blessé par un Sanglier gît à plat sur la terre.  
 Il fit , toujours vainqueur , des exploits infinis ;  
 Et , dans le simple ébat d'une image de guerre ;  
 Ce Mars de nos jours tombe , & meurt comme  
 Adonis.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

SUR UN RAMAS DE VERS  
 EN FAVEUR D'UN GRAND.

A A L C I D O N.

**S**UR le Parnasse on assemble  
 D'un fameux Courtisan les Eloges divers ;  
 Et tu veux , Alcidon , savoir ce qu'il m'en semble.  
 Jamais on ne vit ensemble  
 Tant de mensonges en vers.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

L'EXCE'S DES MEDECINS NUISIBLE.  
 A G I L L E T.

**V**OTRE précieuse personne  
 A quatre Medecins aujourd'hui s'abandonne ,  
 Et suit aveuglement leur sentiment venal.

Gil-

Gillet, mon amitié veut que je vous le die,  
 Quatre Medecins font un mal  
 Plus grand que vôtre maladie.

\*\*\*\*\*

## QUE SES PENSE'ES

Se trouvent par fois chez les Anciens.

SOUVENT, par un secret destin,  
 Un vieil Auteur, Grec, ou Latin,  
 A produit, me dit-on, ce que ma Muse avance,  
 Hé bien ! s'il est vrai, patience :  
 Je serois bien fâché d'avoir dit avant lui  
 Ce qu'elle m'inspire aujourd'hui.

\*\*\*\*\*

## A DAMON.

LA faim pressoit ta femme, elle a dîné sans toi,  
 Damon, je n'y voi pas dequoi  
 Gronder comme tu fais, & faire tant de gloses.  
 Dîner sans son Epoux, est-ce un si grand péché ?  
 Ta femme a fait sans toi de plus étranges choses,  
 Dont tu ne t'es pas tant fâché.

AUX

## A U X P O E T E S

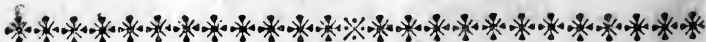
Après un reculement de trois mois  
de leurs pensions.

**A**PPELLEZ les Jeux , & les Ris ,  
Poètes , déformais loïiez vos destinées ,  
De quinze mois entiers on vous fait des années  
C'est vous donner le parisis.



## L E S M A R C H A N D S.

**C**HACUN fait son affaire , & comme il doit s'y  
prendre ;  
Tels vendent en boutique , & tels en magasins :  
Et tel pourroit ne pas l'entendre ,  
Qui dit , qu'être Marchand c'est un peu trop des-  
cendre :  
Messieurs , n'en faisons pas les fins ;  
Tout le monde est Marchand , toute chose est à  
vendre.

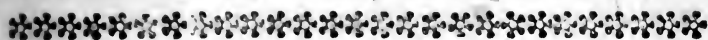


## I N C E R T I T U D E.

**E**CRIRE est un étrange emploi ;  
L'un blâme ce qui vient de moi ,



Ce que je fais l'autre l'admire :  
Fais-je bien , fais-je mal d'écrire ?



## LES BAUX YEUX

A OLYMPE.

Ces beaux Yeux , les plus beaux qu'ait formez  
la Nature ,  
Ces Astres dont l'aspect fait nos maux, & nos biens,  
Ces Globes animez d'une flâme si pure ,  
Olympe , ces beaux Yeux , ce ne sont pas les tiens.



## CONTRE LISE.

Vous dites que pour moi vous craignez les  
filoux ,  
Et que je dois les craindre , étant si tard chez vous ;  
Mais , entre vous , & moi , Lise , à quoi bon de  
feindre ?

Ces propos affectez sont vains ;  
Un homme a-t-il plus rien à craindre  
Quand il a passé par vos mains ?

## A P H I L I S.

**V** O T R E Mere est en grand courroux,  
 Et dit par tout qu'avecque vous  
 Je trame une intrigue amoureuse.  
 Philis, prenez le bon parti;  
 La chose seroit bien honteuse  
 Que vôtre Mere en eût menti.

\*\*\*\*\*

## A C A L I S T E.

Sur ce qu'elle brûla des Vers de l'Auteur.

**T** R O P injurieuse Caliste,  
 De grace, répondez un peu;  
 Quand vous mîtes mes Vers au feu,  
 Y mîtes-vous mon Amathiste?

\*\*\*\*\*

## C O N T R E L I S E.

**L** 'A M O U R en vain lança des traits  
 Contre Life pleine d'attraits,  
 Et plus inhumaine qu'une Ourse.  
 Toujours Life s'en défendit;

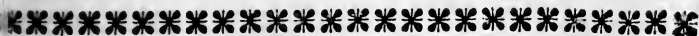
Mais,

Mais , quand il fit voir une bourse ,  
A cet arme elle se rendit.



## A I S A B E L L E.

**Q**UAND vôtre Mere vous querelle ,  
Allez , infame , vous dit-elle ;  
Vous ne valûtes jamais rien.  
Sa maniere est un peu cruelle ;  
Mais laissez la dire , Isabelle ,  
Elle est mere , & vous connoît bien.



## A M O U R L I B R E.

**C**ALISTE , il est vrai qu'autrefois  
Amour , par ta beauté , me rangea sous ses loix ,  
Il est vrai que long-temps je lui fus tributaire.  
Par ta même beauté je suis encore à lui ;  
Mais sous ses Etendars si je fers aujourd'hui ,  
Caliste , j'y fers volontaire.

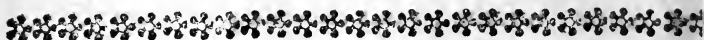
## A D O R I N D E.

**D** A N S le piège amoureux que vous m'avez  
fû tendre ,

Dorinde , j'apperçois que mon cœur est surpris.

Ah ! qu'il est facile de prendre

Un cœur qu'autrefois on a pris.



## A G A U C H E R.

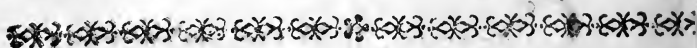
**Q** U E L Q U ' U N , presque sans vous toucher ,  
Vous a votre bourse ravie ,

Et vous pensez qu'il n'ait envie

Que de vous la faire chercher.

Vous pourriez sans doute , Gaucher ,

La chercher toute votre vie.



## A C A R I T E.

**J** E ne fai si chez vous Amour regne en Vain  
queur ,

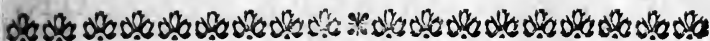
Et si son feu vous brûle , agréable Carite ;

Mais s'il ne brûle votre cœur ,

Il fait boullir votre marmitte.

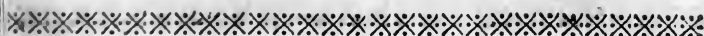
# SUR LE REMBOURSEMENT DES RENTES.

**D**E nos rentes , pour nos péchez ,  
Si les quartiers sont retranchez ,  
Pourquoi s'en émouvoir la bile ?  
Nous n'aurons qu'à changer de lieu ;  
Nous allions à l'Hôtel de Ville ,  
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu.



## A LA BOUCHE D'ISMENE.

**R**ETIREZ-MOI d'une peine  
Où je suis depuis long-temps ;  
Dites-moi , bouche d'Ismene ,  
En quel endroit sont vos dents ?



## DES AMIS DU TEMPS.

**A** Faire des amis , Fauste est peu négligent ,  
Il caresse , il oblige , il est franc , il défere ;  
Et si Fauste n'en a guere ,  
C'est qu'il n'a guere d'argent.

D'UN

## D' U N S O T.

**Q**U'IL est présomptueux l'ignorant Dorilas,  
Et qu'il a de vent dans la tête !

Mais il est heureux d'être bête ;  
Puisqu'à force de l'être , il croit ne l'être pas.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## A U N M A U V A I S R E N D E U R

**C**HANGE-MOI ce mot de prêter ,  
Autrement ce n'est point traiter

De galant homme à galant homme ;

Nomme les choses par leur nom ,

Lors que tu reçois une somme

Ce n'est plus un prêt , c'est un don.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## D E S V E R S.

**L**E Monde, en tous les Arts, s'est assez contenté  
De voir la mediocrité ;

Mais en Vers quiconque y travaille ,  
S'il ne fait qu'en l'admire, il ne fait rien qui vaille.

D'UN

D'UN LIVRE SERIEUX.

**D**AMON fait vendre ses Ouvrages ,  
 Qui ne sont faits que pour les sages ;  
 Tout en est beau , tout en est grand ;  
 Mais je plains celui qui les vend.

\*\*\*\*\*

DE SES OUVRAGES.

**P**OUR l'estime , & pour le crédit ,  
 Qu'auront mes Vers , qu'aura ma Prose ,  
 Sur le Public je m'en repose ,  
 Et m'y soumets sans contredit.  
 Je dirai pourtant . . . . mais je n'ose ,  
 La pudeur tient ma bouche close ,  
 Ce qu'on en diroit m'interdit ;  
 Mais le voici , quoi qu'on en glose ,  
 Mes Ecrits valent quelque chose ,  
 Puisque Timandre me l'a dit.

\*\*\*\*\*

A UN MAUVAIS PAYEUR.

**V**OUS rendez fort soigneusement  
 Une visite , un compliment ,

*Tome I.*

P

Une

Une grace qu'on vous a faite ;  
 Vous rendez tout , Maître Clement ,  
 Excepté l'argent qu'on vous prête.



## LA GOUTE D'HYLAÏS.

**D**Es maux que tu lui fais Hylaïs se désespere ,  
 Et tous ses heritiers , dans une autre misère ,  
 Souffrent grandement aujourd'hui.

Le pain est rare entre eux , pour du vin pas la goutte :  
 A la fin , prens pitié , trop inhumaine goutte ,  
 De ses heritiers , & de lui.



## A UN BARBIER.

**Q**UAND je dis que tu mas coupé ,  
 Tu dis que je me suis trompé ,  
 Et qu'il ne faut pas que je craigne ;  
 C'est donc ma serviette qui saigne.





EN FAVEUR D'UNE DAME ILLUSTRÉ

Fort sujette à rougir , & à qui on en  
faisoit la guerre.

*Demande.*

**I**RIS , d'où viennent vos surprises ?  
A toute heure vous rougissez.

*Réponse.*

Ne le voyez-vous pas assez  
Que je rougis de vos sottises ?

\*\*\*\*\*

A UN MEDECIN IGNORANT.

**O**RONTE est bien malade , il t'a désobligé ;  
Fausse , va le traiter , tu feras bien vengé.

\*\*\*\*\*

LE POËTE RIDICULE ,  
OU LES BOUTS-RIMEZ.

**V**OILA le plus grand des Poètes ;  
Des Vers, dans un seul jour , il en a fait huit cens.

Du moins les Rimes en sont faites ;  
Il n'y faut qu'ajouter la mesure , & le sens.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## D'ALCANDRE ENRHUME'.

**F**ORT pressé de solliciter  
J'allai pour voir Alcandre au lieu de sa demeure ,  
Et le prier que pour une heure  
Il voulut son Carosse au besoin me prêter.  
Alors , d'une voix arrogante ,  
Monsieur est enrhumé , me dit une Servante ,  
On ne le voit point aujourd'hui.  
Je lui demandois son Carosse ,  
Répondis-je à la vieille rosse ,  
Peut-être qu'il n'est pas enrhumé comme lui.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## D U B A L.

**Q**UE parmi nos bals dissolus  
L'honnêteté souffre d'outrage !  
Qu'il s'y perdrait de pucelages  
Si les desirs en étoient crûs.

## D'ISABELLE.

**L**ORS qu'il va quelques insolens  
 En visite chez Isabelle ;  
 Impunément ils parlent d'elle ,  
 Et de toutes sortes de gens ;  
 Ils savent fort bien que la Belle  
 Ne leur montrera point les dens.

\*\*\*\*\*

## DERNIER A DIEU A L'AMOUR.

**M**ON cœur, c'est trop souffrir dans la captivité,  
 Déformais il faut prendre une plus douce vie;  
 Le favorable Ciel te rend ta liberté  
 Qui demeura cinq ans dans les fers de Sylvie ;  
 Mais toujours souviens-toi qu'après cette beauté  
 Il n'est plus de beauté digne d'être servie.

\*\*\*\*\*

## LE PORTRAIT D'ISABELLE.

A DAPHNIS:

**D**A P H N I S , puisque tu veux le Portrait  
 d'Isabelle ,

P 3

En

En deux mots , le voici dans sa naïveté :  
 C'est une assez laide beauté ,  
 C'est une laideur assez belle.

\*\*\*\*\*

## DE LA MORT.

**Q**U'A la mort un homme est à plaindre ,  
 Qu'il va faire un dangereux pas ,  
 Et que justement on doit craindre  
 Pour celui qui ne la craint pas !

\*\*\*\*\*

## L'Y V R O G N E.

**E**S T-I L rien d'égal aux bouteilles ?  
 Est-il rien de si beau que nos trognes vermeilles ?  
 Toujours , comme un Printemps , on nous voit  
 boutonner.  
 Que peut la Pauvreté nous faire entre les brindes ?  
 Ces rubis que Bacchus alloit querir aux Indes  
 Nous viennent jusques sur le nez.

## DE L'ARGENT.

**L'**ARGENT chez les Mortels est le Souverain  
 Bien,  
 C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose;  
 Avec un peu d'argent un homme est quelque chose.  
 Un homme sans argent est un peu moins que rien.



## DE RAGONDE.

**L**A bonne femme Ragonde  
 Partiroit sans nul souci  
 Pour aller en l'autre monde;  
 Mais on boit en celui-ci.



## A V I S.

**S'**IL est vrai qu'aujourd'hui l'infortune vous  
 presse,  
 Après qu'assez long-tems le bonheur vous suivit;  
 Pour faire désormais que vôtre douleur cesse,  
 Oubliez ce qu'on vous ravit,  
 Et regardez ce qu'on vous laisse.

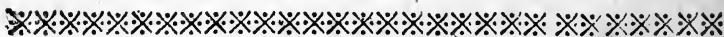
## A UN ARRACHEUR DE DENTS.

**M**AÎTRE Arracheur de Dents, cherche ailleurs  
ta fortune ,  
Auprès de Licoriston Art est sans pouvoir ;  
Y fusses-tu dix ans , tu n'en aurois pas une :  
Pour s'en faire tirer il faudroit en avoir.



## MAL DE LA PRESOMPTION.

**E**TRE fort ignorant, ou fort présomptueux ,  
Je sai fort bien lequel des deux  
Auroit chez moi la préférence.  
Toujours pour le premier j'eus moins d'averfion ;  
Je vois moins faillir l'Ignorance  
Que faillir la Présomption.

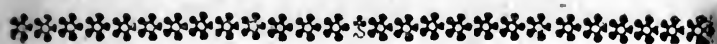


## SUR LA MORT D'UN PUISSANT ECCLESIASTIQUE.

**J**E sai bien qu'un homme d'Eglise ,  
Qu'on redoutoit fort en ce lieu ,  
Vient de rendre son ame à Dieu :  
Mais je ne sai si Dieu l'a prise,

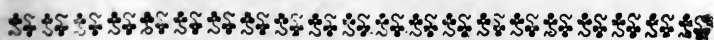
## A UNE DAME.

CE n'est point la peur d'un jaloux  
 Qui m'empêche d'aller chez vous :  
 Je sai qu'on y rit , qu'on y baise :  
 Si je m'abstiens de vous y voir ,  
 C'est que je crains d'y recevoir  
 Quelque plaisir qui me déplaîse.



## LA VRAIE FINESSE.

LE Trompeur se trompe à la fin ;  
 On s'égare souvent , en cherchant des adresses ;  
 Et j'estime que le plus fin  
 Est celui qui bannit l'usage des Finesses.



## CONTRE BELISE.

*Son Mari parle.*

SANS nous dire jamais le lieu , !  
 Tu nous dis , je vais servir Dieu ,  
 Et seul tu t'en vas bien loin vers une Eglise.  
 Prends ta fille avec toi , j'en serai fort ravi ;  
 Quand

Quand deux le serviront assûre toi , Belisè ,  
Qu'il n'en fera que mieux servi.



## V A N I T É

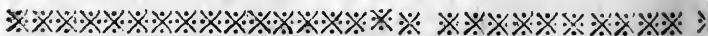
### DE PLUSIEURS RICHES.

C E Cômte est mon proche parent ,  
Et je ne fus point de sa Noce.  
Nous n'avons aucun different ;  
Mais quoi ! je n'ai pas le Carosse



## D E P A U L.

P A U L qui nous cite à tout moment  
Quelque passage , ou quelque Histoire ,  
Nous fait paroître sa memoire ,  
Et nous cache son jugement.

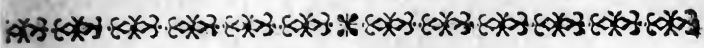


## LE G E O M E T T R E.

L 'H O M M E à l'égard de soi n'est-il pas misé-  
rable ?

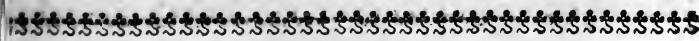


Et son sort n'est-il pas un sort à déplorer ?  
 La mesure le tour de la Terre habitable ,  
 Et, tout petit qu'il est , ne peut se mesurer.



## D'UN HYPOCRITE.

**Q**UE sur gages , & sur promesses ,  
 Cosme secrettement prête à gros intérêt ,  
 De tout côté le bruit en est :  
 Cependant tous les jours Cosme entend quatre  
 Messes.



## DES DENTS DE MACETTE.

**V**OUS étonnez-vous que Macette  
 Ait si bien conservé ses Dents ?  
 Elles sont la plupart du temps ,  
 Dans un paquet en sa cassette.

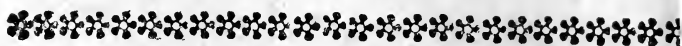


## UNE LAIDE BELLE-VOIX.

**V**OTRE voix si juste , & si belle ,  
 Me vient dire , aimez Isabelle ;

Tout

Tout le reste en vous sans appas  
 Me vient dire : Ne l'aimez pas.



## D' U N A V O C A T.

**N**E vous fiez nullement  
 En cet Avocat célèbre ;  
 Je vous assure qu'il ment  
 Plus ferré qu'un Compliment :  
 Et qu'une Oraison funebre.



## D' I S A B E A U.

**O**N dit que la beauté de la jeune Isabeau  
 N'est qu'une éternelle imposture,  
 Et qu'une illusion qui vient de la peinture ;  
 Mais qu'importe à nos sens si ce qu'ils trouvent  
 beau  
 Vient de l'Art, ou de la Nature.

SUR CE QU'ON DIT A L'AUTEUR

Que sa pensée étoit tirée d'un autre.

**D**E la pointe d'un Madrigal  
Qu'on trouvoit n'être point trop mal

Un Savant me vint dire, elle est dans Athenée ;

J'en suis , ajouta-t-il , un fidelle témoin :

Bon Dieu ! repris-je alors , à peine est-elle née ,

A-t-elle été déjà si loin ?



## SUR UN PAREIL SUJET.

**D**IS-JE quelque chose assez belle ,

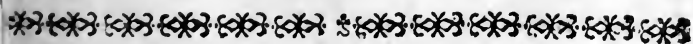
L'Antiquité , toute en cervelle ,

Me dit , je l'ai dite avant toi.

C'est une plaisante Donzelle ;

Que ne venoit-elle après moi ,

J'aurois dit la chose avant elle ?



## LE VERRIER.

**E**ST-IL rien de si beau , que l'Art dont je me  
mêle ?

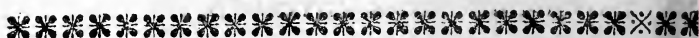
Ses Ouvrages charment les yeux ;  
 Mais ce qui dans ce monde est le plus précieux  
 Est d'ordinaire le plus frêle.



## SECRÉTTE DECLARATION

### D' A M O U R.

**S**A N s connoître mon mal , adorable Climene  
 Je contoïs à Lucelle , & le trouble , & la peine  
 Que vos yeux à mon cœur depuis peu font sentir  
 Vous êtes dans ses fers , vous l'aimez , me dit-elle  
 Climène , voilà tout ; vous connoissez Lucelle ,  
 On ne peut la tromper , elle ne peut mentir.



## D'UNE MEMOIRE FECONDE

### Et d'un Esprit sterile.

**L**U c par mille beaux traits , dont sa memoir  
 est riche ,  
 Voudroit seul , en tous lieux , fournir à l'entretien  
 Il peut bien n'en être pas chiche ,  
 Tout cela ne lui coûte rien.

SUR

UN LIVRE NOUVEAU

DE RAP S O D I E S.

A Cent particuliers ce qu'Erafte ofa prendre ,  
 Au Public il vient de le rendre.

\*\*\*\*\*

A D A M O N.

P O U R cent écus d'emprunt vous m'offrez un  
 tableau ,

Qui , felon vôte dire , eft extrêmement beau ,

Et le chef-d'œuvre d'un grand Maître :

Damon , fur le rapport que m'en ont fait mes yeux ,

Qui , doivent en tableaux affez bien fe connaître ;

Il eft bon , mais l'argent vaut mieux.

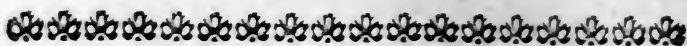
\*\*\*\*\*

D'UNE DAME

DE BISCAYE.

L A femme d'un vieux Comte Bafque ,  
 Pour cacher à nos yeux fon teint roux , & brûlé ,  
 Toujours fur le front un vieux mafque colé ;

Il lui faudroit encore un masque  
Pour cacher son masque pelé.



SUR LA MORT  
D'UN VIEUX POÈTE.

**N**E dis plus que la faim fasse mourir les gens ,  
Un Poète a vécu plus de quatre-vingt ans.



SUR UN LIVRE  
DE RAPSONDIES.

**D**E s Ouvrages d'autrui quand on fait un Ouvrage ,  
Et qu'aux yeux du Public on vient à l'étaler ,  
A proprement parler ,  
Cette façon d'agir n'est pas un brigandage ;  
Aux Auteurs prendre ainsi ce n'est point les voler ,  
C'est les renouveler.

D'UN

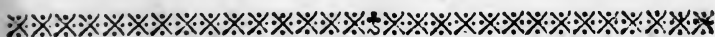
# D'UN JEUNE SUFFISANT.

P O U R la vapeur qui lui monte au cerveau ,  
 Au lait de vache on a mis Colombeau ;  
 Il en a honte , & le badin s'en cache :  
 Mais il a tort , & je veux bien qu'il sache  
 Qu'il n'est rien tel pour la santé d'un veau.



# A UN RICHE IMPERTINENT.

P A R C E qu'un fort grand bien s'est venu joindre  
 au vôtre ,  
 A peine à nos discours répondez-vous un mot.  
 Quand on est plus riche qu'un autre  
 A-t-on droit d'en être plus sot ?



# DE DAPHNIS.

D A P H N I S a du mérite , & de la qualité ;  
 Mais son revenu bien compté  
 Ne composeroit pas une fort grande somme.  
 Avec ce qu'il possède il subsiste pourtant ;  
 Mais, pour tenir rang d'honnête homme,  
 Il faudroit que Daphnis en eût encore autant.

## C O N T R E A L C I D A M A S.

**A** V E C un grand plaisir j'apprêtai ma Satire,  
 Et contre Alcidamas je tirai plus d'un trait :  
 S'il se fût avisé d'être sage, & discret,  
 Il m'eût bien empêché ; je n'aurois sû qu'en dire.

\*\*\*\*\*

## A D A M O N.

**I** L est vrai , Damon , qu'elle est morte  
 Votre sœur que vous aimiez tant ;  
 Mais faut-il pour cela vous fâcher de la sorte ?  
 L'argent qui vous en vient vous l'aimez bien autant.

\*\*\*\*\*

## S E R V I C E S I N T E R E S S E Z.

**L** A presse est à servir Etienne ,  
 Lui que chacun dernièrement  
 Haïssoit furieusement :  
 D'où croyez-vous que cela vienne ?  
 Etienne fait son Testament.



## REMARQUE.

**C**EUX qui souvent hors de saison  
 Parlent de leur bonne maison ,  
 Pour l'ordinaire  
 Ce sont des gens qui par raison  
 Devroient s'en taire.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## A DES DEVOTS INJUSTES.

**V**OTRE regle est étroite , & dans la Charité,  
 Vous avez cependant la conscience large ;  
 Quand je demande un bien que vous m'avez ôté ,  
 Chacun de vous à part me dit pour sa décharge :  
 Mon Frere , c'est un fait de la Communauté.

\*\*\*\*\*

## DE LYCANDRE.

**L**ORS qu'on me rapporta que, sur les fleurs de lys,  
 Lycandre avoit paru pompeusement assis  
 Au banc des Conseillers , comme un grand per-  
 sonnage ;  
 Des gens qui l'assûroient je me mis à railler.

Q 2

Ayant

Ayant crû bonnement qu'il falloit être sage ,  
Ou le paroître au moins , pour être Conseiller.

\*\*\*\*\*

## A DES ASTROLOGUES.

**P** L U s que vous , ô vains Interpretes  
Des influences des Planetes ,  
Je suis savant à deviner ,  
Malgré vos pratiques secretes ,  
Je devine assez que vous êtes  
Des gens qui cherchez à dîner.

\*\*\*\*\*

## SUR L'ETYMOLOGIE

### DU MOT ITALIEN *Alfana* ,

Que quelques Savans font venir du mot  
*Equus* Latin.

**O** U I , je vai contre vous parier mille écus ,  
Que je vous prouverai qu'*Alfana* vient d'*E-*  
*quus* ,  
Quoiqu'il ait bien changé le nom de sa famille.  
Ainsi vient un Louis d'un Lys mis au Billon ;  
C'est ainsi qu'un papillon  
Est venu d'une chenille.

CON-

## CONTRE UN MAUVAIS JUGE.

UN jour que je dînois au Fauxbourg Saint Germain ,

Certain Juge me dît , en me tirant la main ,

Lavez donc , qu'est-ce que vous faites ?

Et je lui répondis soudain ;

Lavez , Monsieur , j'ai les mains nettes.

\*\*\*\*\*

## CONTRE CALISTE.

POUR peu qu'à vos raisons aujourd'hui l'on résiste ,

Vous mordez bien ferré les gens ;

Où Diable , outrageuse Caliste,

Depuis deux , ou trois jours avez-vous pris des dents ?

\*\*\*\*\*

## DE MARTIN.

DE Martin l'autre jour Macette me parla ,

Et me dît que cet homme étoit un bon Poète ;

Cela se peut , dis-je à Macette ;

Il est assez fou pour cela.

# A L' A U T E U R

## D'UN MECHANT LIVRE.

**V** O s Imprimeurs en font à la dernière page ,  
Et pour goûter , dit-on , les 'fruits de vôtre  
Ouvrage ,

Vous fouhaiteriez vivre auffi long-temps que lui  
Oui , vous aurez cet avantage ;  
Cependant , fi vous êtes sage ,  
Confessez-vous dès-aujourd'hui.

\*\*\*\*\*

# D E P H I L I S.

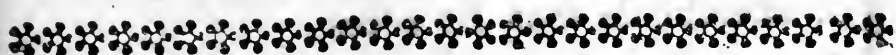
**P** H I L I S , de nos climats le plus bel ornement,  
Alloit voir les beautez d'un parterre charmant,  
A la faveur d'un doux zephyre ;  
Des Roses , & des Lys , qui font mon amitié ,  
Alors j'eus beaucoup de pitié ;  
Et j'allai promptement leur dire :  
Eclipsez-vous , Roses , & Lys ,  
Ou vous serez vaincus par le teint de Philis.

## CHACUN SE RIT DE SON COMPAGNON.

UN des plus grands plaisirs qui soient en ce bas monde,

C'est de voir qu'en son sens chaque personne abonde,

Chacun, de son côté, croit qu'un autre est un sot ;  
Gillot se rit de Pierre, & Pierre de Gillot.



## DE SYLVANDRE. ET DE DAPHNIS.

SYLVANDRE, avec sa fiere mine,

Nous débite ce qu'il a prit ;

Daphnis, dont la plume est plus fine,

Ne débite que ce qu'il fit :

Sylvandre a bien de la doctrine,

Et Daphnis a bien de l'esprit.



## SUR LES MOEURS DU TEMPS.

QUAND j'observe tout mûrement  
Je croine voir qu'aveuglement

Ou violence , ou stratagême.  
 Ma foi , c'est pitié que de nous ;  
 Ou je suis un grand fou moi-même ,  
 Ou les autres sont de grands fous.

\*\*\*\*\*

## A UNE DAME FORT HABILE

Aux Ouvrages des mains , & de l'esprit.

**J**E cherche de tous les côtez ,  
 Et voi peu qu'en rares beautez  
 Aujourd'hui l'Univers abonde ;  
 Mariez-vous donc , Isabeau ,  
 Merveille à nulle autre seconde ,  
 Vous ne faites rien que de beau.

\*\*\*\*\*

## DECLARATION D'AMOUR.

**L**ORS qu'auprès de vous je soupire ;  
 Vous me demandez le sujet  
 Qui de mon Amour est l'objet ,  
 Et me pressez de vous le dire.  
 Charmante Beauté , le voici ;  
 Cet Objet n'est pas loin d'ici.

Mais

Mais devant vous j'ai tout à craindre ,  
 Cet Objet qui fut m'enflamer ....  
 Ah ! que mon Amour est à plaindre ,  
 Il veut , & n'ose vous nommer.

\*\*\*\*\*

## AMOUR PEU CERTAINE.

**V**OTRE Amour , charmante Isabelle ,  
 Doit être une Amour éternelle ,  
 Vous me l'avez bien protesté.  
 Mais , obligez-moi , que j'apprenne  
 A quel jour de cette semaine  
 Finira cette éternité.

\*\*\*\*\*

## POUR MADEMOISELLE DU PREY.

**A** VANT que de venir ici ,  
 Je sai qu'Amynte que voici  
 Est bien faite , est savante , est bonne ;  
 Et qu'elle oblige librement  
 De tout ce que le Ciel lui donne ,  
 Un ami , qui n'est pas Amant.

D'UN

## D'UN ENVIEUX.

**S'**IL voit des gens aujourd'hui  
 Plus confiderez que lui  
 Aux chagrins il s'abandonne :  
 Il faut lui faire savoir  
 Que, s'il se fâche d'en voir,  
 Il ne doit plus voir personne.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

PEU DE FRUIT  
 DES PREDICATIONS.

**E**N prêchant ici le Carême  
 Le Pere Claude a fait grand bruit,  
 Je ne dis pas que pour le fruit  
 Le Pere Claude ait fait de même.  
 Pour le bien dire il faudroit voir  
 Ce que sa quête a pû valoir.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## SUR LE PORTRAIT D'ALIX.

**Q**UAND la perfide Alix, pour qui j'ai l'ame en  
 feu,  
 Me fit voir son Portrait, que j'aurois pris pour elle,  
 Après



Après un long soupir , je dis à la cruelle :

O que le Portrait est fidelle ;

Et que l'Original l'est peu !

\*\*\*\*\*

## A L'AUTEUR

### D'UN MECHANT LIVRE.

L'UNIVERS t'a fâché , sans doute , en quelque chose ,

Puisque tu lui donnes ta Prose ;

Mais quel mal t'a fait l'Univers ,

Pour t'obliger encore à lui donner tes Vers !

\*\*\*\*\*

## CONTRE MARTIN.

MARTIN nous a donné son Ouvrage Latin ;  
Et nous donnons au Diable, & l'Ouvrage , &  
Martin.

\*\*\*\*\*

## DECLARATION D'AMOUR.

Vous me dites vingt fois le jour ,

Timandre , nommez-moi l'Objet de vôtre Amour ;

Est-ce une telle ? Est-ce une telle ?

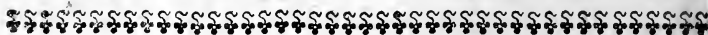
Je

Je ne vous dis pas oui , je ne vous dis point non  
 Mais , si vous ignorez le nom de cette Belle ,  
 Vous ne savez pas vôtre nom.



## LE VALET D'UN POETE.

**J'**A i servi des Maîtres divers ,  
 Et le dernier de tous fut un Faiseur de Vers ,  
 Qui n'a pas à mon gré la cervelle bien-faite.  
 Vous demandez pourquoi je le quitte aujourd'hui  
 Si j'eusse été long-temps avec ce Poète ,  
 Il m'eut rendu fou comme lui.



## DE LA JUSTICE.

**C**ONSTAMMENT la Justice a toujours la ba-  
 lance ,  
 Et c'est la même qu'autrefois ;  
 Mais , prenez-y bien garde , & vous verrez qu'en  
 France  
 Elle n'a pas le même poids.

Contre ceux qui ne s'appliquent qu'aux  
choses du vieux temps.

**C**'EST un plaisir second  
De voir comme des gens le caprice est extrême ;  
Tel fait tout de Pharamond ,  
Et ne fait rien du tout de Louïs quatorzième.

\*\*\*\*\*

## D'UN RAPSODISTE.

**L**'AUTRE jour , que sur le Parnasse  
Les Vers étoient en grand crédit ,  
Le Poëte Claude vendit  
De certains vieux lambeaux d'Horace ,  
Et s'en fit faire un bon habit.

\*\*\*\*\*

## D'UN CERTAIN ABBÉ.

**I**L n'est de moi que trop connu  
Ce jeune Abbé court , & menu ;  
De-là vient que je le méprise ;  
N'étoit son ample revenu  
Il ne seroit qu'un rat d'Eglise.

CON

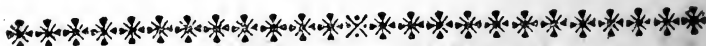
## CONTRE LA VANITE'.

**J'**AI pour la Vanité des mépris furieux ,  
 Fut-elle dans l'esprit des Dieux ;  
 Et je lui dis par-tout , en haute , ou basse notte ,  
 Allez , vous n'êtes qu'une fotte.



A UNE DAME ROUSSE.  
 SUR SON PORTRAIT.

**B**IEN plus qu'à vôtre Pere ,  
 Bien plus qu'à vôtre Mere ,  
 Au Peintre vous avez de l'obligation ;  
 Ces gens , qui vous aimoient d'une Amour sans se-  
 conde ,  
 Avecque tout l'excès de leur affection ,  
 Ne vous firent pas blonde.



A MONSIEUR  
 CHAPELAIN.

**D**E vous , certaines gens , par quelques parodies  
 Des plus fameuses Comedies ,  
 Yeu-

Veulent rire , & n'ont pas dequoi.

Riez-vous de tout , fans rien dire ;

Vous qui , par les biens-faits d'un équitable Roi ,

Avez tout de bon dequoi rire.

\*\*\*\*\*

## A UN JALOUX SANS RAISON.

**L**A Charité , dont vôtre femme abonde ,

Sans fondement vous a rendu jaloux ;

Elle peut-être entierement à vous

Quand la Vertu la donne à tout le monde.

\*\*\*\*\*

## J U G E M E N T.

**D'**HYLAS , qui fort présentement ,

Lise , tu veux savoir quel est mon sentiment ,

Toi qu'il vient d'étourdir d'un annuyeux langage.

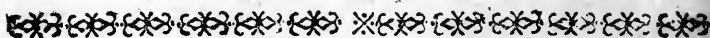
Cet homme , qui reprend les gens à chaque mot ,

Peut-être qu'en Latin c'est un grand Personnage.

Mais en François c'est un grand sot.

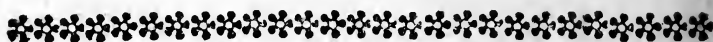
## DISGRACE DES NECESSITEUX.

**S**I Philis ne te fait un accueil obligeant ,  
 Si ton entretien l'importune ,  
 N'en blâme point Philis , blâmes-en la fortune ;  
 Que Diable n'as-tu de l'argent ?



## DE L' A R G E N T.

**L'**O N court à l'argent aujourd'hui ;  
 Constamment pour l'amour de lui  
 Il n'est rien que l'on n'abandonne :  
 Tout le monde en est à ce point ;  
 Ceux même qui n'en touchent point  
 Sont ravis quand on leur en donne.



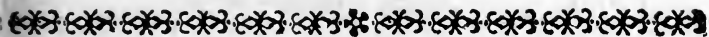
## D' A M A R A N T E.

**S**U R le prochain si quelqu'un touche,  
 Vous diriez qu'Amarante , avec sa froide humeur,  
 N'en rit pas comme une autre , & qu'elle est une  
 fouché :

Pour épargner sa grande bouche  
 Elle en rit en son petit cœur.

Sur ce qu'il ne prend rien à l'Antiquité.

**J**E n'ai pas fait une Epigrame  
Que l'Antiquité la reclame,  
Et me dit d'une fiere voix ;  
Mon ami, c'est la vieille game,  
Pour celle-là tu me la dois.  
Elle a menti la bonne femme ;  
Ce n'est pas la premiere fois.



A M. D. P.

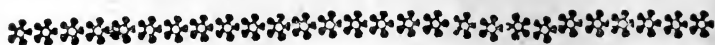
**A**P R E's avoir bien consulté  
Ce qu'il faut pour vôtre santé ;  
Où vôtre petit fonds s'épargne ;  
J'aimerois mieux en verité  
Une Ordonnance de l'Epargne  
Que douze de la Faculté.



DE FRERE NICAISE.

**S'**IL craint la mort le Frere Nicaise,  
Ce n'est pas que dans ces bas lieux  
*Tome I.* R 11

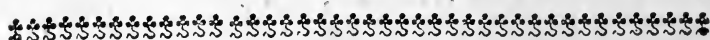
Il soit grandement à son aise ;  
C'est qu'il craint de n'être pas mieux.



## A U N E D A M E ,

Soupçonnée d'avoir les deux Sexes.

**S**I je vous redoute , Belise ,  
C'est qu'un seul contre deux seroit bien empêché ,  
Et qu'il est un grand bruit que sous votre chemise  
Avec vous un homme est caché.



## D E L A P O S T E R I T E'.

**J**E ne dois pas avoir pour la Posterité  
Beaucoup de bonne volonté ,  
A bon droit contre elle je gronde ,  
Je suis pleinement averti  
Qu'elle prétend venir au monde ,  
Et n'y jamais entrer que je n'en sois sorti.



## CONTRE UN PRESOMPTUEUX.

DANS la présomption, dont l'excès vous dévore,  
Hydaspe , jour & nuit, vous mettez vôtre soin  
Afin d'être connu du Couchant à l'Aurore :

De long-temps vous n'irez si loin ;  
On ne vous connoit pas encore  
Chez l'Epicier de vôtre coin.

\*\*\*\*\*

## DE MONSIEUR VERJUS.

VERJUS triste nous dit qu'un pan de mur entier,  
En certaine maison qu'il a dans ce quartier ,  
Tomboit à l'heure même , avec deux cheminées :  
Ta tristesse , lui dis-je , a de foibles raisons ;  
Je voudrois que des vents les fureurs mutinées  
En eussent fait tomber à cent de tes maisons.

~~~~~

Sur le même sujet.

VERJUS , que vous êtes heureux ,
Il vous en est tombé , deux ou trois , une, ou deux :
R 2 Quoi

Quoi que c'en soit, Verjus, loïiez vos destinées,
Il vous tombe des cheminées.

D' I R I S

ET DE SON PORTRAIT.

LE visage d'Iris ne vous semble pas beau ;
Vous n'avez donc pas bien regardé son tableau.

D' U N A V O C A T.

UN savant Avocat ; son nom je le veux taire,
Quand je lui parle d'une affaire
Me dir toujours que j'ai mal fait.
Si j'ai mal fait, ou non, ce n'est point là le fait ;
Je demande ce qu'il faut faire.

L E B A I S E R

D E R E N C O N T R E.

L'AUTRE jour j'eus le bien de saluer Selvage :
D'abord je la baisai d'un côté du visage,
Et ;

Et, dans ce doux moment , je me sentis heureux.
Je la baifai de l'autre , & me sentis de même.
Yvre de ces douceurs , j'en cherchois un troisiéme.
Ah ! que j'eus de dépit de n'en trouver que deux.

D'UN PROCUREUR.

GRIFART le Procureur , a si bien fait son
conte ,
Qu'il loge en un Palais qui lui fut adjudé ;
Mais il devoit avoir honte
De se voir si bien logé.

MALHEUR

DES INCOMMODEZ.

N'As-tu besoin d'aucune chose ?
D'aucun de tes amis la bourse ne t'est close.
Sait-on que tu veux emprunter ?
Pas un de tes amis n'a moyen de prêter.

FACILITÉ' DE VERS.

DEs Madrigaux, sans que j'y pense,
 Il m'en vient en grande abondance,
 Des Sonnets il m'en vient aussi.
 Juste Ciel ! que ma destinée
 Seroit plaisante, & fortunée,
 Si l'argent me venoit ainsi.

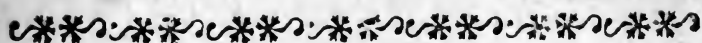
PARALLELE DE L'ETRE ET DE
L'ARGENT.

VOus dites que des biens l'Etre est le plus
 grand bien ;
 Si c'est là vôtre avis , ce n'est point là le nôtre.
 L'Etre fait qu'un homme est , l'Argent fait qu'il est
 bien ;
 Et je suis fort trompé si l'un ne vaut bien l'autre.

IL AIME LA PAIX.

N'ALLEZ pas dire à ces fâcheux
 Que j'écris quelquefois contre eux,
 Avec bons , & méchants , je veux vivre en Apôtre
 Et je prétends toujours , autant qu'il m'est permis ,
 Ne

Ne me faire point d'ennemis ,
Ni dans ce monde , ni dans l'autre.



DE PHORBAS.

L O R s qu'on entend dire à Phorbas ,
Tous les jours pour rien je me bats ,
Vous figurez-vous qu'on en tremble ?
Qu'il se batte , si bon lui semble ,
Pourvû qu'il ne nous batte pas.



A UNE LAIDE BELLE-VOIX.

D O R I S E vous avez des charmes
Qui pourront me forcer à vous rendre les armes ;
Voulez-vous que mes sens par vous soient enchan-
tez ?

Tournez-moi le dos , & chantez.



D'UNE MUSICIENNE. EXCELLENTE, ET PEU BELLE.

CETTE Petite Demoiselle
 Qui chante mieux que Philomele ,
 Et qui devrait chanter à la Table des Rois ,
 Voudroit que , lors qu'on parle d'elle ,
 On dît tout court , c'est une Belle ,
 Sans dire , comme on fait , c'est une Belle-voix :

A UN ASTROLOGUE ITALIEN.

A STROLOGUE d'Italie
 Vous me dites qu'en ma vie
 J'aurai d'étranges succès.
 Et , sans nulle Astrologie ,
 Je vous dis que vous mourrez
 A l'Hôpital , ou bien près.

CONTRE I R I S.

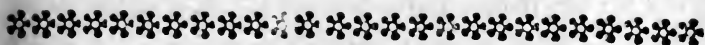
I R I S se plaignoit du tourment
 Qu'elle avoit enduré dans son accouchement ,
Et

Et contre l'Hymen disoit rage.

L'Hymen n'avoit pas tort pourtant ?

Cette Belle savoit qu'avant son Mariage

Elle avoit bien souffert autant.



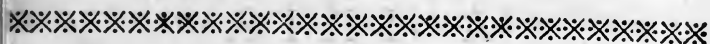
A U N A V A R E.

JEAN , de l'air que tu vis , chaque jour défor-
mais

Tu veux vivre pour une maille ;

Et la cuisine que tu fais

Tu peux la faire au lieu où l'on serre la paille.



D'UN FOU DE QUALITE'.

QUE Lycidas fût mis aux petites maisons

On n'a point voulu le permettre :

On a dit , pour réponse à toutes nos raisons ;

C'est un trop grand fou pour l'y mettre.

SUR L'ETYMOLOGIE DU MOT ITALIEN,

Alfana,

Qu'un savant homme disoit venir du
mot Latin *Equus*,

QU'ON m'assûre qu'*Alfana*, vienne
D'*Equus*, d'*Equa*, de chien, de chienne,
Je ne m'en étonnerai pas.

Ainsi, dans les Metamorphoses,
D'Euphorbus vient Pythagoras
Par d'étranges metempsychoses.

A I R I S.

M'AIMEZ-VOUS bien assûrement,
Me dit assez naïvement

Iris, de mille attraits pourvûë;

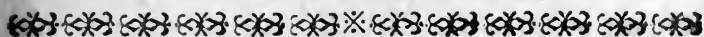
Je lui répondis seulement ,

Charmante Iris, je vous ai vûë.

A U X P E C H E U R S.

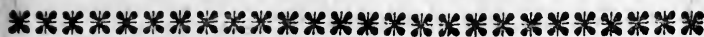
POURQUOI remettre tous les jours
A quitter vos folles amours ?

La mesure peut-être pleine.
 Et c'est trop vous entretenir
 Dans une espérance incertaine
 D'un temps qui peut ne pas venir.



FAVEURS HORS DE SAISON.

L Es Dames librement me disent , je vous aime ;
 Vous ne sauriez penser le déplaisir extrême
 Qu'au fond de l'ame j'en ressens.
 On ne me disoit pas de même
 Lorsque je n'avois que trente ans.



A DENIS.

QUAND tu lis tes Vers devant nous ,
 Pour montrer qu'ils sont forts, & doux,
 Tu cherches des tons emphatiques.
 Fai toujours de même, Denis,
 Par ces ruses que tu pratiques
 Tes Vers sont bons quand tu les lis.

LE RIEN AVANTAGEUX.

PUISQUE des gens d'honneur la liberté s'engage
 Envers ceux qui leur font du bien ,
 Je puis dire à mon avantage
 Qu'on me donne beaucoup en ne me donnant rien.

A UNE PERSONNE SANS MERITE.

QUAND je n'ai rien dit de toi
 Tu t'en fâches contre moi ,
 Et sur cela je t'admire :
 Si tu veux j'en parlerai ;
 Dis-moi ce que j'en dois dire ,
 Aussi-tôt je le dirai.

LE GRAND ZELE.

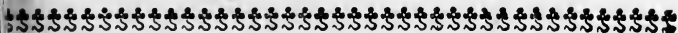
ON dit que le Tûrc vient ; & Messire Honoré
 Pour armer contre lui vend Cure , & Prieuré ;
 Son zele pour l'Eglise est un zele incroyable.
 Il n'y garde point de milieu ,
 Tout d'un coup il se donne au Diable ,
 Dans le dessein de servir Dieu.

CON-

CONTRARIETE'
DE SENTIMENS.

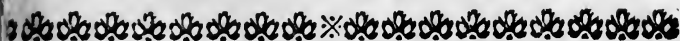
D'UN Madrigal

l'un dit du bien , l'autre du mal ;
Nous ne savons où nous en sommes.
Sur ce point ce que nous ferons ;
Qu'on mette d'accord tous les hommes ,
Nous les croirons.



D'UN COMTE.

CE Comte , qui toujours rit
A chaque parole qu'on dit ,
Avec raison nous pouvons dire
Que c'est un Comte fait pour rire.



D'UN

GRAND PARLEUR.

SANS doute Dame Ragonde
En parle fort justement ,
Quand elle dit que Clement

Fait

Fait un grand bruit dans le monde ;
Il y parle incessamment.



LA FEMME FARDE'E.

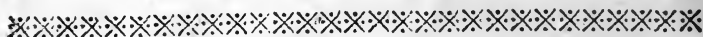
MARTIN, quand on lui dit que la Femme
sabeau

Tient de l'Art ce qu'elle a de beau,
S'étonne peu de cette game.

En cela, répond-il, l'Art m'oblige d'autant ;

Il me fait une belle Femme.

La Nature n'en fit pas tant.



Sur la troisième Reformation de l'Ordre
de Saint Michel.

POUR M. COLBERT.

BIEN-TÔT, nous allons voir des Chevaliers
cassez,

Et chacun sollicite en cette grande affaire ;

Les parents, les amis y sont embarrassés ;

Les prières des miens pourroient ne pas déplaire ;

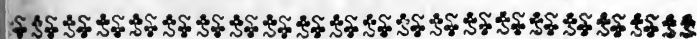
Mais, pourquoi voir un Commissaire ?

Colbert est juste, & c'est assez.

D'UN

D'UN GENEALOGISTE.

VOUS desirez savoir par mes instructions
 Si ce grand éplucheur de générations
 Fait voir de la noblesse au sang qui l'a fait naître.
 Comme à beaucoup de gens il en donne aujourd'hui,
 Il seroit un pauvre Prêtre
 S'il en retenoit pour lui.



D'UN CURÉ' AFFLIGÉ DE LA PIERRE.

L'E VÊQUE Paulin visitoit
 Un Curé que par fois la Pierre tourmentoit ;
 Les choses, dit Paulin, que je vous ai tant dites
 En mes précédentes visites,
 Quel grand soin en avez-vous eu ?
 Et, depuis qu'on ne vous a vû,
 Qu'avez-vous fait, Messire Pierre ?
 Le Curé, sans être interdit,
 A son Evêque répondit,
 Monseigneur, j'ai fait une Pierre.

D'UN

D'UN ABBÉ IGNORANT.

CET Abbé , qui d'ailleurs fait tout habilement ,
 Dit son Breviaire lentement ,
 Quand il s'avise de le dire ;
 Mais , si ce bon Abbé vouloit apprendre à lire ,
 Il l'auroit dit en un moment.

D'UN HOMME AVARE.

DOR Y L A S , quand la nuit nous rend l'ob-
 scurité ,
 En paroît toujours attristé ;
 Mais ce n'est pas à cause d'elle :
 C'est parce que le jour épargnoit sa chandelle.

A U N E S P R I T

Toujours inquiet de l'avenir.

PAR la grace du Ciel ils ne sont pas venus
 Ces maux , dont vous craigniez les rigueurs
 inhumaines ;
 Mais qu'ils vous ont donné de peines
 Ces maux , que vous n'avez point eus !

L'OR-

L'ORGUEILLEUX.

C'EST homme vain qui s'élève,
 Et prend le haut du pavé,
 A tant d'orgueil qu'il en creve :
 En fût-il déjà crevé.

L'ENVIEUX.

L'ENVIEUX est un animal,
 En qui je n'entens presque rien,
 Le bien d'autrui lui fait du mal,
 Le mal d'autrui lui fait du bien.

LE PARESSEUX.

QUE ce Paresseux a grand faim !
 Que l'odeur de ce rôti le touche !
 Mais, s'il mange, il faut que sa main
 Aille du plat jusqu'à sa bouche,
 Et c'est bien faire du chemin.

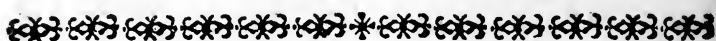
ADIEU A UNE DAME.

IRIS , quoi qu'à mes yeux vous soyez toujours
belle ,

Je viens ici vous dire un éternel Adieu ;

Mais je ne vous suis infidelle

Que pour être fidelle à Dieu.



LES GREFFIERS VOLEZ.

CE s gens font-ils voleurs , qui sur les grands
chemins ,

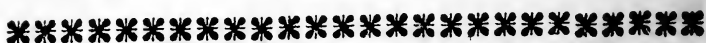
Par force à des Greffiers ont arraché des mains

L'argent dont ils avoient leurs bourses bien garnies ?

Sur ce point , pour un tems , suspendez vos esprits ;

Peut-être qu'ils ne l'ont pris

Que pour le rendre aux Parties.



A UN HOMME,

Qui se vançoit d'avoir beaucoup de me-
moire, & qui n'avoit point de Jugement,

SA N s aucune raison , sans aucun fondement ,
Vous nous dites incessamment

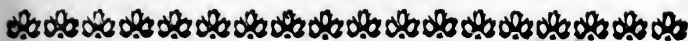
Que

Que vous avez bonne mémoire.

Voulez-vous nous le faire croire ?

Dites-nous bien précisément

Ce que vous avez fait de votre jugement.



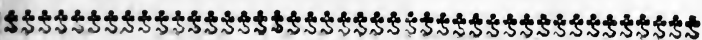
DE LUI.

AVEC les vieux Auteurs je n'ai point eu d'affaires ,

Je ne les connois point , je les laisse en repos ;

Si j'en voi quelques-uns , c'est chez quelques
Libraires ;

Et quand je les y voi , ce n'est que par le dos.



SUR LE BRUIT

De la seconde diminution des Monnoyes
en 1666.

LE prix de nos deniers décroît incessamment ,

Nous allons être gueux tous presque également ,

Si dans leurs châtimens les Cieux ne se retiennent ;

Déjà sont gueux ceux qui n'ont rien ;

Et ceux qui possèdent du bien ,

Insensiblement le deviennent.

CONTRE UN OFFICIER I N S O L E N T.

V O U S tranchez de la Majesté ;
Il faut , quand vous passez , que de chaque côté
Chacun vous laisse un chemin large.
Vous m'avez sottement heurté ;
Officier insolent , est-ce que vôtre Charge
Vous donne droit d'orgueil , & d'incivilité ?

AUX POETES EN M. DC. LXV.

Sur le reculement de leurs pensions
assignées sur le même fonds que
les Bâtimens du Louvre.

T A N T pour vous , que pour les Maçons ,
Le Louvre n'a qu'un même fonds ;
Mais ils ont le pas aux recetes.
N'en foyez pas tant effrayez ,
On satisfera les Poètes
Quand les Maçons seront payez.

AUX

A quoi je répondis , d'un visage assuré ;
 O ! la mauvaise ménagere
 Qui gâte du papier doré.

L A V I E I L L E.

Qui a mal aux Dents.

L E s Dents me font bien mal ; mais la douleur
 se cache ;
 Elle attaque une , ou deux , ou trois Dents à la fois :
 La bonne femme veut qu'on sache
 Que pour le moins elle en a trois.

D E L A J U S T I C E.

L A Justice a les yeux bandez ,
 Nous en sommes persuadez ,
 Elle ne regarde personne ;
 Mais , pour voir s'il est bon , & beau ,
 L'argent que son Greffier lui donne ,
 Elle leve un coin du bandeau.

A A I M E' E.

VOUS reveniez des champs au déclin de l'Été,
Et , par droit de civilité
Je vous baisai la bouche incomparable Aimée :
La mienne en fut si fort charmée ,
Que , si le Ciel m'eût écouté ,
Vous en auriez eu cent , comme la Renommée.



A LA FLANDRE ,

Après la prise de plusieurs de ses Villes.

LASSE de succomber de moment en moment ,
Voulez-vous désormais empêcher hautement
Que de nôtre grand Roi la valeur ne vous prene ?
Flandre , vous le pouvez sans peine ;
Rendez-vous à lui promptement.



AUX AUTEURS

Des grands Ouvrages.

DONNEZ à d'autre Nations
Vos immenses Productions ,

Aujourd'hui pour la nôtre elles sont superflues.
 Grands Auteurs , ce discours doit-il vous attrister ?
 De nôtre Nation vos Oeuvres feront lûës ,
 Quand elle commencera de s'impacienter.

DES GREFFIERS.

C'ETOIT aux Greffiers de ce tems
 Qu'il falloit des cent mains , & non pas aux Titans.

SUR UN PORTRAIT

C E Portrait est fait à merveille ,
 La Peinture en mille ans n'auroit pû faire mieux,
 Il parle ; mais en vain nous lui prêtons l'oreille ;
 Ecoutons-le avec les yeux.

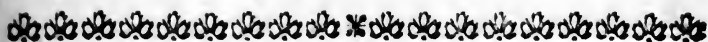
D'UNE RICHE LAIDE.

T O u r le monde le fait que Philis n'est point
 belle ,
 cependant pour l'avoir Damon fait bien des pas ;

Et

Et lors qu'en se raillant quelqu'un lui parle d'elle,
Il lui répond sur l'air d'une chanson nouvelle :

Si Philis manque d'appas
Sa bourse n'en manque pas.



En tenant un verre de Vin exquis.

NOBLE Liqueur que je tiens ,
Vin meilleur que l'Hypocras ,
Je ne sai pas d'où tu viens :
Mais je sai bien où tu vas.



Sur quelques gens qu'il va reconduire.

S'IL vient chez moi quelqu'un, bâti de telle sorte
Que de son entretien je sois aussi-tôt las ,
Sans manquer , quand il sort , je le suis jusqu'en
bas ,
Et ce n'est pourtant point respect que je lui porte:
Je veux être assuré d'avoir fermé la porte ;
Tant je crains qu'un fâcheux remonte sur ses pas.

LE BON MAGISTRAT PEU LABORIEUX.

JE suis assez d'humeur à ne pas beaucoup faire ;
 Mais je n'aimerois pas ne faire jamais rien ,
 Une chose aujourd'hui seroit bien mon affaire ,
 C'est de faire au Palais ce qui s'y fait de bien.

DES YEUX D'HYLAS.

TOÛJOURS comme une horloge agit nôtre cer-
 velle ;
 Nos Yeux sont de sa regle une preuve fidelle ;
 Ces balanciers au vrai marquent les mouvemens :
 Aussi des Yeux d'Hylas l'ardeur précipitée
 Montre par ses dérèglemens
 Que sa cervelle est démontée.

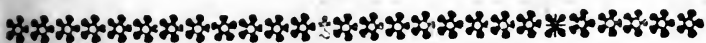
LE POLTRON.

NO s ennemis , j'irois les battre ,
 J'irois tirer sur eux jusqu'à brûle-pourpoint ,
 Et j'irois moi seul contre quatre ;
 Si j'étois assuré qu'ils ne tirassent point.

D'UN

D'UN SATYRIQUE NECESSITEUX.

QUAND ROC, sur qui la faim domine,
Comme un chien mord par tout, jusqu'aux plus
gens de bien,
Je dis qu'il a raison de mordre comme un chien,
Puisqu'il souffre une faim canine.



D E V I S E

Pour Mademoiselle DE LA VIGNE
malade depuis long-temps.

Un Soleil couvert de nuages, dont il perce
l'obscurité par ses raïons, avec ce mot
Italien,

E pur ci abbaglia.

D E cet Astre brillant, que l'Univers adore,
Ces nuages vouloient, par leur obscurité,
Nous ravir toute la beauté;
Mais, pour nous ébloïir encore,
Il lui reste assez de clarté.

A UN BEL ESPRIT,

Qui nioit qu'il eût fait une Pièce qui se
trouvoit écrite de sa main.

D'UNE Pièce de grand mérite,
Que vous avez vous-même écrite,
Vous nous cachez l'Auteur en vain.
Tirsis, le monde n'est plus bête;
Cet Ouvrage de vôtre main
Fut l'Ouvrage de vôtre tête.

XX

A MESSIEURS

DE

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Sur ce que M. Colbert, Ministre d'Etat, y
fut appelé après la mort de M. Silhon.

COLBERT fut appelé dans vôtre illustre Corps,
Dès que Silhon parmi les Morts
Eut bû sa part de l'onde noir.
Vôtre Apollon fit prudemment,
Et dans ce digne choix, vos Filles de Memoire
Montrent bien du jugement.

A M. COLBERT,

Seigneur de Seignelai,

*Après avoir très-dignement soutenu en
Philosophie le 29. Juillet 1667.*

EN cet Acte fameux, où vous fîtes paroître
Tant de force au discours, aux termes tant de
choix ;

A votre bonne mine, à votre ton de voix,
COLBERT, je crûs vous bien connoître ;
Mais j'en doutai plus d'une fois,
Quand je vis l'Ecolier aussi fort que le Maître.



A U M E S M E.

Sur le même sujet.

COLBERT, je le dis tout de bon,
Je ne sai maintenant pour qui je dois vous prendre ;
Dans cet Acte célèbre (où nous vîmes se rendre
Un Heros du sang de Bourbon)
A vous voir, je vous crûs en un âge fort tendre,
Et, quand je vins à vous entendre,
Je vous pris pour un vieux Barbon.

Sur

Sur le même sujet.

EN soutenant avecque gloire ,
COLBERT, en cent façons , plût à son auditoire.
 Vous dirai-je ce qui m'en plût ?
COLBERT parla toujours , & son Maître se tût.

D'AGNE'S ET D'EUSTACHE.

AGNÈ'S est toute réformée ,
 Eustache l'est pareillement ;
 Elle l'aime , elle en est aimée :
 Et lors qu'avec Eustache Agnès est renfermée ,
 Quoi qu'ils fassent tous deux , je croi pieusement
 Qu'ils le font bien dévotement.

Qu'il ne prend rien aux Anciens.

SI je fais par rencontre une assez bonne Pièce ,
 L'Antiquité me dit d'un ton appesanti ,
 Que je vais la piller jusqu'au País de Grece ,
 Sans le respect de sa Vicillesse
 Je dirois qu'elle en a menti.

CAPRICE

CAPRICE D'AMOUR.

C E Caprice me semble extrême :

Iris , sans doute , a des appas :

Je l'aime , dans le temps qu'elle ne m'aime pas ,
Et je ne l'aime pas , dans les temps qu'elle m'aime.

DE SA BOURSE.

L'AUTRE jour que j'allai chez Damon pour le
voir ,

J'y laissai choir ma Bourse, en tirant mon mouchoir,
Et je ne doute point que Damon ne l'ait vûë ;
Mais , de peur de faillir en un tel embarras ,
Je ne jurerai point que ma bourse est perdue ,
Mais je jurerois bien que je ne l'aurois pas.

LE CRIEUR DE GAZETTES.

J E m'entens à crier Nouvelles , & Gazette ;
A moi chacun accourt , de moi chacun achette,
Quand le bruit de ma voix s'épand de tous côtez.
Je tire un bon denier de quelques flatteries ,
De quelques veritez ,
De quelques menteries.

SUR

SUR LE CODE LOUIS.

JUSQU'ICI parmi nous la Justice , sans doute ,
 N'a pris que trop souvent une mauvaise route :
 Qu'après mille détours rien ne pouvoit finir ;
 Mais on voit qu'aujourd'hui nôtre Monarque Au-
 guste
 Lui prescrit , par ce Code , une route plus juste ,
 Et lui marque un chemin , qui lui fera tenir.

A BIEN DES GENS.

OBIETS de ma Satyre , apprenez aujourd'hui
 Que j'ai forgé des noms pour épargner les vô-
 tres ;
 Et que tel a pensé rire aux dépens d'autrui ,
 Qui sans le reconnoître , a défrayé les autres.

DU ROI.

DANS la splendeur qui l'environne
 Voyez son Auguste Personne :
 Que cette Majesté me plaît !
 Il ne lui faut point de Couronne
 Pour nous apprendre ce qu'il est

Fin des Poësies du Chevalier d' Aceilly.

A V I S
A MONSIEUR
M E N A G E.

P R E F A C E.

QUAND des COSTARS & des
MENAGES

S'erigent en grands Personnages ,

Et font les petits Souverains ;

P AUQUET a beau frapper des mains ,

Et G I R A U T les traiter d'Oracle ,

La Cabale crier miracle !

Quand même ils seroient plus suivis ,

Toûjours quelque D O N N E U R D' A V I S

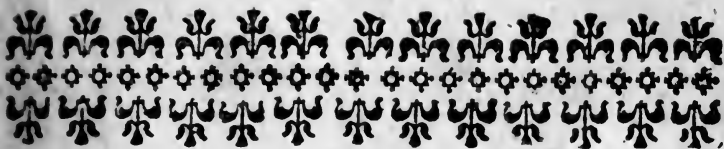
Vient par des routes inconnuës

Immortaliser leurs Bévûës.

Martial. Epig. 54. lib. 1.

Judice non opus est , nostris nec vindice libris.

Stat contra , dicitque tibi tua pagina , F U R E S.



A V I S
A M O N S I E U R
M E N A G E

Sur son Eglogue intitulée
CHRISTINE.

M O N S I E U R,

Puisque vous avez fait profession toute
votre vie de censurer les Ouvrages d'au-
rui ; & que les Pièces les plus achevées
qui aient paru en nos jours, n'ont pas été
l'épreuve de la véhémence de votre Cri-
que : il me semble que vous ne sçauriez

T 2

trou-

trouver mauvais , qu'on examine celles que vous donnez au Public , & qu'on s'emploie à un genre d'écrire , que vous avez rendu illustre par votre exemple. Ce n'est pas , à vous dire vrai , que j'aie grande inclination à reprendre les autres ; peu de personnes y ont naturellement plus d'aversion que moi. J'avois pensé jusques ici, que cet amusement étoit demeuré en partage aux gens de College. Mais comme j'ay toujours préféré vos sentimens aux miens , j'ay cru que la haine que j'avois conçûe contre cette sorte d'exercice n'étoit pas raisonnable , & qu'il pouvoit bien être l'occupation d'un honnête homme ; puisque vous en faisiez votre principale étude.

Je vous dirai donc franchement , que le titre de votre Eglogue ne me semble pas bien juste. Je ne voi point de raison , qui vous ait plutôt obligé à l'intituler **CHRISTINE** , que **MENALQUE**. Car outre que **MENALQUE** en est le principal personnage , il s'agit particulièrement de son départ ; & il y est pour le moins autant loüé que la Reine de Suede.

Mais cela est peu de chose. La Pièce ne laisse pas d'être parfaitement belle , les pensées en sont hautes & nobles , les vers pompeux & magnifiques , & plus même

ce semble , que cette sorte de Poësie ne le permet. Sans mentir , je ne puis concevoir par quelle fatalité il est arrivé , que les Eglogues & les Idylles qui s'étoient monstrez dans leur commencement, si simples & si modestes , soient devenus superbes ; & je m'étonne comment ces belles Bergères qui se contentoient autrefois de leurs cabannes & de leur houlettes , habitent maintenant les Palais, & soient parées des plus riches & des plus somptueux ornemens des Héroïnes. Je n'eusse jamais cru que le luxe & la vanité dussent aller jusques à elles. Il est à craindre dorenavant , que les Vaudevilles & les Rondeaux n'en veuillent faire de même , & que cela ne cause un bouleversement étrange dans l'empire de la Poësie.

C'est aussi , Monsieur , ce qui a donné lieu à quelques personnes de reprendre votre stile , & de s'opposer genereusement à l'établissement d'une chose de si dangereuse consequence. Car enfin , raillerie à part , vous sçavez mieux que moi , que le veritable caractere des Eglogues doit être simple. C'est l'opinion de Donat (a) , de

T 3

Ser-

(a) Donat. *in vita Virgil.* Vix enim propter laudem Caesaris & amissos agros , hac Virgilio conceduntur. Quum Theocritus quem hic noster toto studio imitari conatur, simplicitate omnino conscripserit , &c.

Servius (b), & de la plûpart des anciens Grammairiens. En effet les Poëtes grecs & latins qui se sont adonnez à ce genre de Poësie, ont ordinairement observé cette maxime. Il est vrai qu'elle n'a pas été si universellement gardée, qu'elle n'ait été violée par quelques-uns; & l'on voit même dans Theocrite des vers d'Homere tous entiers. Mais cela se fait toujours avec modération. Et quand Virgile s'est exempté de cette regle, outre que les Maîtres y ont trouvé à dire, dans ses Eglogues qui sont les plus élevées, comme dans sa quatrième, dans sa sixième & dans sa dixième, il y paroît toujours une certaine médiocrité: & si vous voulez prendre la peine de les conferer avec l'Eneide, vous verrez qu'il n'y a point de comparaison. Cela étant, il faut que vous avouiez que vous avez manqué en ce point, & que l'on n'en peut pas dire autant de la vôtre; parce qu'elle est aussi enflée que *les Pharsales* & *les Thébaidés*.

Et, ce qui est encore à remarquer, elle est purement dramatique, & vous y introduisez seulement deux Pasteurs. Or j'en

(b) *Servius in Bucolic. Virg.* Qualitas hujus carminis est humilis character. Nam personæ hîc sunt rusticæ, simplicitate gaudentes, scilicet à quibus nihil altum debet requiri, &c.

ai remarqué peu de cette sorte dans l'antiquité , qui ne soient d'un stile médiocre. Si je ne me trompe , ce sont celles où une seule personne est introduite , & celle où le Poëte parle , qui sont d'un caractère plus élevé. Par exemple dans celle que vous avez citée , il n'y a que le Poëte qui parle. * Même ce n'est pas tant une Eglogue , qu'un Poëme sur la naissance du fils d'Asinius Pollio. Ainsi il ne faut pas que vous en tiriez une consequence.

J'ai encore observé dans les anciens Poëtes grecs , que les plus courts Idylles sont d'ordinaire les meilleurs. Témoin celui de *Moschus* , intitulé *l'Amour en fuite* , qui est une des plus belles Pièces de l'antiquité. Et c'est ce qui me fait croire , que votre Eglogue est un peu trop longue ; parce que la plupart de celles de Theocrite , de Moschus , de Bion & de Virgile ne passent guère cent cinquante Vers. Il est vrai que celle de Theocrite , intitulée *Hercule Domteur du Lion* , est de plus de deux cent quatre-vingt vers ; mais puisqu'elle est unique , il ne faut pas en faire une regle. Même vous ne pouvez dénier que la vôtre ne soit encore plus longue : car elle est de près de trois cent vingt vers. Je sçai bien que quel-

T 4

ques

* Virgil. Eglog. 4. *Sicelides Musa paulo majora canamus.*

ques Poètes des derniers siècles se sont dispensés de ces règles , & qu'ils ont fait des Eglogues & des Idylles d'un stile fort sublime , & de plus de cinq cent vers. Mais je sçai bien aussi qu'il seroit honteux à des personnes comme vous , qui marchent sur les pas des Theocrites & des Virgiles , de s'arrêter à ces exemples.

Quoi qu'il en soit , M. toutes ces choses sont presque arbitraires ; & si l'on peut vous accuser en ce point , vous devez avoir au moins cette consolation , que ce sont des fautes illustres , & qui partent d'une grande ame. Mais comme dans vos Poësies latines , on y reconnoît Catulle , Tibulle , Properce, Ovide, Virgile & tous les autres ; il arrive la même chose en vôtre Eglogue. Car vous m'avouerez que si M. de Malherbe, M. de Vence, M. de Racan, M. Corneille & M. Chapelain , y avoient pris ce qui leur appartient , il y resteroit très-peu de chose. Tant vous sçavez bien, Monsieur , l'art de mêler les stiles differens , & de joindre les pensées de divers Auteurs ensemble.

Aussi , pour ne vous point mentir , d'abord que je la lûs , je crus que vous aviez envie de faire un Centon. Mais quand j'eus pris garde que vous n'aviez point mis à la
marge

marge les noms des Auteurs , dont vous aviez tiré la plûpart de vos Vers , je m'aperçus bien de vôtre dessein , & que vous aviez voulu vous les approprier. Et en cela vous ne faites que suivre ce que dit Seneque, ^a *Quid enim prohibet alienis ex parte qua nostra sunt uti ?* Mais , Monsieur , ce n'est pas d'aujourd'hui que vous possédez un si beau talent. Il y a déjà long-temps que vos *Origines Françoises* & vos *œuvres diverses* ont donné à toute la France un témoignage illustre de cette verité. Et tout le monde en est tellement convaincu , qu'il court déjà un bruit , que dans vos *Remarques sur l'A-minte* il n'y a pas un seul mot qui soit de vous.

C'est , à mon avis , ce qui a donné occasion à vôtre bon ami Mr. Costar , de vous dire , ^b *Qu'il sembloit que vous eussiez été de tous les Sîccles & de tous les Regnes.* Car il est certain qu'on voit dans vos Ouvrages des pensées & des stiles de tous les tems. De sorte que comme vous seriez bien fâché d'avoir rien fait sans autorité , vous avez pris des autres jusques à l'art de dérober les autres. Vous sçavez que Lipse a trouvé cette belle invention devant vous ,

T 5

&

^a Senec. l. i. de Ira , c. 6.

^b *Entretiens de Voiture & de Costar* , p. 29.

& que dans son Livre *des Politiques*, il n'y a que les points & les virgules qui lui appartiennent. On peut dire néanmoins à votre avantage, que vous avez été beaucoup plus loin que lui. Vous avez *adopté* des livres entiers, qui est quelque chose de plus excellent & de plus rare. Et c'est pour cela que lorsqu'on me dit, que vous vous vantiez d'avoir fait mon *Epictète*, je répondis seulement :

Menage, ce pauvre Poëte,
Dit qu'il a fait mon *Epictète* ;
Ce n'est pas chose étrange en lui
D'adopter les œuvres d'autrui.

Et cette vertu vous est si particulière, que m'étant rencontré il y a quelques jours dans une compagnie de fort honnêtes gens ; où vos œuvres étoient le sujet de la conversation, comme quelque personne eût assuré que vous aviez entrepris de faire imprimer en un volume toutes les pièces qui avoient été faites à l'honneur de la Reine de Suede, il y eut un galant-homme qui dit, qu'il sembloit que vous eussiez pris à tâche de faire imprimer tous les ouvrages d'autrui. Jugez de là l'estime qu'on

qu'on fait de vous dans le monde. Je vous conjure de perséverer dans ce noble dessein , vous ne rendrez pas un petit service au public. Je ne sçai qui a conseillé à la Reine de Suede de vous donner cet emploi ; mais elle n'en pouvoit choisir un qui vous fût plus propre , ni qui fût plus digne de vous. Vous êtes , sans mentir , le premier homme du monde en ce genre-là. Il n'est besoin que de lire votre * *Livre adoptif* pour en être persuadé. Car , malgré toute votre modestie , il faut que vous confessiez qu'il n'y a rien de plus correct , & que les virgules & les points y sont tres-exactement observez.

Mais comme il est impossible d'arrêter la langue des Poëtes , votre Livre intitulé , *Miscellanea* , dans lequel votre *Livre adoptif* est inseré , n'a pas été à l'épreuve de leur médifance. Il a couru depuis peu une Epigramme qui peut-être n'est pas venue jusques à vous , & que je m'en vais vous écrire pendant que je m'en souviens.

Menage

* Ægid. Menagii liber adoptivus.

Menage ayant deſſein d'être des gros Auteurs ,
 Courut vite au Parnaffe invoquer les neuf Sœurs ;

Afin d'apprendre la manière

De faire un gros Volume avec peu de matière.

Auſſi tôt qu'on l'eût entendu ,

Cet oracle lui fut rendu :

Adopte un Livre , ami Menage ,

Et mets ton nom à chaque page.

Sans mentir , je trouve que l'Auteur de cette Epigramme a grand tort d'avoir voulu railler d'une choſe , dont tant de perſonnes ſe pourroient accommoder. Car ſi cette *adoption* étoit reçûe dans la Republique des Lettres , il n'y auroit perſonne qui n'eſperât de devenir Auteur ; & de faire de gros Volumes en fort peu de tems. Que voulez - vous ? c'eſt de tout tems que l'envie & la malice ſe ſont oppoſées à la naiſſance des plus belles productions de l'eſprit ; & ſi l'on parle mal de ce que vous faites , c'eſt une diſgrace qui vous eſt commune avec les plus grands hommes de l'antiquité. Voilà , Monſieur , un beau ſujet pour vous diſpoſer à faire quelque jour des *Relations à Menandre*. * Je n'ai garde d'en-

* Balzac.

d'entreprendre vôtre Apologie contre ce Poëte ; je sçai qu'il faut être *Daphnis* pour s'en acquiter dignement. Et cela veut dire qu'il n'y a que *Menage* qui soit capable de défendre & de loier *Menage* , comme il faut. Néanmoins , pour vous parler franchement , je trouve la loüange que vous donne ici vôtre *Daphnis* un peu froide , parce qu'elle est excessive. Car quelle apparence de vous parler ^a *des brillans éclairs de vôtre vive Eloquence* , vous , Monsieur , qui y avez renoncé il y a si long tems ? Pourquoi vous faire ^b *l'arbitre de tous les Doctes* ? Combien pensez-vous qu'il y en a qui déclineront vôtre Jurisdiction , & qui appelleroient de vos jugemens ? Pourquoi vous dire ^c *que vous possédez en ces lieux le repos de l'esprit & la santé du corps* ? Tous ceux qui vous connoissent n'en demeureront jamais d'accord. Vous pouvez vous souvenir que lorsque vous fîtes cette Pièce vous aviez une demangeaison si étrange depuis les pieds jusques à la tête , qu'elle ne vous laissoit pas jouir d'un moment de repos ; & d'ailleurs vous sçavez que naturellement vous avez l'esprit inquiet. A quel propos dire , ^d *qu'on estime vos Vers , & qu'on les loie à l'égal des Chansons du Pas-*
tent

^a Vers. 14. ^b Vers. 32. ^c Vers. 28. ^d Vers. 30.

teur de Mantouë ? Dites - moi , en verité , aviez vous peur que depuis la mort de Monsieur de Balzac , le Genre humain ne manquât de gens qui se loüassent eux-mêmes ? Mais , M. ce qui me semble insupportable , c'est quand vous voulez faire accroire, que pour vous seul les Nymphes cessent d'être legeres. Vraiment vous êtes un joli mignon pour cela , ce chagrin & cette humeur critique qui ne vous abandonnent jamais , sont fort le fait d'une Dame , & vos passages grecs & latins sont de jolies fleurettes pour gagner un cœur.

Tout de bon , pensez-vous que ces sortes de loüanges se puissent lire avec des yeux de complaisance ? Car comme l'on sçait que par *Ménalque* vous entendez parler de vous ; à cause du rapport qu'il y a du mot de *Mena'que* à celui de *Ménage* , l'on voit bien que vous avez eu dessein de vous loüer vous - même. Je vous avoüe que ceux qui sçavent parfaitement votre merite n'y trouveront peut-être pas tant à dire. Mais puisque vous donnez votre Pièce au Public , & que vous l'en faites Juge , il faut considerer que tout le monde n'est pas obligé de vous connoître & d'être de vos amis.

Il y a , Monsieur , cent autres choses de la même force dans votre Eglogue ,
mais

mais je n'aurois jamais fait , si je voulois tout examiner. Permettez-moi seulement de me réjouir avec vous de ce bel endroit * , où après que vous avez parlé des meurtres horribles qu'on fait les soldats , & après que vous avez dit que leurs mains sacrilèges ont abbatu des Temples & des Autels , enfin pour un dernier excès vous leur faites rompre des flageolets & briser des chalumeaux. Sans mentir , l'Enthousiasme vous a emporté. Car quoi que vous puissiez dire , c'est tomber de haut-en bas. Je sçai bien qu'on peut alleguer en vòtre défense , que les Bergers font plus de cas de leurs flageolets que de toute autre chose ; mais pardonnez-moi, si je vous dis que cette raison n'est pas bonne. Et si Senèque dans *ses questions naturelles* , a repris Ovide , pour avoir mis en décrivant le Déluge ce demi-vers ,

Le loup nage entre les brebis ,

après avoir dit que l'eau * étoit par-dessus les Montagnes ; croyez-moi , qu'il y a ici bien plus de sujet de vous reprendre.

Mais , Monsieur , tout cela n'est rien. Les grands Maîtres comme vous sont au dessus

* Vers. 60.

* Nar. lupus inter oves.

dessus des regles. Même ces petits défauts sont quelquefois comme des ombres qui servent merveilleusement à rehausser l'éclat des choses excellentes. Tout ce que les délicats peuvent trouver à dire à vos Vers, c'est que vos Bergers ont de certaines phrases poétiques qu'ils affectent un peu trop. Comme à *nulle autre semblable. A nulle autre pareille. A nulle autre seconde. Ce chef-d'œuvre des cieux. Ce chef-d'œuvre d'amour. Ce miracle étonnant. Ce miracle charmant, & cent autres épithetes qui ne signifient que la même chose. Ils ne s'expriment encore le plus souvent que par mille, & par cent, & ne parlent d'ordinaire que de beaux & d'aimables lieux. Si l'on vous en veut croire, ces lieux sont chers des hommes & des dieux. CHRISTINE est chérie des hommes & des dieux, POMPONE a les hommes & les dieux pour amis, & les hommes & les dieux courent après DORIS. Il est vrai en recompense aussi que les brillans éclairs de votre éloquence sont dispersez en tous les endroits de la Pièce. Car il n'y est presque fait mention que d'astre & de soleil. Vous comparez les fleurs de votre Parterre aux astres. Vous appelez CHRISTINE nouveau soleil & astre naissant. Vous voulez que ses yeux par leurs regards dissipent les nuits par leurs brillans*

brillans éclairs. Vous dites à ABEL qu'il a l'esprit plus clair que le soleil. Il n'est pas jusqu'à votre DORIS qui n'en ait sa part. Car quelquefois vous la nommez astre brillant, tantôt plus belle que le jour. En un endroit vous dites que ses yeux surpassent la splendeur du bel astre des cieux; & en un autre, qu'ils sont plus beaux que le soleil. Tout cela, M. fait bien voir, quoi qu'on en veuille dire, que vous avez l'esprit extrêmement illuminé. Mais ce qui me ravit, c'est de voir l'égalité que vous gardés entre POMPONE & ABEL. Vous êtes si juste que vous ne voudriez pas avoir donné une loüange à l'un, que vous n'eussiez donnée à l'autre. Car si vous dites à POMPONE qu'il nous promet la saison de Saturne, vous dites à ABEL qu'il nous promet le siecle d'or. Si celui-ci force la raison par son langage; celui-là charme les esprits par son discours. Si les peuples étranges entonnent la loüange de POMPONE; cent nations ne manquent point de celebrer la prudence d'ABEL. Et enfin si l'un aime vos Chansons, l'autre les écoute attentif. En vérité, cela me semble fort ingénu. Vous pouviez pourtant considérer que POMPONE & ABEL étoient des hommes incomparables, & qu'il n'y avoit pas un des deux qui ne meritât lui seul votre

Pièce entière , quand elle eût été beaucoup plus belle. C'est ce que répondit Monsieur le Cardinal de Richelieu à un Auteur , qui lui avoit fait un Epître liminaire , où il loüoit extrêmement un Magistrat. *Vous pouviez* , lui dit-il , *vous passer de me dédier votre livre , Monsieur le * * méritoit bien lui seul un Epître liminaire.* On ne sçait qui vous voulez loüer davantage de POMPONE , d'ABEL , de CHRISTINE , de JULES , de DORIS , ou de MENALQUE. Mais ce qui me semble ici de plus étrange , c'est cette qualité *de forcer la raison* que vous donnez à POMPONE. Car vous sçavez (*vous Monsieur qui sçavez tout*) qu'il ne se sert que de la douceur de son génie , & de la délicatesse de son esprit pour persuader ce qu'il veut. Il n'a besoin ni de ressorts , ni de machines pour faire entrer la raison dans les ames , & ne scût jamais ce que c'est que de forcer personne. Je ne sçai si je ne vais point trop avant ; mais j'ai résolu de ne vous rien dissimuler. Pendant que j'y suis , il faut que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur , & que je vous fasse connoître tout entier. C'est dommage que les moindres actions des hommes de votre importance soient cachées. C'est en faire une fort belle que de les réveler. Il ne tiendra pas

pas à moi qu'on ne vous fasse justice , & qu'on ne vous rende tout l'honneur qui vous est dû. Peu de personnes sçavent ce que vous valez. La plûpart du monde ne vous regarde que comme un simple Poëte , & moi je respecte en vôtre seule personne tous les Poëtes de Grèce & d'Italie. Ceux qui vous estiment le plus, disent que vous faites des Vers en quatre langues ; & moi je publie hautement qu'il ne dépend que de vous d'en faire encore en vingt autres, & qu'avec le secret admirable que vous avez trouvé , il vous est aussi facile d'en faire en Syriaque , & en Arabe qu'en François. Et afin que personne n'ignore plus cette verité , on jugera du reste par cet échantillon.

MENA G. εἰς Τελέσιλλαν.

Πάντα ἔχω Τελέσιλλου ἔχων. ἢ πάντα δὲ γ' (a) ἔχω
Μὴ Τελέσιλλαν ἔχων· καὶ (b) πότε μὴδ' ἐν ἔχω.

JULIAN. εἰς Διόγωνα.

Ἢν εἰδῶ Διόγωνα , τὰ πάνθ' ὄρω· ἢν δὲ τὰ πάντα
Βλέψω πὺν δέ γε μὴ , τ' ὕμπαλιν ὕδ' ἐν ὄρω.

Il n'y a personne qui sçache le Grec , qui ne sçache aussi que le tour & l'expression de ces deux Epigrammes sont fort sem-

blables. En effet, Julien dit, lorsque je voi Théron, je voi toutes choses ; & quand je verrois toutes choses , si je ne voi Théron , ie ne voi rien. Et vous, M. vous dites, Quand j'ai Telefille , j'ai toutes choses , & quand j'aurois toutes choses , si je n'ai Telefille , je n'ai rien.

Cela n'est pas encore assez particulier. Il y a là trop d'invention. Vous auriez changé pour le moins deux mots dans cette Epigramme. C'est vous faire tort que d'avoir de vous ces sentimens-là. Vous êtes trop religieux admirateur des pensées d'autrui pour y retrancher , ou pour y ajoûter de la sorte. Je me suis toujours bien imaginé que quelque autre avoit pris cette liberté devant vous. Le tems m'a fait connoître que ma conjecture étoit assez juste. Car en lisant quelques vers du Recueil des Poëtes d'Italie, je trouvai par hazard cette Epigramme.

Andreas Dactius in Telefillam.

Si te habeo , Telefilla , habeo omnia : si omnia præter
Te , Telefilla , habeo , nil , Telefilla , habeo.

Ce Poëte dit, *Quand j'ai Telefille , j'ai toutes choses , & quand j'aurois toutes choses ,*

ses, si je n'ay Telesille, je n'ay rien. Ne semble-t-il pas que ce Poëte vous ait dérobé votre Epigramme? Est-il rien de plus conforme, & de plus semblable à votre pensée? Et y a-t-il une virgule dans vos vers qui ne soient pas dans ceux-ci?

MENAG. de Metello

Boscoroberto.

Sermones patrio scripsit sermone *Metellus*;

Parcere dum scriptis vult, *Venusine*, tuis.

ou comme vous avez mis dans la seconde Edition.

Officeret famæ ne, *Venusine*, tuæ.

BUCHANAN. lib. 1. Epig.

De Mellino Sangelasio.

Mellinum patrio sale carmina tingere iussit,

Parceret ut famæ Musa, Catulle, tuæ.

(a) La pensée de Buchanan est que *S. Gelais* a écrit en François, afin d'épargner la réputation de Catulle: & la vôtre est que *M. de Bois-Robert* a écrit en François, afin d'épargner la réputation d'*Horace*.

V 3

ME-

(a) Buchanan avoit tiré sa pensée de cette Epigramme Grecque du 3. l. de l'Anthologie, c. 25.

Ἀρχιλόχῃς τόδε σῆμα, τὸν ἐς λυσσῶντας ἰάμβους
Ἐΐγαγε Μαιονίδῃ μῦσα χαριζομένη.

M E N A G. *ad Lectorem**Vitæ Gargilii Mamurræ.*

Quisquis legerit hæc , Poëta fiat ,

Et de Cœnipeta mihi jocosos

Scribat Gargilio versus.

Qui non scripserit , inter eruditos

Insulsiſſimus ambulet Patronos.

Lusus in Priap. Ep. 41.

Quisquis venerit huc , Poëta fiat ,

Et versus mihi dedicet jocosos.

Qui non scripserit inter eruditos

Ficoſiſſimus ambulet Poëtas.

Ne ſont-ce pas là vos mêmes Vers & vôtre même penſée ? Y eut-il jamais rien de mieux imité ? Vous me diſpenſerez , s'il vous plaît , de traduire cette Epigramme. Il y a là de certaines gentilleſſes qui ne ſe peuvent dire fort honnêtement en François.

M E N A G. *Epitaph. Vetturii.*

Riſus , Deliciæ , Dicacitates ,

Luſus , Ingenium , Joci , Lepores ,

Et quidquid fuit elegantiarum

Quo Vetturius hoc jacent ſepulchro.

MAR.

MARTIAL. lib. II. Epig. 14.

Epitaphium Paridis.

Urbis Deliciæ , Saleſque Nili ,
Ars & gratia , Luſus & Voluptas ,
Atque omnes Veneres Cupidineſque ,
Hoc ſunt condita quo Paris ſepulchro.

Martial dit que *les délices, les bons mots, les jeux, les ris, les plaisirs & toutes les graces & tous les amours ſont enfermez dans le tombeau de Pâris*. Et vous , M. vous dites que *les délices, les bons mots, les jeux, les ris, & toutes les choſes ſpirituelles & agréables ſont enfermées dans le Tombeau de Voiture*. Et cela veut dire en bon françois que l'Epitaphe de Pâris , & celui de Voiture n'eſt qu'une même choſe. Raillerie à part , cela eſt aſſez étrange que rien ne ſoit exempt de vôtre pillage, vous en voulez aux morts auſſi-bien qu'aux vivans. Vous fouillez juſques dans leurs tombeaux pour vous parer de leurs dépouilles. Je croi , en verité , que vous prendriez juſques ſur l'Autel , ſi vous y trouviez quelque choſe à vôtre uſage. Je ne ſçai pas comment vous l'entendez ; mais à moins de quelque ESCOBAR Grammairien, je ne voi pas comment vous vous puiſſiez ſauver.

S O N N E T T O

di MENAG.

Vago di fama , è cupido d'onore ,
 Nel dolce tempo de la prima etade ,
 Giva cercando nobile Beltade ,
 E del mio canto degna , e de l'ardore.
 Tal Filli hò trovar' io , mercè d'amore , &c.
 Ninfa non fù giammai così gentile ,
 Ma (ahi lasso troppo tarda alta ventura)
 Non più cercava , quando la trovai.

Poësies de Monsieur de Gombaut.

Epig. 38.

Pour sujet de mes Vers en la fleur de mon âge ,
 J'ai cherché quelque Nymphé illustre, belle & sage ;
 Et qui pût m'inspirer cent ouvrages divers.
 Telle & plus merveilleuse Olimpe est arrivée ;
 Mais le ciel m'a trop tard ses trésors découverts ,
 Je ne cherchois plus rien lorsque je l'ai trouvée.

Y eut-il jamais une plus fidele version ? Je
 veux croire pour vôtre honneur que vous
 n'avez prétendu que traduire l'Epigramme
 de

de l'illustre Monsieur de Gombaut. Mais si ç'a été là vôtre pensée ; puisque vous écriviez pour les Italiens qui ne sont pas fort curieux de nôtre langue , il étoit bon de les avertir de vôtre dessein , & de commencer vos *Commentaires sur l'Aminte* , par le Commentaire de vôtre Sonnet. Aussi bien les Italiens se sont déjà apperçûs que vous ne faisiez pas grand scrupule de prendre le bien d'autrui. Voici un Epigramme (a) qui a été faite sur vôtre livre , qui en est une preuve assez évidente.

(a) Cette Epigramme se lit pag. 9. & 10. du *Satirico innocente del Marchese Anton Guilio Sale*. Elle est ici malicieusement appliquée à Ménage, quoi que très-sûrement elle n'ait point été faite contre lui, puisqu'au lieu de *Menaggio*, il y a dans le texte de l'original *Valerio* , & que d'ailleurs le *Satirico innocente* est un in 12. imprimé à Gênes dès 1648. tems auquel on ne connoissoit ni les Poësies de Ménage imprimées pour la première fois en 1652. ni les *Commentaires sur l'Aminte* qui n'ont paru qu'en 1655. Cette Epigramme au reste est l'unique bonne du Recueil Italien d'Anton. Guilio. Cotin pag. 59. de sa *Ménagerie*, la rapporte sous le nom d'un Signor Mileri , qui à ce conte seroit un plagiaire,

GRECO, Latin', Toscano

Non è Poëta, ond' io non abbia tolti

I più nobili detti,

I più fini concetti,

E d'entro il libro mio poscia raccolti

E pur ne' le bottegge egli marcisce,

Così grida Menaggio, e si stupisce.

DEH non ti paia strano,

Che niun'huom' di coscienza dilicata

Ardisca di comprar robba rubbata.

S O N N E T T O

di MENAG.

Sopra il Ritratto dell'Illustrissima
Marchesa di Sévigni.

Eccola, &c.

O quanto devo à te, Pittor gentile!

Per cui doppio è el mio ben doppio il te fore

Al tuo pennello sacrar vò il mio stile.

Ma di te, certo, la mia cara Iola

Ha da dolersi, e di quel tuo lavoro;

Ch' in beltà non è più nel mundo sola.

M.

M. DE GOMBAUT.

Epigram. liv. 2.

Vôtre portrait vous fait tort
Incomparable Angelique,
Il vous ressemble si fort
Que vous n'êtes plus unique.

Vous avez Monsieur, une inclination toute particuliere pour les Epigrammes de ce galant homme. Vous avez raison. Votre affection est fort juste. Si vous ne vous adressiez qu'à des personnes de sa force, je n'y trouverois pas tant à dire. Ceux qui sont aussi riches en expressions, & aussi fertiles en pensées que lui, peuvent abandonner à leurs amis une douzaine de Vers, sans s'incommoder. Mais vous n'en demeurez pas là. Vous êtes si impitoyable que vous arrachez aveuglément tout ce qui a le malheur de vous plaire. Vous ne considerez pas que c'est quelquefois tout ce que possède un homme que ce que vous lui ôtez. En effet je ne sçai pas comment vous avez eu le courage de dérober à M. de Saint Laurent le seul Madrigal qu'il ait fait en sa vie. En verité, cela est tout à fait dur. Je ne voi point d'inhumanité pareille à celle-là.

MA-

M A D R I G A L E

di M E N A G.

In van , Filli , tu chiedi ,
 Se lungamente durerà l'ardore ,
 Ch' el tuo bel guardo mi destò nel core :
 Chi lo potrebbe dire ?
 Incerta è Filli , l' hora del morire .

M A D R I G A L

de M. de S. Laurent.

(a) Pourquoi me demandez vous tant
 Si mes feux dureront , si je serai constant ,
 Jusques à quand mon cœur vivra sous vôtre Em-
 pire ?

Ah ! Philis , vous avez grand tort.

Comment pourrois-je vous le dire ?

Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort.

Vous voyez , Monsieur , que je ne touche
 qu'aux pensées , & je ne parle point des
 vers. Il faut pour cela être plus fin en Ita-
 lien que je n'y suis. Je m'en tiens au ju-
 gement de M. Chapelain. C'est un Juge
 qui ne peut être suspect. Il est vôtre ami ,
 & est Academicien de la *Crusca* , aussi bien
 que

(a) Recueil de Serey , tom. 1.

que vous. Vous sçavez que vous avez publié vous-même ingénument qu'il disoit que vos vers étoient du Tasse. Et c'est ce qui me donna sujet de faire cette Epigramme.

Tu dis que Chapelain, ce Héros du Parnasse,
Ne connoît pas le fin d'un vers Italien,
Parce qu'il croit que tes vers sont du Tasse;
Et moi je dis qu'il s'y connoît fort bien.

Mais c'est trop parler grec, latin & italien,
il faut maintenant que je vous parle françois.

CHRISTINE. Eglog.

Ces lieux où les Zephirs de leurs tiedes haleines,
Echauffent doucement les vallons & les plaines,

M. l'Evêque de VENCE Eglog.

Je ne puis respirer l'air de ces riches plaines.
Qu'échauffent les Zephirs de leurs tiedes haleines.

CHRISTINE. Eglog.

Tes vignes tous les ans ton attente surpassent,
Sous tes Epics nombreux les faucilles se lassent.

M.

M. de VENCE. Eglog. 9.

Tes moissons tous les ans ton attente surpassent.
Sous tes épics dorez les faucilles se lassent.

CHRISTINE. Eglog.

Ceux qu'aux rives du Tybre on voit en cent façons,
Comme des rossignols varier leurs chansons.

M. de VENCE. Eglog. 13.

Ni ceux qu'au bord du Tybre on voit en cent fa-
çons
D'un art si merveilleux varier leurs chansons.

Cette pensée vous plaît, car vous la re-
petez encore dans votre Eglogue de Menal-
que & de Lcidas.

Ces deux Chantres rivaux alors de cent façons,
Comme deux Rossignols varioient leurs chansons.

CHRISTINE. Eglog.

Il le faut avouer, on a vû sur nos têtes,
Depuis quatre moissons gronder mille tempêtes.

M. de VENCE. Eglog. 12.

Durant quinze moissons nous avons vû nos têtes,
L'ordinaire jouët des plus fieres tempêtes.

CHRIST

CHRISTINE. Eglog.

Et tu quittes ces lieux pour ces tristes Climats.
Le funeste séjour des vens & des frimats ,
D'où des âpres hyvers l'éternelle froidure ,

M. de VENCE. Eglog. 9.

Me voulut-il bannir dans ces tristes climats ,
Où l'hyver éternel fait regner les frimats.

CHRISTINE. Eglog.

Qu'on préfère en ces lieux à nos douces musettes ,
Les clairons enruez & les aigres trompettes.

M. de VENCE. Eglog. 12.

Mais souvent on préfère aux plus douces musettes ,
Les Fifres enroûez & les aigres trompettes.

CHRISTINE. Eglog.

Monfieur Ménage dit qu'il a regret de quitter Paris , à cause que

Il est vrai que POMPONE & qu'ABRI ont des charmes ,

Capables d'arrêter le torrent de nos larmes.

M. de VENCE. Eglog. 9.

M. l'Evêque de Vence dit qu'il a regret de quitter Paris , à cause que

Il est vrai qu'*Artenice* & *Julie* ont des charmes ;
Que je ne puis quitter sans répandre des larmes.

Pour déguiser un peu ces vers , vous avez
renversé la pensée. Mais votre fard ne vaut
rien , & il n'est pas difficile à quiconque a
de bons yeux , de le reconnoître.

CHRISTINE. Eglog.

Son adresse admirable & ses discours vainqueurs
Charment tous les esprits & gagnent tous les cœurs,
où bien comme vous dites plus élégam-
ment en autre lieu , & *captive les cœurs*.

M. de VENCE. Eglog. II.

Qui d'un effort si doux par ses charmes va vainqueurs
Enchante la raison , & captive les cœurs.

Si ce ne sont là de véritables larcins , j'a-
vouë que je ne m'y connois pas. Voilà ce
que sans beaucoup de peine j'ai trouvé
dans trois ou quatre Eglogues de Monsieur
l'Evêque de Vence. Si je voulois lire exac-
tement toutes ses Poësies , vous pouvez ju-
ger à proportion ce qui vous resteroit. Ce
sont les œuvres de ce fertile & admirable
genie qui sont vos epithetes & vos Phra-
ses poëtiques. C'est la source où vous puis-
se

sez tous vos vers , & toutes vos pensées. Aussi , pour ne vous point mentir , j'aurois marqué fort aisément les autres endroits d'où vous avez tiré la plûpart de vos vers ; mais j'ai songé que c'eût été me donner de la peine inutilement. Vous sçavez mieux que moi d'où vous les avez pris , & il n'y a personne , pour peu qu'il soit versé dans la lecture de nos Poëtes , qui ne reconnoisse fort facilement ce que je dis. Par exemple.

CHRISTINE. Eglog.

Le Danube en trembla caché dans ses roseaux.
Et saisi de frayeur précipita ses eaux.

Qui ignore que ces deux vers ne soient une assez mediocre copie de ce que dit Monsieur Chapelain , dans l'Ode à M. le Cardinal de Richelieu parlant du Danube.

Il redouta le joug , fremit dans ses Roseaux ,
Pleura de nos succès , & grossi de ses larmes ,
Plus vite vers l'Euxin précipita ses eaux.

CHRISTINE. Eglog.

Mille agneaux bondissans paissent dans tes valons ;
Mais vous parlez bien mieux en un autre lieu.

M E N A G E. Eglog. de Licið.

Tandis que leurs moutons erroient dans les campagnes.

Que leurs chvères pendoient au coupeau des montagnes.

Qui n'a point leu , ou plutôt qui n'a point entendu reciter ces deux beaux vers de M. de Racan.

M. de R A C A N. Bergeries.

Là ses moutons épars païssoient dans les campagnes ,

Là ses chèvres pendoient au sommet des montagnes.

C H R I S T I N E. Eglog.

Sous ses pas en tous tems les fleurs naissent écloses ,

Les œillets & les lys , les jasmins & les roses.

Qui ne sçait que Voiture a dit

Mille fleurs fraîchement écloses ,

Les lys , les œillets , & les roses.

Cette pensée est une de celles que vous aimez le mieux.

M E N A G. Jardinier.

Sous ses pas on voioit naître les fleurs écloses ,

Les lys , & les œillets , les jasmins & les roses.

ME-

MENAG. Jardinier.

Tout naître en ces beaux lieux mille fleurs sous vos pas.

MENAG. Pêcheur.

Deviennent sous ses pas en mille fleurs fertiles.

MENAG. Sonnet.

Et sous ses nobles pas on voyoit en tous lieux
Les roses, les jasmins & les œillets éclore.

MENAG. Eglog. Lcid.

N'épargnez point les fleurs pour vôtre Amarillis,
Il en naît en tout tems sous les pas de Philis.

Je vous laisse à penser si M. de RACAN
n'a pas dit devant vous dans sa chanson à
la Reine.

N'épargnez point les fleurs

Il en revient assez sous les pas de Marie.

CHRISTINE. Eglog.

Les Zephirs pour l'ouïr retiennent leurs haleines,
Et les Nymphes des eaux le cours de leurs fontaines.
Vous dites ailleurs la même chose.

MENAG. Pêcheur.

Aux accens de sa voix les Zephirs par les plaines,
Saisis d'étonnement retinrent leurs haleines.

Vous vous exprimez encore bien plus magnifiquement dans votre Eglogue de Licidas.

M E N A G. Eglog. Licid.

J'entens Amarillis qui chante dans ce bois ,
 Taifez vous roffignols , zephirs faites silence ,
 Agréables ruisseaux , coulez sans violence ,
 Et n'interrompez point les accens de sa voix.

Est-il quelque Musicien qui n'ait point
 ouï chanter cet air de Boiffet.

(a) Doux ruisseaux , coulez sans violence ,
 Rossignol , ne vante plus ta voix ,
 Vous Zephirs , faites silence ;
 C'est Iris qui chante dans ce bois.

C H R I S T I N E. Eglog.

Ce miracle d'amour , ce chef-d'œuvre des cieux ,
 Vous sçavez mieux que moi que ce vers
 n'est pas de vous , cependant il regne dans
 tous vos ouvrages.

M E N A G. Sonnet.

Ce miracle d'amour , ce chef-d'œuvre des cieux ,

M E N A G. Pefcheur.

Il la nomme un miracle, un chef-d'œuvre des cieux.

M E .

(a) Les paroles font de Segrais.

M E N A G. Eglog. Lic.

Un miracle d'amour , un chef-d'œuvre des cieux,

M E N A G. Eleg.

Vous êtes un miracle , un chef-d'œuvre des cieux ,
etc.

C'est là , Monsieur , votre maniere ordinaire d'agir ; après que vous avez dérobé les autres , vous ne ne manquez point de vous dérober vous-même. Et c'est-là le plus beau secret que vous ayez. Car par ce moyen avec trois ou quatre cent vers qui ne sont pas à vous , vous en faites paroître plus de mille qui vous appartiennent. Mais remarquez en passant que j'agis de bonne foi , & que je ne m'arrête point aux bagatelles. Car à tout autre qu'à vous j'aurois droit encore de lui alleguer ces vers.

CHRISTINE. Eglog.

Les graces , les attraits , les charmes , les appas ;
 En toute heure , en tous lieux accompagnent ses pas .

V O I T U R E.

Les jeux & les appas

Marchent à vôtre suite , & naissent sous vos pas.

CHRISTINE. Eglog.

Où de l'astre du jour les fertiles chaleurs
Produisent en tout tems & des fruits & des fleurs.

M. de VENCE. Egl. parlant du Soleil.

Il temperoit si bien ses plus vives chaleurs ,
Qu'il n'offensoit jamais ni nos fruits ni nos fleurs.

CHRISTINE. Eglog.

Il fut ferme & constant en son adversité ,
Il est doux & modeste en sa prospérité ,

M. de VENCE. Eglog. 4.

Tu ne succombes point dedans l'adversité ,
Tu ne te corromps point dans la prospérité ;

CHRISTINE. Eglog.

Et des loups dévorans la sanglante furie
Desole les troupeaux de nôtre bergerie.

M. de VENCE. Eglog. 10.

Lorsque les loups entrans dedans ma bergerie ,
Sur mes cheres brebis signaloient leur furie.

Quoi que ces derniers vers ne répondent
pas si justement que les premiers , ils ne
sont pas néanmoins à rejeter. Car si vou

y prenez garde , toutes les pensées , & toutes les rimes sont semblables. En faut-il davantage pour ma justification & pour achever de vous convaincre?

CHRISTINE. Eglog.

Déjà l'Astre du jour dissipe le nuage.

RACAN. p. 165. du Recueil de 1636.

Déjà le grand Soleil dissipe le nuage.

CHRISTINE. Eglog.

Qui pourroit arrêter l'esprit le plus volage.

M. RACAN. Recueil.

Qui pourroit arrêter l'esprit le plus léger.

CHRISTINE. Eglog.

Et plus que sa grandeur éclatte sa vertu.

M. de VENCE. Eglog. II.

Dont la haute vertu surpasse la grandeur.

CHRISTINE. Eglog.

Je consacre Daphnis , & ma plume & ma voix.

M. de VENCE Eglog. II.

Consacre heureusement & ma plume & ma voix.

CHRISTINE. Eglog.

Berger , quel bruit étrange a frappé mon oreille !

CORNEILLE. Cid.

Déjà ce bruit étrange a frappé mon oreille.

CHRISTINE. Eglog.

Des rivières de sang , des montagnes de morts ;

CORNEILLE. Nicodeme. (a)

Des rivières de sang , des montagnes de morts ;

CHRISTINE. Eglog.

Par une impiété qui n'eut jamais d'exemple.

CORNEILLE. Polyeucte.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.

CHRISTINE. Eglog.

Rampe nôtre lierre au pied de tes Lauriers.

REGNIER. Sat. 1.

Je plante mon lierre au pied de tes Lauriers.

MENAGE. Eglog.

Amour loge en vos yeux , il y trempe ses dards.

MAL.

MALHERBE. Sonnet.

Amour est en ses yeux , il y trempe ses dards.

CHRISTINE. Eglog.

Au milieu de la guerre & dans les champs de Mars

Cultive les vertus , & fait fleurir les arts ,

Voilà en deux grands vers , ce que Monsieur Chapelain a dit en quatre petits vers.

Au milieu de l'inquietude.

Qui regne dans les champs de Mars ,

Tu veilles pour tirer les arts

De misere & de servitude.

CHRISTINE. Eglog.

La fait nommer par tout la Pallas de nôtre âge.

MALHERBE.

Aussi la nommons-nous la Pallas de nôtre âge.

CHRISTINE. Eglog.

Son port majestueux n'est pas d'une mortelle

La clarté de son teint , &c.

MALHERBE.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle ,

Sans mentir , Monsieur , je serois fort empêché de vous dire qui sont les mieux imitez , ou de vos vers françois , ou de vos vers Italiens , ou de vôtre Epigramme grecque , ou de vos Epigrammes latines. Ce que je puis assurer , c'est que tous ces vers me semblent volez fort fidèlement. Vous ne faites pas comme ce galant homme * de vôtre connoissance , qui prend quelquefois *Cicéron* pour *Brutus*. Qui met les passages des Auteurs en pièces & par lambeaux , qui les écorche & les défigure de telle sorte , qu'ils ne sont pas reconnoissables. Pour vous , vous n'êtes pas si inhumain. Quand vous prenez quelque pièce , vous la prenez toute entiere , & la laissez comme elle est. Même , pour peu qu'elle vous plaise , vous concevez aussi - tôt des sentimens de pere pour elle , & ne manquez pas de l'*adopter*. Aussi , Monsieur , pendant que vôtre ami s'amuse en cachette à détruire les restes de quelques vieux édifices , vous pillez ouvertement des Provinces toutes entieres. Voilà ce qu'on appelle proprement être un *brave Auteur*. Continuez toujours ces illustres brigandages. Enrichissez-vous des dépoüilles des nations étrangères. Etendez vos conquêtes jusques
aux

* M. Costar.

aux Hebreux & aux Arabes , si vous pouvez ; & n'épargnez non plus les Espagnols, que vous avez épargné les Grecs les Latins, les Italiens & les François. Mais , Monsieur , voulez vous que je vous parle sérieusement, tous ces larcins, & toutes ces répétitions font voir que vous travaillez avec peine , & que vous n'enfantez point sans tranchées. Je demeure bien d'accord avec vous qu'on trouve peu de fautes en vos vers. Mais il faut que vous confessiez aussi qu'on n'y trouve rien de nouveau ni de surprenant. Comme la Poësie n'est faite que pour plaire , il faut qu'elle emporte l'ame. A moins que cela , il n'y a rien de si fade ni de si importun. Tout ce que l'on peut dire à vôtre avantage , c'est que vous êtes un Poëte par art , & du nombre de ceux que Platon appelle *Φωλαὶς* dans son Dialogue de la Fureur Poétique. Et effet, ce n'est point l'étude qui nous fait Poëtes, c'est une espede de sainte fureur que la nature donne à certains hommes , & que l'art ni l'étude ne peuvent acquérir. Croyez-moi , Monsieur , vous avez le jugement trop bon pour être bon Poëte. Vous feriez beaucoup mieux de vous appliquer à quelque étude plus sérieuse, & d'aller rechercher les *Origines* de la langue Suedoise, ou de quelque autre de cette

nature,

nature , que de vous amuser à ces sortes de choses qui demandent une vivacité & un feu que vous n'avez point. Ce qui vous gâte, ce sont les fausses loüanges que vous recevez. Vous vous imaginez que ceux qui vous les donnent , vous parlent comme ils pensent, & c'est ce qui vous trompe. Quand la belle, la jeune & l'incomparable CLAU-DINE a dit de vous :

Nôtre illustre Ménalque a sçû si bien décrire
D'un berger amoureux l'agréable martyr ,
Qu'on n'entendit jamais de soupirs ni de chants
Plus doux ni plus touchans.

Belle Doris , voi ce berger aimable
D'un regard favorable ,

Et puisqu'il plaint ses maux avecque tant d'appas
Flatte-les seulement ; mais ne les guéris pas.
Comme tes cruautéz ont pour lui mille charmes ,
Entretien ses soupirs , prend plaisir à ses larmes ,
Et pour éterniser ta gloire & ses amours ,
Sois-lui toujours cruelle , il se plaindra toujours.

Vous croyez être admirablement loué.
Vous ne doutez plus, après un si illustre témoignage , que toutes les Belles ne courent après vous, & que vous ne fassiez des vers les plus touchans du monde. Ils sont fort pitoyables

toyables à la verité ; mais ils n'en sont pas meilleurs pour cela. Pour moi je ne sçau-rois voir qu'avec regret qu'on se mocque ainsi de vous. Et c'est pourquoy je répon-dis sur l'heure à la belle personne qui avoit fait ce Madrigal :

I R I S , vôtre terreur est vaine

De craindre que Doris cessant d'être inhumaine ,

Ménalque cesse aussi de plaindre ses amours.

Tant qu'il se mêlera de cajoller les Belles ,

Il ne manquera pas de trouver des cruelles ,

Et je suis assuré qu'il se plaindra toujours.

Vous voyez, M. que je suis sincere, & que je ne vous flatte point. Mais comme je suis des premiers à vous dire les choses qui ne vous réüssissent pas, je suis des premiers aussi à publier celles qui vous réüssissent. Vous pouvez vous souvenir, & je croi qu'il vous en souviendra toujours, de cette memorable action que vous fîtes devant la Reyne de Suede. Vous sçavez que lorsqu'elle vous dit que *vous parliez si bien* , vous demeurâtes muët , & qu'après un fort long-tems, vous lui repartîtes ces belles & sages paroles : *Madame, mon silence exprime mon respect*. Quelques railleurs de la Cour voulurent se moquer de ce silence. Mais je ne
pus

pus souffrir qu'on vous fît cette injustice, & qu'on traitât de ridicule, la plus prudente, & la plus judicieuse action de vôtre vie. C'est pour cela que je fis cette Epigramme :

Quand CHRISTINE te dit que *tu parlois si bien*,
Que tu fis sagement de ne répondre rien,
Et que la Cour eut tort de railler ton silence !
Bien loin de te blâmer de ne point repartir,
J'approuve ton respect, j'admire ta prudence ;
Car tu n'eusses parlé que pour la démentir.

Vous trouverez peut-être mauvais que j'aye publié cette lettre. Mais je vous promets que j'agirai avec vous de la même sorte, que vous avez agi avec Messieurs de l'Academie ; & que si vous avez supprimé vôtre *Requête des Dictionnaires*, après que cinq ou six éditions en ont été faites, je ne manquerai pas d'user de la même modération envers vous. Mais à propos de cette *Requête*, il faut, Monsieur, que je vous die, que je me suis étonné plusieurs fois comment des personnes se sont si fort scandalisées, que vous l'eussiez fait imprimer. C'en est pas qu'en apparence, il ne semblât qu'il y eût quelque chose à dire en
vôtre

vôtre conduite ; puis qu'enfin dans cette Satyre , vous écrivez contre beaucoup de gens avec qui vous faisiez profession d'amitié ; & qui d'ailleurs n'avoient pas peu servi à établir votre réputation. Mais pourtant il falloit considérer que vous ne faisiez que votre devoir. Et, certes, les services considérables que vous aviez reçus des *DiCTIONNAIRES* (a) & l'interêt que vous aviez en la conservation de *Nicod* & de *Calepin*, étoient des sujets assez suffisans pour vous faire éclater en cette occasion, & pour vous faire prendre leur parti, aux dépens de tous vos amis.

Mon dessein étoit de finir en cet endroit. Mais mon cher ami le sçavant & le poli Monsieur de la Mesnardiere me vient d'envoyer le livre de *vôtre Flateur*, * où je suis traité d'une si belle manière, que je ne puis m'empêcher de vous témoigner le ressentiment que j'en ai. Est-il possible, Monsieur, que cet homme ne se puisse défaire de ses *bévue*s ? J'en ai trouvé une si terrible à l'ouverture de son livre, que je doute encore si mes yeux ne m'ont point trompé. C'est en la page 254. Voici ses termes. *Dans quel vieux Bouquin Monsieur de Girac*

(a) *Requête des Dictionnaires.*

Supplie humblement *Calepin* avec *Nicod*, &c.

* Suite de la défense de Voiture.

*Girac a-t-il trouvé qu'il y eût des Accens dans la langue Hebraïque , &c. Je pense que Dieu a permis cet aveuglement, afin d'humilier nôtre Docteur , & le punir d'une infinité de bevûës qu'il me reproche , &c. Y en eut-il jamais une pareille à celle-là ? Où a-t-il trouvé lui-même qu'il n'y eût point d'Accens dans la langue Hebraïque ? Ne semble-t-il pas bien plutôt que Dieu a permis cet aveuglement , afin d'humilier ce Fanfaron ? Car , enfin , quoi que je sçache point d'Hebreu , il me souvient pourtant bien d'avoir lû dans la Grammaire hebraïque de Bellarmin , un Chapitre des Accens , qui commence ainsi. *Accentus Hebraeis triplex est. * Rhetoricus, Grammaticus & Musicus. Porro Rhetorici accentus quatuor sunt, Grammatici autem triginta & unus, &c.* J'ai appris même du sçavant Monsieur Gaulmin , qui est un Juge Souverain en ces matieres, que toute la Poësie des anciens Hebreux ne consistoit que dans les *Accens*. Cependant, comme vous voyez, vôtre ami veut qu'il n'y en ait pas un seul, en dépit de toutes les Grammaires, de tous les Rabins , & de tous les Enfans d'Israël.*

Il est bien vrai qu'on doute si les *Accens* étoient marquez dans les anciens manuscrits.

* Institut. Hebraicæ Bell. c. 6. p. 29.

crits. Mais pour cela peut-on dire, généralement parlant, qu'il n'y ait point d'*Accens* dans la langue hebraïque ? quoi parce que les *Accens* ne sont point marquez dans les anciens manuscrits grecs, est-ce à dire qu'il n'y a point d'*Accens* dans la langue grecque ? cette consequence est elle raisonnable ?

Encore si cet homme avoit fait tout seul une si ridicule *bevue*, ce ne seroit pas une chose si extraordinaire. Mais comment vous, qui avez pris le soin de l'édition de son livre, & qui vous êtes vanté en tant d'endroits de l'avoir presque refait tout entier & d'y avoir corrigé plus de deux cens fautes ; comment, dis-je, avez-vous laissé passer celle-ci, Vous qui avez-cité tant d'Hebreu & tant d'Arabe dans vos *origines françoises* ; ^a qui sçavez le plus & le mieux en cinq ou six sortes de langues ; & qui avez joint toute l'érudition & la probité agissante & officieuse en une même personne. Comment avez vous laissé glisser une méprise si grossiere ? Dans quel país erroit alors vôtre esprit ? ^b Pourquoi le torrent de vôtre bouche à douze fontaines, ne s'est-il pas dérobé en une occasion si importante ?

Tome I.

Y

Je

^a Suite de la défense de Voiture. p. 1.

^b P. 3.

Je ne sçai pas ce que dira le redoutable Monsieur de Girac ; mais je sçai bien que pour peu qu'il se veuille défendre, vôtre réputation est fort en danger, aussi bien que celle de vôtre ami. Je suis obligé pourtant de rendre ce témoignage à la verité, qu'au milieu de ces *beautés* je n'ai pû m'empêcher d'admirer sa subtilité & son adresse. Je ne sçaurois concevoir encore ce qu'il a fait, ni quelles machines il a remuées pour mettre tout ce qu'il a dit dans un si petit volume. Je ne croi pas qu'il n'y ait fait entrer tout *Stobée*, *Lycosthene*, *Polyanthea*, & tous les *Quolibets* de la Cour. Certainement ce secret est rare. Je ne connois personne, après vous, qui se serve mieux & plus souvent de lieux communs que lui. On voit bien qu'il est fort de vos amis. Car il vous traite avec beaucoup plus de civilité, qu'il ne traite même Son Eminence. Quoi qu'en apparence, il lui dédie son livre, c'est à vous effectivement qu'il appartient. Il n'en a que le titre, & vous possédez le fonds. Il vous donne le suc & la substance ; au lieu qu'il ne lui donne que l'écorce & la couverture. Aussi quand il vous parle, c'est toujours avec des termes d'honneur & de respect ; & quand il entretient Monsieur le Cardinal,

nal, ^c c'est avec une franchise & une liberté qui n'est pas imaginable. Il se compare quelquefois à lui, il voudroit lui persuader que les guerres qu'il a contre Monsieur de Girac, sont semblables à celles que ce grand Ministre soutient contre les ennemis de l'Etat. Il ajoûte ensuite, *que dans ces petites guerres, il ne s'y perd que du papier ; qui periroit aussi bien en d'autres occasions, & possible moins honorables.* Se peut-il rien dire de plus familier ? Cette expression n'est-elle pas tout à fait noble ? Ne laisse-t-elle pas une fort honnête idée dans l'esprit des Lecteurs ? ^d Ce papier m'a fait souvenir de celui des Annales de Volusius, dont parle Catulle. Ne vous imaginez pas que cette pensée soit venue à moi seul. Une infinité de personnes d'érudition & de qualité, l'ont eue aussi bien que moi. Je m'étonne seulement comment vous qui avez si bon nez, n'avez pas senti un si fin endroit. A vous dire vrai, pour un homme comme vôtre ami, qui croit avoir *le goût si délicat, & si raffiné, & qui prétend entretenir toute la Cour, & tout le monde poli*, cela me semble bien peu galant. Vous agissez bien d'un autre sorte

Y 2

avec

^c Epître liminaire de la suite de la défense de Voiture.

^d Annales Volusi, cacata charta.

avec Monsieur le Cardinal. Vous ne le faites ni de vos jeux ni de vos divertissemens. Si l'on vous veut croire , il ne se plaît *qu'au bruit des tambours & des trompettes.* Il a en horreur toutes les muses , *il fuit leurs concerts, & n'estime des bergers les plus doctes chansons , que de vaines douceurs & d'inutiles sons.* Voilà , sans mentir , une maniere de louer fort nouvelle. On a besoin de toute la bonne opinion qu'on a de vous , pour se persuader que vous n'avez pas dessein de railler. Si toutes les faveurs que vous faites , sont semblables à celle-ci , je trouve que ceux à qui vous songez le moins , ne sont pas les plus malheureux. Vos loüanges sont un peu dangereuses , aussi bien que celles de votre ami. Elles ont des ongles & des griffes. Vous flattez de la même sorte , que les autres pinssent & égratignent , & vos plus grandes douceurs sont mêlées de fiel & d'absynthe. En effet, Monsieur, ne dites-vous pas une chose fort obligeante à la Reine de Suede , quand dans ces beaux vers , que vous avez faits pour mettre au bas de son portrait , vous lui parlez ainsi :

Quid.

Quidquid agit blandè *Veneres* comitantur agentem ,
Et un peu après :

Seu movet ad certos *mollia* membra modos.

Cette galanterie n'est elle pas ingenieuse ? Ne fait - elle pas une équivoque fort agréable ? N'est-ce pas là une belle façon d'honorer une des plus sçavantes , des plus vertueuses & des plus grandes Reines du monde ? Confessez la verité , si vous aviez à parler d'une *Laïs* , vous pourriez-vous servir de termes plus choisis , plus propres & plus énergiques ? Neanmoins , Monsieur , puisque ces choses vous réussissent , je n'ai garde d'y trouver à dire. Cela me confirme seulement dans l'opinion que j'ai touïjours eüe , que les grands voyent les choses tout autrement que le reste des hommes. Vôtre ami ne se trompe pas quand il assure , * que *c'est quelquefois un malheur d'être si sçavant*. Il justifie assez ce qu'il dit par lui-même. Il sçait tant de choses , qu'il n'arrive rien , dont il ne trouve touïjours la raison dans ses *Recueils*. Si M. de Girac ne répond point ; c'est parce qu'il n'a pas un Page comme *Darius* , qui lui crie de tems en tems : *Souvenez-vous que les Athéniens vous ont offensé*. Si vous avez une bouche à

douze fontaines ; c'est parce qu'un méchant Poëte , dont parle Cratinus votre bon ami , en avoit une. Et , enfin , s'il fait des be-vûës ; c'est parce que Seneque , Ausonne , Erasme , & le Chancelier Bacon en ont fait. Ce sçavant , Monsieur , a l'esprit tourné à peu près comme le vôtre. Il n'y en eut jamais un plus prodigue des pensées d'autrui , & plus avare des siennes. Cela me fait souvenir d'un mot de feu l'Illustre Monsieur le Pailleur , qui vous dit , après que vous eûtes entretenu des femmes fort long-tems des sentences & des apophthegmes des anciens : Il y a deux heures entieres , que vous nous parlez de ce qu'ont fait les autres. Y a-t-il esperance que vous nous direz à la fin quelque chose de vous ? Comme vous voyez , on pourroit bien encore appliquer cette réponse à vôtre ami. Son livre est chargé de tant de passages & de citations , qu'on ne sçait ce que c'est. C'est une masse épaisse , qui n'est composée que de pièces & de morceaux. Cet homme est de l'Ordre des Mendians dont parle Politien , qui (a) vont quêter leur stile de porte en porte. Il n'est riche qu'en injures & en vanitez. Je le trouve admirable de vouloir que Monsieur de Girac ne soit pas d'humeur à ne point

(a) Qui stilum veluti panem frustulatim mendicant.

point ſçavoir * *saint Paul & saint Thomas* ; parce qu'il s'appelle *Paul Thomas*. Cette raison n'est-elle pas excellente ? C'est à peu près comme ſi vous étiez obligé de vous connoître ^a *en pommes de raynette* , & en œufs frais , & en cent autres choses de cette sorte ; à cause que vous vous appelez *Menage*. Y eut-il jamais de railleries plus basses , plus fades & plus insipides que celles - là ? Ou plutôt , pour parler comme vous , ne sont - ce pas là de véritables *Mommorismes* ? Excusez , Monsieur , cette digression. Considérez , s'il vous plaît , que la qualité de *vôtre Girac* , que votre homme m'a donnée , meritoit bien que je lui en fisse au moins un léger remerciement. Il a eu raison de louer votre *genereux silence* , & de vous dire que c'est la *réponse des sages*. Car , à vous parler sincèrement , si vous eussiez répondu , ce n'eût pas été une des plus prudentes actions que vous eussiez pû faire. S'il eût suivi le conseil qu'il vous donne , s'il fût demeuré à son premier ouvrage , & s'il ne se fût point abaissé à faire d'autres *Apologies* , & à honorer de la sorte ses envieux , peut-être qu'il n'eût pas été plus mal pour sa réputation.

Y 4

* p. 120. 121.

^a M. Menage dit qu'il se connoît en pommes de rainette, en œufs frais , & en amitié.

CHRISTINE.
EGLOGUE.

M. DC. LV.

Virgile Eglog. I V.

———*paulò majora canamus.*

*Non omnes arbusta juvant humilesque
myricæ.*



CHRISTINE.

E G L O G U E.

DAPHNIS, MENALQUE.

D A P H N I S.

ORNEMENT de nos bois , de nos champs
la merveille ,

Berger , quel bruit étrange a frappé mon oreille ?

Menalque , il est donc vrai que tu quittes *ces*
lieux ,

L'agréable *séjour des hommes & des dieux ?*

5 *Ces lieux* , où les zéphirs de leurs riedes halei-
nes

Echauffent doucement les valons & les plaines :

Où de l'astre du jour les fertiles chaleurs

Produisent en tout tems & des fruits & des fleurs :

Où l'on voit dans les eaux nager *mille* Naïdes :

10 Où l'on voit dans les bois danser *mille* Dryades-

Et tu quittes *ces lieux* , trop volage berger ,

Pour un climat affreux , pour un ciel étranger !

N'est-

N'est-ce pas à ces *lieux* que tu dois ta naissance
Et les brillans éclairs de ta vive éloquence ?

15 N'est-ce pas de *ces lieux* que ta Prose & tes vers
Ont porté ta loüange à *cent* peuples divers ?
Aux rivages fleuris & de Seine & de Marne ,
Aux rivages fameux & du Tibre & de l'Arne ?
Rien dans ce beau climat ne manque à tes plaisirs ,

20 Toute chose à l'envi contente tes desirs ,
Tes Vignes tous les ans ton attente surpassent ;
Sous tes Epics nombreux les faucilles se lassent ;
Cent bœufs sur tes Guerets tracent *mille* sillons ;
Mille Agneaux bondissans paissent dans tes vallons.

25 *Mille* agreables fleurs, comme astres de la terre ,
Font briller en tout tems l'émail de ton parterre.

Tu possèdes en paix deux précieux thrésors
Le repos de l'esprit & la santé du corps.

On estime tes vers , on les chante, on les louë
30 A l'égal des chansons du Pasteur de Mantouë.
Menalque parmi nous , parmi les Etrangers
Est l'arbitre aujourd'hui des plus doctes bergers.

De

De ces *aimables lieux* les Nymphes , les Ber-
geres

Pour toi seul aujourd'hui cessent d'être legeres.

35 Et tu quites *ces lieux* pour ces tristes climats

Le funeste séjour des vents & des frimats

D'où des âpres Hyvers l'éternelle froidure

A banni pour jamais l'agreable verdure!

M E N A L Q U E.

A quoi tendent , Daphnis , tant de propos fla-
teurs ?

40 Je suis , & tu le fais , le moindre des Pasteurs.

Où , je quite, Daphnis , ces bois & ces rivages ,

Ces fertiles valons , ces riches pâturages.

Où , Daphnis , il est vrai , j'abandonne *ces*
lieux

Si chéris autrefois *des hommes & des dieux.*

45 Mais hélas ! aujourd'hui l'exécrable malice ,

La rage & la fureur , la fraude & l'injustice

Bannissant les vertus , les graces & l'amour

En ces *aimables lieux* ont choisi leur séjour.

Daphnis , qui l'eût pensé ? les armes de nos
Princes

50 Comme un torrent épars inondent nos Provin-
ces ,

Et

Et nos propres soldats , ces monstres de l'enfer ,
 Ravagent *ces beaux lieux* par la flamme & le fer.
 Helas ! combien de fois ai-je vû leurs épées
 Dans le sang des bergers indignement trem-
 pées ?

55 Combien de fois hélas , ai-je vû sur ces bords
 Des rivières de sang , des montagnes de morts ?
 Par une impiété qui n'eut jamais d'exemples
 Leurs sacrilèges mains ont profané nos tem-
 ples ,

Abbatu nos Autels , saccagé nos hameaux ,
 60 Rompu nos flageolets , brisé nos chalumeaux.
 On coupe nos lauriers , on trouble nos Fon-
 taines ,

On brûle les moissons de nos fertiles plaines.
 Les chardons épineux naissent dans nos guérets.
 Nos jardins cultivés deviennent des forêts ;

65 Et des loups devorans la sanglante furie
 Désole les troupeaux de nôtre bergerie :
 Oui , je quitte *ces lieux* pour ces nobles climats ,
 Jadis l'affreux séjour des vents & des frimats ,
 Aujourd'hui le séjour de l'amoureuse Flore
 70 Plus riant que les lieux où se lève l'Aurore.

Par

Par ses divins appas , par ses attraits charmans
Une Nymphé celeste à fait ces changemens.

Sous ses pas en tout tems les fleurs naissent écloses ,

Les œillets & les lits , les jasmins & les roses.

75 Sa parole applanit les humides fillons.

Sa parole en zephirs change les aquilons.

Sa presence embellit le cristal des fontaines ;

Fait verdier les forêts & fait jaunir les plaines.

Ses yeux par leurs regards adoucissent les airs ,

80 Et dissipent les nuits par leurs brillans éclairs.

D A P H N I S.

Quelle est donc cette Nymphé en charmes si féconde ,

Et qui change à son gré l'air & la terre & l'onde ?

M E N A L Q U E.

C'est ce nouveau soleil , ce chef-d'œuvre des cieux

Si vanté des mortels & si cheri des dieux ,

85 Cette jeune beauté , cette Nymphé divine ,

Ce miracle étonnant , l'adorable CHRISTINE ,

Superbe rejetton du Monarque du Nort ,

Qui fut des affligez l'asyle & le support ,

Do

De ce grand conquérant l'invincible *GUSTAVE*,

90 Qui fit & la victoire & la fortune esclave ;
Et dont le bras fatal , par cent combats divers ,
Domptant la Germanie , étonna l'Univers ,
Le Rhin vit ces combats , & jusques dans sa
source
D'épouvante surpris en arrêta sa course.

95 Le Danube en trembla caché dans ses roseaux ,
Et saisi de frayeur précipita ses eaux.

Tu fais combien de fois le bruit de sa vaillance
De nos sombres vallons a troublé le silence ,
Et que du bruit tonnant de ses rares exploits

100 Cent fois ont retenti les échos de nos bois.

Comme de ses états , de sa vertu guerrière

Tu sauras qu'aujourd'hui *CHRISTINE* est
heritiere.

Jamais du Termodon le rivage écumeux

Ne vit tant de hauts faits , ni tant d'exploits fa-
meux ,

105 Qu'aux rivages bruyans des ondes Germani-
ques ,

Qu'aux rivages Danois , qu'aux rivages Balti-
ques

Par

Par les vaillantes mains de ses braves guerriers
Cette jeune Amazone a cueilli de lauriers.

Un jour qui n'est pas loin , ses superbes armées

110 Joindront à ces lauriers les palmes Idumées ,

Et l'on verra pâlir l'infidelle croissant

• A l'aspect lumineux de cet *astre naissant*.

Mais sache encor , Daphnis , que sa main adorable

En adresse , en valeur à *nulle autre semblable* ,

115 Au milieu de la guerre & dans les champs de Mars

Cultive les vertus & fait fleurir les arts.

Son esprit grand & vaste embrasse toute chose ,

Et l'Histoire & la Fable , & les Vers & la Prose.

Elle fait des métaux les nobles changemens ,

120 Des globes azurez les divers mouvemens.

Des plus *brillantes fleurs* de Grece & d'Italie ,

Tout le Nort étonné voit son ame embellie ,

Elle a de l'Orient pillé tous les thresors.

Du Pasteur de Solyme elle entend les accords ,

125 Et son rare sçavoir , non moins que son courage ,

La fait nommer par tout la Pallas de nôtre âge.

Pour voir cette Pallas le sçavant Apollon
Quitte l'onde divine & le sacré vallon.

Les filles de memoire abandonnant la Grece
130 Et le double sommet & les flots de Permesse
Vont habiter les monts & les rives du Nort,
Et jouir en *ces lieux* d'un favorable sort.

De *mille* endroits divers *mille* doctes Orphées
Y suivent à l'envi ces neuf savantes Fées.

135 *Mille* cygnes fameux en *mille* endroits épars
Vers ces *lieux fortunéz* volent de toutes parts,
Ceux qui le long des eaux & de Loire & de
Seine
Soupirent doucement leur amoureuse peine :
Ceux qu'aux rives du Tibre on voit en cent
façons

140 Comme des rossignols varier leur chansons.

Ceux qui superbement font admirer au Tage
Sur l'or de ses sablons l'argent de leur plu-
mage.

Ceux de qui le Danube entend les doux accords,
Et ceux que la Tamise élève sur ses bords;

145 Et de tous les accens de tant de voix étranges
Se forme pour *CHRISTINE* un concert de
louanges.

Pou.

Pour moi , de qui le chant n'a rien de gracieux,
 Je n'eusse osé , Daphnis , les suivre dans *ces*
lieux

Sans les ordres sacrez de l'auguste *CHRISTINE* ,

150 Et les puissans attraits de sa bonté divine.

CHRISTINE veut ouïr mes fresles cha-
 lumeaux ,

Et veut qu'en ses vallons je garde ses troupeaux.

Qu'il me tarde, Daphnis, qu'heureux je ne con-
 temple

Cette Reine du Nort , des Monarques l'exem-
 ple !

155 Animé par sa voix , échauffé par ses yeux ,

On me verra porter son nom jusques aux cieux ,

Tant d'aimables appas , tant de rares merveilles

Seront le doux objet de mes penibles veilles.

A ses hautes vertus , à ses fameux exploits

160 Je consacre , Daphnis , & ma plume & ma voix.

D A P H N I S.

Il le faut avoïer , on a vû sur nos têtes

Depuis quatre moissons gronder *mille* tempêtes.

Mais ces tems sont passez , & ces *fertiles lieux*

Bien-tôt , comme autrefois , seront *chérïs des*
Dieux.

165 Déjà l'astre du jour dissipe le nuage ,

Et nous allons revoir le calme après l'orage ;

POMPONE, la merveille & l'honneur de nos
jours,

Du peuple & du Senat les constantes amours,
Tenant droite en sa main la balance d'Astrée,

- 170 Nous promet la saison de Saturne & de Rhée,
Le grand, l'illustre *ABEL*, cet esprit sans pareil,
Plus clair, plus penetrant que *les traits du soleil*:
Ce Ministre puissant, dont le vaste domaine
Occupe tous ces bords & de Sarte & de Maine,
175 Qui du Prince aujourd'hui dispense le thresor,
Nous promet *en ces lieux* les jours du siecle d'or.

M É N A L Q U E.

Il est vrai que *POMPONE* & qu'*ABEL* ont
des charmes

Capables d'arrêter les torrens de nos larmes.

Ce Ministre sacré de la juste Thémis

- 80 *POMPONE* a les mortels & les dieux pour
amis.

La douce majesté regne sur son visage:

Il force la raison par son divin langage,

Le vice est à ses pieds par sa voix abattu,

Et plus que sa grandeur éclate sa vertu.

- 185 Son nom vole en tous lieux, & les peuples
étranges

Comme ceux de la Seine entonnent ses louanges

Il aime nos chansons, il estime nos vers,

Il chérit les vertus dans un siecle pervers,

D'A-

D'ABEL cent nations célèbrent la prudence ;
 190 Il lit dans l'avenir par son expérience ;
 Son adresse admirable & ses discours vainqueurs
 Charment tous les esprits & gagnent tous les
 cœurs.
 Nous avons vû , Daphnis , son ame non com-
 mune
 Supporter sagement l'une & l'autre fortune ,
 195 Il fut ferme & constant en son adversité ;
 Il est doux & modeste en sa prospérité.
 Nous l'avons vû *cent fois* aux campagnes de
 Loire
 Eclatant de lumière & couronné de gloire
 Au bord de nos ruisseaux , le long de nos Buif-
 sons
 200 Ecouter attentif nos plaintives chansons ,
 Et souvent preferer aux lyres heroïques
 L'agréable concert de nos Muses rustiques ;
 Mais pour eux vainement nos chants ont des
 appas ,
 Puisque la Cour , Daphnis , ne les écoute pas :
 25 Qu'on prefere *en ces lieux* à nos douces musettes
 Les Clairons enroüez & les aigres trompettes ;
 Que de nos flageolets les tons délicieux
 Cedent aux soins aigus des fifres odieux.
 A l'exemple des Rois , à l'exemple des Princes
 30 En ce tems déreglé se reglent les Provinces.

A la ville, au village, en nos bois, en nos champs
On se moque, Daphnis, de nos plus doux accens,

Et personne aujourd'hui ne console nos Muses
Languissantes d'ennui, de tristesse confuses.

215 Daphnis, *ARMAND* n'est plus, *ARMAND*
qui des neuf Sœurs

Aima si constamment les célestes douceurs,
Qui combla de bienfaits ces filles de mémoire,
Qui les combla d'honneurs, qui les combla de gloire.

Daphnis, *ARMAND* est mort, & l'art des
beaux esprits

220 Ne reçoit de la Cour qu'opprobre & que mépris.

JULES qui par ses soins de nôtre grand Monarque

En la place d'*ARMAND* conduit la grande barque,

Qui la fut garantir de tant d'affreux rochers
Inconnus au sçavoir des plus sages Nochers,

225 Et qui par ses conseils, par son ferme courage,
Lorsqu'avecque les vents & les flots & l'orage
Contre lui combattoient ses propres Matelots,
A surmonté les vents & l'orage & les flots,

JULES fuit nos concerts, & ne voulant de gloire

230 Que celle qu'il reçoit des mains de la victoire,
N'estime

N'estime des bergers les plus doctes chansons

Que de vaines douceurs & d'inutiles sons.

Le bruit de ses tambours , le son de ses trom-
pettes

Etrouffent les accens de nos foibles musettes.

235 A peine seulement dans le champ des guerriers

Rampe nôtre lierre au pied de ses lauriers.

Il faut aller , Daphnis , où le sort nous appelle.

Adieu , de nos bergers berger le plus fidelle.

D A P H N I S.

Donc *cet Astre brillant* , ce *Chef-d'œuvre d'a-*
mour ,

240 Cette aimable *Doris plus belle que le jour* ,

Qui pourroit arrêter l'esprit le plus volage ,

Qui pourroit captiver le plus libre courage ,

Pour qui les *immortels abandonnent les cieux* ,

Ne pourra retenir Menalque en *ces beaux lieux* ?

245 Cette belle amitié d'éternelle durée

A la jeune Doris si saintement jurée ,

Doris pour qui ton cœur poussa tant de soupirs ,

Qui fut l'unique objet de tes brûlans desirs ,

Qui tira de tes yeux *mille torrens de larmes* ,

250 Qui le jour , qui la nuit te causa tant d'alar-
mes ,

Dont l'esprit merveilleux, dont les attraits divers

Ont été *mille fois* le sujet de tes vers :

- Cette belle amitié n'aura pas la puissance
De retenir Menalque *aux lieux* de sa naissance
255 Cette belle Doris, ce *miracle charmant*
Que Menalque en *tous lieux* suivit si constamment,
Qu'il suivoit sur les bords & de Marne & de
Seine,
Qu'il suivoit sur les bords & d'Araise & de
Maine,
Et qu'il auroit suivie au profond des enfers,
260 Ne pourra retenir Menalque dans ses fers ?
Après ce changement, certes on le peut dire,
Il n'est rien d'assuré dans l'amoureux empire :
Les sermens ne sont rien qu'un discours de-
vant,
Les larmes que de l'eau, les soupirs que du vent.

M E N A L Q U E.

- 265 Des belles, il est vrai, Doris est la plus belle.
Son port majestueux n'est pas d'une mortelle,
La clarté de son teint & l'éclat de ses yeux
Surpassent la splendeur du bel Astre des cieux.
Les Zephyrs pour l'ouïr retiennent leurs ha-
leincs
270 Et les Nymphes des eaux le cours de leurs fon-
taines.
Les Graces, les attraits, les charmes, les appas
A toute heure, en *tous lieux* accompagnent se^s
pas. En

En ses yeux , en sa voix , en sa taille , en son geste

Eclate la grandeur , reluit un air celeste ,

175 Et comme elle est en terre une divinité

En foule les mortels adorent sa beauté.

Des belles il est vrai , Doris est la plus belle ,

Mais des belles , Daphnis, elle est la plus cruelle,

Ni des brûlans estes les extrêmes ardeurs ,

280 Ni des aspres hyvers les extrêmes froideurs

N'ont rien qui soit égal aux ardeurs de ma flamme ,

Ni rien de comparable aux froideurs de son ame.

En vain donc pour Doris en *ces aimables lieux*

Me voudroient arrêter tes soins officieux.

325 Des plus rudes climats les glaces effroyables

Bien plus que ses froideurs me seroient supportables.

Non moins que nos malheurs , non moins que nos discords

Son orgueil, ses mépris m'éloignent de ses bords.

Doris enfin me chasse , & *CHRISTINE* m'appelle.

290 Adieu de nos bergers berger le plus fidelle.

D A P H N I S.

De l'aimable Doris *les charmes précieux*
 Avecque ses dédains te suivront *en tous lieux.*
 Ainsi le cerf blessé courant par les campagnes ,
 Traversant les forêts , les fleuves , les monta-
 gnes ,
 295 Porte avec soi le dard qui lui perce le flanc ,
 Et qui lui doit ravir la vie avec le sang ;
 Ton ame souffrira pour ta belle inhumaine
 Aux rivages du Nort comme aux rives de Mai-
 ne ,
 Et tes yeux n'auront pas le *plaisir nompareil*
 300 De contempler *ses yeux plus beaux que le Soleil,*

M E N A L Q U E.

Je l'avouë , il est vrai , *sa beauté sans seconde*
 Me va suivre *en tous lieux* sur la terre & sur
 l'Onde.
 Ses dédains me suivront aux rivages du Nort :
 Mais au moins *en ces lieux* j'aurai ce reconfort
 305 De ne point offenser par ma triste presence
 Ces yeux à qui les Rois doivent obéissance.
 J'aime , j'aime Doris & j'aimerai toujourns ,
 La fin de mon amour soit celle de mes jours.
 Parce qu'elle est & fiere , & superbe , & cruelle ,
 310 Je ne veux point , Daphnis , devenir infidelle.
 Mais

Mais de tous les côtez dans ces prochains ha-
meaux ,

Je voi que nos bergers raménent leurs trou-
peaux.

Le bel Astre du jour qui finit sa carrière

Va dans l'Ondre voisine éteindre sa lumière.

315 Trop aimable Daphnis , en cet *aimable lieu*

Reçois de ton Menalque un éternel adieu.



TRADUCTION
DU COMMENCEMENT
DE LUCRECE
EN VERS FRANÇOIS.

Par le Sieur D'HESNAULT.

DRESSÉ

DE'ESSÉ, dont le sang a formé nos ayeux ,
 Toi qui fais le plaisir des hommes & des Dieux,
 Qui par un doux pouvoir regnant sur tout le monde,
 Rends & la mer peuplée, & la terre féconde:
 Je t'invoque, ô Venus ! ô mere de l'amour !
 C'est par toy qu'est conçu tout ce qui voit le jour.
 Un seul de tes regards écarte les nuâges,
 Chasse les aquilons, dissipe les orages,
 Redonne un air riant à Neptune irrité,
 Et répand dans les airs une vive clarté.
 Dès le premier beau jour que ton astre ramene ,
 Les Zephirs font sentir leur amoureuse haleine ,
 La terre orne son sein de brillantes couleurs ,
 Et l'air est parfumé du doux esprit de fleurs.
 On entend les oiseaux fraper de ta puissance ,
 Par mille tons lascifs célébrer ta présence.
 Pour la belle genisse on voit les fiers taureaux
 Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux.
 Enfin les habitans des bois & des montagnes ,
 Des fleuves & des mers, & des vertes campagnes ,
 Brûlant à ton aspect d'amour & de desir ,
 S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir ,
 Tant on aime à te suivre, & ce charmant empire
 Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire.
 Donc puisque la nature est toute sous ta loy,
 Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toy,
 Que sans toy rien n'est beau , rien n'aime, & n'est ai-
 mable;
 Venus , devien ma Muse , & sois-moy favorable.
 Je vais de l'univers étaler les secrets :
 J'écris pour un Heros comblé de tes bienfaits.
 Memmius eut de toy les graces en partage ,
 Fai-les , en sa faveur, briller dans cet ouvrage ;
 Cependant des mortels arrête les terreurs ,
 Ecarte loin de nous la guerre & ses horreurs ;

Tu

Tu peux tout mettre en paix & sur mer & sur terre ;
 Car que ne peux-tu point sur le Dieu de la guerre ?
 Souvent ce Dieu si fier, vaincu par tes appas ,
 Dépose sa fierté pour languir dans tes bras ;
 Sa tête est sur ton sein nonchalamment panchée ,
 Et l'amour tient son ame à ta bouche attachée ;
 Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps ,
 Et nourrissent ses feux en pillant tes trésors ,
 Tant tu sçais avec art bien placer tes caresses ,
 Allumer les desirs, provoquer les tendresses ;
 Parle pour les Romains dans ces momens si doux ,
 Nous demandons la paix, demande-la pour nous.
 Le dessein que je prens, veut un esprit tranquille,
 Puis-je le posséder dans ce tems difficile ?
 Et de tant de Heros, Memmius digne fils ,
 Peut-il donner des soins qu'au bien de son Pays ?
 Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
 Qu'un esprit affranchi de toute inquietude :
 Autrement tous mes soins seroient hors de saison,
 En vain j'entreprendrois d'éclairer ta raison.
 Bien loin de penetrer ce que je vais t'apprendre,
 Tu te ralentirois, avant que de l'entendre,
 Je vais d'un vol hardi m'élever dans les Cieux,
 Et là te faire voir quel est l'emploi des Dieux ;
 Te ramener après dans la source des choses,
 Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
 Tu sçauras de quel fond la nature fait tout ,
 De quoi tout s'entretient, en quoi tout se resout ,
 Quels sont ces simples corps, cette simple matiere,
 Qu'on nomme premiers corps, & matiere premiere,
 Parce que tout vient d'eux, & qu'ils sont éternels ;
 Car loin de nôtre esprit ces pensers criminels,
 Qui dégradent des Dieux l'immortelle nature,
 Et les font ouvriers de chaque creature.
 Si ces Dieux ne vivoient dans la tranquillité,
 A quoy leur serviroit leur immortalité ?

A rien

A rien qu'à les livrer à d'éternelles peines,
 C'est trop les intriguer dans les choses humaines :
 Ils sont toujours puissans , toujours heureux sans
 nous ,

Et ne sentent jamais ni pitié ni couroux.

On a vu les mortels traîner long-tems leur vie
 Sous la Religion durement asservie ,

Long-tems du haut du Ciel ce fantôme effrayant,

A lancé sur la terre un regard foudroyant ;

Mais un Grec le premier plein d'une sage audace

L'osa voir d'un œil fixe , & l'insulter en face :

Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en détourner,

La terre eut beau fremir, le Ciel eut beau tonner ,

Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture,

Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la nature ;

Dans l'enceinte du monde il se crut trop ferré ,

Le Ciel ne fut pas même assez vaste à son gré,

Rien ne luy fit obstacle, & ce puissant génie

Courut de l'univers la carrière infinie.

Après avoir sçû tout , il nous a tout appris,

Nul être, nul pouvoir ne surprend nos esprits,

On sçait jusqu'où s'étend tout pouvoir & tout être,

Et ce qui le termine, & ce qu'il en peut naître.

Ainsi par la raison il surmonta la peur ,

Ainsi l'erreur mourante au pied de son vainqueur,

Et la Religion terrassée avec elle,

Attire à ce mortel une gloire immortelle.

Peut-être, Memmius , peut-être croiras-tu

Que ma Philosophie attaque ta vertu ,

Que de l'impiété je fonde les maximes ,

Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes;

Mais regarde plutôt quels crimes odieux

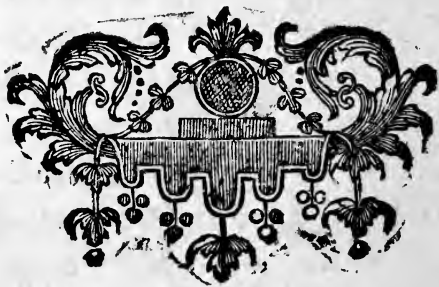
A produit autrefois ce vain culte des Dieux:

On maltraite en Aulide une jeune Princesse ;

Et qui sont ses Bourreaux ? tous les Chefs de la
 Grece ,

Son pere. Mais Diane a soif de ce beau sang ;
 Agamemnon le livre , & Calcas le répand.
 La belle Iphigénie au Temple est amenée ,
 Et d'un voile aussi-tôt la victime est ornée ;
 Tout un grand peuple en pleurs s'empresse pour la
 voir ,

Son pere est auprès d'elle outré de désespoir ,
 Un Prêtre auprès de luy couvre un fer d'une Etoile:
 A ce spectacle affreux, elle perd la parole ,
 S'agenouille en tremblant, se soumet à son sort,
 Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort ;
 Il ne luy sert de rien à cette heure fatale ,
 D'être le premier fruit de la couche Royale.
 On l'enleve de terre, on la porte à l'Autel,
 Et bien loin d'accomplir un Hymen solennel ,
 Au lieu de cet Hymen, sous les yeux de son Pere,
 On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,
 Pour la rendre propice au départ des vaisseaux :
 Tant la Religion peut enfanter des maux !



AU LECTEUR.



Es Satyres de Monsieur Despréaux ont fait un si grand fracas, & tant de Personnes capables de juger des belles choses, leur ont donné leur approbation, que je serois du moins aussi emporté que leur Auteur, si le peu qu'on y remarque de méchant me faisoit condamner tout ce qu'il y a de bon. J'avoüe que la gloire qu'il pretend s'estre acquise, lui seroit legitimelement deuë, si l'on acqueroit une veritable gloire à faire beaucoup de mauvais bruit : mais pour un Homme tel que Monsieur Despréaux, qui par la délicatesse de sa Plume pouvoit s'attirer des applaudissemens sans restriction, c'est en avoir mal usé, qu'avoir reduit tout ce qu'il y a de Gens raisonnables, à ne pouvoir faire l'éloge de son Esprit, sans estre obligez de faire le procès à sa conduite. S'il est vrai que son Génie soit si borné, qu'il soit en pais perdu aussitost qu'il est hors de la Satyre, je consens qu'il n'en sorte point : mais il y a bien de la difference entre satyriser & médire ; reprendre, & injurier ; condamner des crimes,

AU LECTEUR.

& en commettre. Attaquer les vices dans tous les Hommes , & faire des peintures de leur noirceur qui donnent de l'horreur à ceux qui en faisant reflexion sur leur vie , s'en trouvent convaincus, c'est ce qu'on appelle une Satyre : mais declarer ceux d'un Particulier, & decliner son nom pour le faire mieux connoître, c'est un Libelle difamatoire. En vain Monsieur Despréaux cherche des Exemples pour autoriser ce qui n'en eût jamais. Si les Romains qu'il cite dans un Discours qu'il a fait sur la Satyre, ont quelque fois nommé des Gens connus, ils faisoient par prudence ce qu'il fait aujourd'huy par le seul plaisir qu'il a de faire mal : Ceux qu'ils décrioient , estoient déjà décriez par les crimes qu'ils avoient commis, & par les reprehensions qu'ils n'avoient pû éviter; & si l'on en faisoit des portraits épouvantables c'estoit pour effrayer la jeunesse qu'ils pouvoient seduire: mais de tous ceux que nomme Monsieur Despréaux, il n'y en a pas un que je connoisse , si l'on m'en excepte , en qui l'on ne trouve toutes les qualités requises pour faire d'aussi honnestes Gens qu'il y en ait au Monde ; & pour ce qui est de ceux que je ne connois pas, j'en juge favorablement par le mal qu'il ne peut s'empescher de leur vouloir. Qu'on ne m'allegue point que j'ay voulu faire pis que Monsieur Despréaux n'a fait; & que s'il y a du crime à mettre du monde sous la Presse,

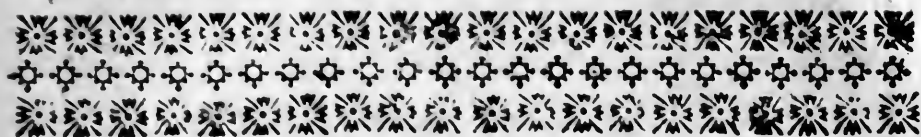
AU LECTEUR.

Presse, il y en a encore davantage à en vouloir traduire sur un Theatre : Je n'ai pas vescu jusqu'à present sans le sçavoir aussi-bien que ceux qui me l'allegueroient : mais outre que pour se bien vanger, on doit faire un peu plus de mal qu'on n'en a receu, Monsieur Despréaux meritoit bien d'estre joié en presence de toute la Terre qu'il joue, & le Tribunal Auguste où il a mandié les Défenses dont il s'est servy, & qui a coutûme de se declarer contre toutes sortes d'Agresseurs, ne lui auroit pas esté si favorable, n'estoit qu'il en a surpris la religion. Ceux qui se donneront la peine de lire la Piece que je mets au jour, verront bien que je n'y ay rien mis de difamatoire contre son honneur ny contre sa personne, comme il le suppose dans l'Arrest qui fait défenses aux Comediens de la représenter. Je ne sçais rien de lui qui soit à son désavantage, que ce que toute la France sçait aussi : c'est-à-dire cette liberté qu'il prend d'offenser des Gens qui ne lui ont jamais fait de mal; & je pense qu'il n'y en auroit gueres qui luy refusassent leur estime s'il faisoit un meilleur usage de son Génie. Ce n'est pas que dans ce qu'il a fait il n'y ait à retoucher comme dans tout ce que font les autres. Le plaisir que l'on a d'entendre médire fait qu'on passe, sans y prendre garde, par-dessus des endroits où l'on s'arrêteroit, si une injure qui s'y trouve à point nommé,

AU LECTEUR.

n'attiroit toute l'attention de ceux qui parcourent ses Ouvrages ; & si j'estois d'humeur à faire une Critique en Prose , je luy en citerois plusieurs , sans compter ceux que j'ay déjà repris , où il a oublié de mettre du jugement. Mais je me contente du temps que j'ay perdu à lui répondre ; & je lui declare que de quelque façon qu'il me traite désormais , je ne m'en vangeray que par mon silence. Si je fais de méchans Vers , il aura peu de gloire à faire tomber un Homme qui tomberoit bien sans luy ; & si j'en fais de bons , ils se soutiendront assez d'eux-mêmes.





ACTEURS.

EMILIE , Maistresse du Chevalier.

LE CHEVALIER , Amant d'Emilie.

LE MARQUIS , Marquis du Siecle.

LA MARQUISE ORTODOXE , jeune Veuve ;
& Précieuse.

A MARANTE , Amie d'Emilie.

BOURSAULT.

LA WALTOLINE , Suiffe d'Emilie.

LA FRANCE , Laquais d'Emilie.

La Scene est chez Emilie.



LA SATYRE

DES SATYRES.

COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER,
UN LAQUAIS.

EMILIE.



ALLEZ-moy de ce pas querir la Waltoline,
Et revenez.

LE CHEVALIER.

D'où vient que vous estes chagrine ?
Qu'avez-vous ?

EMILIE.

Juste Dieu, qui ne le seroit pas ?

A-t-on rien dit de bon pendant tout le Repas ?
Sans façon, suivez-moy, si vous me voulez suivre ;
Mais je ne puis rester là-dedans, je suis yvre.
Pour peu qu'on ait de sens, se figure-t-on rien,
Qui soit plus fatigant qu'un si sot entretien ?

Vostre

Vostre Amy le Marquis , dont la langue estropie ,
 Est un Original qui n'a point de Copie :
 Il emporte le prix sur les plus éventez ,
 Et ne dit que fadaïse , & qu'inutilitez.
 Ce qu'il a d'assommant , quelque sot qu'il puisse estre ,
 Aux Ouvrages d'Esprit il prétend se connoître ;
 Et n'en croyant jamais que son foible Cerveau ,
 Ce qu'il louë est blâmable , & ce qu'il blâme est beau.
 Mal avec la Raison , il n'est point de rencontre
 Où , si-tost qu'on en parle , il ne se ligue contre.
 J'ai de son entretien autrefois fait l'essay :
 Il est si plein de foy , qu'il en créve.

LE CHEVALIER.

Il est vray.

Qu'il soit seul à manger , d'une mine adoucie ,
 Il boit à sa santé , puis il se remercie ;
 A se complimenter passe le tiers du jour ,
 Et croit qu'on s'apperçoit quand il manque à la Cour.
 Mais tout fat qu'il puisse estre , une Dame galante ,
 Doit , quand elle régale , estre plus complaisante.
 Je n'ai jamais rien veu qui fût mieux ordonné
 Que le pompeux Repas que vous avez donné :
 Lors qu'à charmer nos sens vostre Esprit s'étudie ,
 Et qu'au Bal qui s'appreste il joint la Comedie ,
 Faut'il qu'un Etourdy , qui n'a point de raison ,
 Avec si peu d'Esprit , en allarme un si bon ?
 Si vous le trouvez fat , riez-en.

EMILIE.

Que j'en rie !

Et morbleu (car enfin il m'a mise en furie ,
 Et s'il faut librement vous en faire l'aveu ,
 Je ne puis en sortir , si je ne jure un peu.)
 Riez-en , dites-vous ? Faudroit-il me le dire ?
 N'en aurois-je pas ry , si j'en avois pû rire ?
 A plusieurs méchans mots , qu'il garantissoit bons ,
 J'ay fait semblant de rire , & j'enrageois au fonds.
 Plein de son Despréaux qu'en louant il déchire ,

A 24

Car

376 LA SATYRE DES SATYRES
(Car ce qui n'en vaut rien est ce qu'il en admire)
Il en parle sans cesse , & prétend sottement
Que l'Univers en Corps soit de son sentiment.
J'ay bien affaire , moy , pour se faire de feste ,
Que de son Despréaux il me rompe la teste ;
Et qu'à brûle-pourpoint il m'attaque vingt fois
Pour piller mon suffrage , & corrompre ma voix.
Grace au babil fécond d'un Marquis ridicule,
Qui toujours se regarde, & toujours gesticule,
Si Monsieur Despréaux n'eût servy d'entretien ,
Tant qu'a duré le jour , ont n'eût parlé de rien:
On l'a plus de cent fois conjuré de se taire,
Mais le Traistre qu'il est , n'en a rien voulu faire :
Despréaux qui l'enteste , est si fort à son goût ,
Qu'il le mettoit en œuvre , & l'enchassoit par tout.
Défaites-vous-en. Fy!

LE CHEVALIER.

Je suis prest de le faire ,
Il vous blesse la veuë , & je cherche à vous plaire ;
Mais (& vous voulez bien que je vous parle ainsi)
Il n'est pas le seul Fat que vous souffriez icy.
Le Marquis , à mon sens , est plus sage qu'Eudoxe ,
Qui se fait appeller la Marquise Orthodoxe ,
Parce que dans Alger son Ayeul fait Captif ,
Pour la Religion , fut empallé tout vif :
Cependant chaque jour vous souffrez sa visite ,
Et , si je m'y connois , c'est un mince mérite.
Et-il rien de si fade , & de plus dégoutant ,
Que les mots qu'elle affecte , & quelle estime tant ?
N'est-ce pas à dessein de faire rire le monde ,
Que toujours repeter que l'on couvre sa Blonde ,
Pour dire aux Gens de Cour, en des termes nouveaux,
Usez-en librement , & mettez vos Chapeaux.

EMILIE.

Et puis-je honnestement m'en débarasser ? Dites :
Puis-je sans l'offenser , refuser ses visites ?
Et de la qualité dont vous sçavez qu'elle est ,

Luy diray-je tout franc que son air me déplaist ?

LE CHEVALIER.

Par la même raison, sur la moindre matiere,
Voulez-vous qu'au Marquis j'aille rompre en visiere ?
Et du Rang dont il est, (car dans tout cet Etat
On trouveroit à peine un plus illustre Fat)
Son Pere qui descend d'un Echapé de Prince,
Met dans ses Qualitez, Gouverneur de Province,
Duc, Vicomte, Marquis, Chevalier, Mareschal,
Comte, Baron, Vidame, Escuyer, Seneschal,
A Paris Pair de France, à Madrid Grand d'Espagne,
Tresorier d'Angleterre, Electeur d'Allemagne;
Et comme si pour luy c'estoit peu que cela,
Il fait encor au bout mettre un *& cetera*,
Après vingt Qualitez d'une telle importance,
Côme font la plupart des grands Seigneurs de France
A des Gens de sa sorte ira-t-on dire au nez,
Qu'en Theatre public leurs pareils sont bernez ?
Sûr qu'à vos sentimens c'est à tort qu'il s'oppose,
Le Marquis est un fou, mais je n'en suis pas cause;
Et je suis étonné qu'avec tant de clartez,
Vous vouliez me charger de ses iniquitez.

EMILIE.

Vous l'avez amené.

LE CHEVALIER.

Je l'ay dû, ce me semble:

Accordez aujourd'huy, pour estre unis ensemble.
L'honneur dont vos bontez récompensent mes soins,
Me paroît assez grand, pour avoir des Témoins.
D'ailleurs, vous faire voir en l'estat où vous estes,
A ce qui m'a charmé c'est mener des Conquestes:
Rien n'échape à vos yeux, & je ne voulois pas
Faire tort d'un hommage à vos charmans appas.

EMILIE.

Vous voulez m'adoucir, mais enfin je m'obstine...



SCENE II.

EMILIE , LE CHEVALIER , LA
WALTOLINE, UN LAQUAIS.

EMILIE.

A La fin , grace au ciel , la Waltoline.
Mon Dieu , comme il est fait ! Il s'est battu !

LA WALTOLINE.

Pardy

Un Laquais par deux fois dit que j'avre menty :
Par mon foy , moi d'abord que luy tourne son teste ,
Je tiens mon Halebarde en mon main toute preste ,
Et quand il ne voit rien , pardy tout à l'instant
J'en donne un coup bien fort dessus son dos qu'il tend ,
Mais le Laquais , mon foy , qui n'est gueres Pagnote ,
Me prend mon Halebarde , & pardy m'en tapote ;
De son Main , qu'il fait Poing , me casse tous les dans ,
Mon foy , le Maison s'ouvre , & j'ay forty dedans :
J'aime encor plus que mieux qu'il déchire mô Mâche.
Voudrois bien maintenant un petite fil blanche
Pour deux liars.

EMILIE.

Et faquin , faut-il se battre ?

LA WALTOLINE.

Ho , ho ,

Voulez-vous que j'endure un menty tout degôt ?
Non par mon foy.

EMILIE.

Viença , Tu sçais lire , je pense ?

LA WALTOLINE.

Point , pardy !

EMI-

COMEDIE.

379

EMILIE.

Point!

LA WALTOLINE.

Ah, ah : j'avre la souvenance

Que cyfait. Oüy pardy. Foy de Suisse d'honneur.

EMILIE.

Tu sçais lire?

LA WALTOLINE.

Mon foy, s'avre lire par cœur,

Et fort bien.

EMILIE.

Vinça-donc. La Noblesse ambiguë

Qui traîne le desorde, & qui fait la cohue,
Me fatigue, m'assomme, & tout en sera plein,
A moins que de bonne heure on n'y tienne la main :
C'est pourquoy, songes-y; Je p étens qu'aucun n'entre,
Horsmis ceux dont les Noms sont là-dessus.

Elle luy donne un Papier.

LA WALTOLINE.

Oh Diantre.

Si quelqu'un vient : Qui tape? Amy. Dy vostre Nom?
Moy je veux pas le dire; Et moy j'ouvre point.

EMILIE.

Bon.

Retourne, & souviens-toy de ce que je t'ordonne.

LA WALTOLINE.

Oh pardy, j'avre moy, la souvenance bonne :
S'il ne cline son nom, personne entre aujourd'huy.

Après avoir fait cinq ou six pas, il revient,

& dit au Chevalier

Dites-moy, l'écriture est-ce pas le noir?

LE CHEVALIER.

Oüy.

LA WALTOLINE.

Grand-mercy.

SCE-



SCENE III.

LE MARQUIS, EMILIE,

LE CHEVALIER,

UN LAQUAIS.

LE MARQUIS, *de derriere le Theatre,*

Chevalier.

EMILIE.

Me revoilà chagrine ;
L'étourdy de Marquis, dont la langue assassine ,
A dessein de nous joindre , & je crains son caquet.

LE MARQUIS.

Chevalier !

EMILIE.

Pay.

LE MARQUIS.

Ma foy , je vous prens sur le fait ,
Vous voilà l'un & l'autre à ma misericorde :
Cóment Diable ? à l'écart dès le jour qu'on s'accorde !
A vous dire le vray , si je m'y connois bien ,
Deux Amans comme vous , ne sont pas la pour rien :
Pour fausser Compagnie , il faut avoir affaire ,
Dieu me damne.

LE CHEVALIER.

L'Amour n'est jamais sans mystere ,
Tule sçais.

LE MARQUIS.

Dites-moy , dansera-t-on bien-tost ?
Je m'en suis autrefois démessé comme il faut.
Dolivet , & Beauchamp , m'en faisoient la grimace.

EMI-

COMEDIE.

381

EMILIE.

Les Gens faits comme vous ont par tout bonne grace.

LE MARQUIS.

Assurément.

EMILIE.

La Danse est vostre vray Talent ;

Vous avez le Corps souple , & de plus l'air galant.

LE MARQUIS.

Pour souple , il est certain que je n'ay pas les gouttes ;
Je saute....

EMILIE.

A quelle Danse excellez-vous ?

LE MARQUIS.

A toutes

Par ma foy.

EMILIE.

Vous dansez les Menüets ?

LE MARQUIS.

Oh qu'ouïs

Et qui plus est , j'espere y piper aujourd'huy.

Mais à propos de Danse , as-tu sçû des Paroles

Que je fis l'autre jour , & qui sont assez drôles ?

EMILIE.

Sur quel Air ?

LE MARQUIS.

Sur quel air ? Sur l'Air des Menüets.

LE CHEVALIER.

Des Vers de ta façon sont , je croy , bien mal faits.

Les Autheurs de ta sorte , effarouchent les Muses.

LE MARQUIS.

Dieu me damne , mon Cher , pour le coup tu t'abuses.

Pour des Vers Cavaliers , qui toûjours sont mauvais ,

Je n'en ay jamais vûs de plus joliment faits.

Voicy.

*Un jour Lisés au bord de l'Onde
Parloit d'Amour à Rosemonde ;*

Mais

*Mais cette Blonde ,
 Qui toujours gronde ,
 Et que jamais le Berger ne choqua ,
 Sans raison du monde
 S'en estomaqua ;
 Depuis , par dépit , le Berger la troqua.*

Qu'en dis-tu ?

*Mais cette Blonde ,
 Qui toujours gronde ,
 Et que jamais le Berger ne choqua ,
 Sans raison du monde
 S'en estomaqua ;
 Depuis , par dépit , le Berger la troqua.*

M'en croyois-tu capable ?

LE CHEVALIER.

Non.

LE MARQUIS.

Tu vois bien par là que je suis véritable.
 Les trois Vers de la fin sentent l'Homme de Cour.

*Sans raison du monde
 S'en estomaqua ;
 Depuis , par dépit , le Berger la troqua.*

N'est-ce pas , Chevalier , que j'y mets le beau tour
 Et que sans le secours des préceptes frivoles ,
 Je fais passablement de méchantes Paroles ?
 Dy-donc.

LE CHEVALIER.

Passablement ! Sans te flatter en rien
 Tu fais de méchans Vers admirablement bien.

EMILIE.

A merveille.

LE MARQUIS.

Oh , parbleu , moderez la louange
 Touchant vostre Repas , je vous rendrois le change

COMEDIE.

383

A vous congratuler je serois occupé ;
Mais je pense jamais n'avoir plus mal soupé,
J'en enrage.

EMILIE.

Et pour moy , ce reproche me pique.

LE CHEVALIER.

Je n'ay jamais rien vû qui fut plus magnifique,
On a même trouvé bien des Mets superflus ;
Il se moque.

LE MARQUIS.

Ma foy , ce que j'aime le plus ,
Y manquoit.

LE CHEVALIER.

Sçait-on bien quels Ragousts tu souhaites ?

LE MARQUIS.

Non , mais dans un Repas n'avoir point d'*Aloüettes* ,
C'est pour moy , qui les aime , un suplice cruel ,
Parbleu.

EMILIE.

Prenez-vous-en à mon Maitre-d'Hôtel.

LE MARQUIS.

C'est un manger de Prince ; elles sont succulentes....

LE CHEVALIER.

C'est en cette Saison qu'elles sont excellentes ,
Il a raison.

LE MARQUIS.

Comment , c'est en cette Saison ?

LE CHEVALIER.

Oüy , car durant l'Eté l'on n'en mange point.

LE MARQUIS.

Bon !

Veux-tu que je te prouve , & par raisons fort nettes,
Qu'au plus fort de l'Eté l'on voit des *Aloüettes* ?

LE CHEVALIER.

En l'air donc ?

EMILIE.

Comme il dit , en l'air donc ?

Li

134 LA SATYRE DES SATYRES,
LE MARQUIS.

Point du tout,

EMILIE.

Voyons comme il fera pour en venir à bout ,
Et comme il prouvera par des raisons fort nettes.
Qu'au plus fort de l'Eté l'on ait des Alloüettes.

LE CHEVALIER.

Il ne sçauroit.

LE MARQUIS.

Parbleu , nous allons voir cela.

As-tu lû Despréaux ?

EMILIE.

De grace , brisons-là ;
Laissons-là Despréaux , & les Vers qu'il compose ,
On n'a tout aujourd'huy discoursu d'autre chose.
Je suis lassé à la fin d'oüir citer son nom.

LE MARQUIS.

Tout de bon ?

EMILIE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Ma foy , foyez-en lassé , ou non ,
Je prétens vous prouver , & par raisons fort nettes ,
Qu'au plus fort de l'Eté l'on a des Alloüettes :
Vous m'en avez tous deux défié.

LE CHEVALIER.

Mais , Marquis ,

Ne peux-tu le prouver , sans citer ses Ecrits ?
Tu n'en as pas besoin pour ce que tu souhaittes.

LE MARQUIS.

Et quel autre Ecrivain a parlé d'Alloüettes ,
Dy , Beneft ?

EMILIE.

Croyez-moy ; laissez-le discourir.
C'est un mal qui le tient , dont il faut le guerir :
Despréaux qui le charme , est dans sa fantaisie ,
Et j'en vais tant parler , que je l'en rassasse.

Des

COMEDIE.

Des Sieges , Laquais. Cà.

LE MARQUIS.

Je vous tiens , par ma foy.
N'as-tu pas les Ecrits de Despréaux ?

LE CHEVALIER.

Sur moy ?

Non.

LE MARQUIS.

Les voicy. Je ris de ton extravagance.
As-tu lû le Repas qu'il décrit ?

LE CHEVALIER.

Oüy , je pense.

LE MARQUIS.

Fort bien. Te souviens-tu des Mets qu'il fait venir ?

LE CHEVALIER.

Confusément.

LE MARQUIS.

Je vais t'en faire souvenir.

*Sur un amas confus de viandes entassées ,
Regnoit un long Cordon d'Alloüettes pressées.*

Mot pour mot. Que t'en semble ? Avois-je le goût bon ?
Mange-t-on en Eté des Alloüettes ?

EMILIE.

Non.

LE MARQUIS.

Comment ? c'est Despréaux qui dans une Satyre...

EMILIE.

D'accord, mais c'est peut-estre en Hyver qu'il veut dire,

LE MARQUIS.

Bon ; par ce faux-fuyant vous croyez m'échaper ,
Mais parbleu , sans courir , je vais vous r'attraper.
Dans le même Repas , Pour comble de disgrâce ,
Par le chaud qu'il faisoit l'on n'avoit point de glace ,
Point de glace , bon Dieu ! dans le fort de l'Esté !
Au mois de Juin ! Voyez , ay-je rien inventé ?
Voilà l'endroit , lisez.

Tome I.

Bb

L1

Ver
de Des

preaux
Sat. 31

Ver
de Des
preaux
Sat. 31

Que veux-tu qu'elle life ?

Tant-pis pour Despréaux , s'il met une sottise.

Comme Amy de l'Auteur , tu pourrois repliquer ,

Quand il fait ce Repas , qu'il prétend s'en moquer ?

Que c'est un Fat qui traite ; & qu'on peut sans scrupule

Orner d'un méchant Plat , un Festin ridicule.

A cela je répons , pour te pousser à bout ,

Qu'en May, Juin, & Juillet, on n'en voit point du tout ;

Que chez les Rotisseurs pas une Ame n'en trouve ?

Que c'est en ce temps-là que l'Alloüette couve ?

Et que tout Fat qu'il fût , le Maistre du Logis

N'avoit pas envoyé dénicher les Petits.

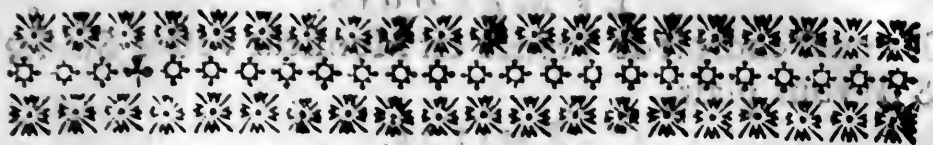
LE MARQUIS.

Mon pauvre chevalier , que ta réponse est sotté !

Tu sçais , quand je m'y mets , de quel air je te frotte ;

Sur le raisonnement , je suis plus fort que toy.





SCENE IV.

EMILIE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER,
LA WALTOLINE.

EMILIE.

QU'est-ce , la Watoline , où revas-tu ?

LA WALTOLINE.

Mon foy ;

Je vas apprendre à vous , qu'une Personne il tape.

EMILIE.

Qui se nomme ?

LA WALTOLINE.

Bour... Bour... Pardy , son nom me chape ,

Luy trois fois l'avre dit , mais je m'en dessouviens.

EMILIE.

As-tu bien consulté le Papier que tu tiens ?

Est-ce Acante , Lycas , Oriane , Caliste ,

Damon , Tirsis...

LA WALTOLINE.

Mon foy , luy n'est point sur mon Liste ,

Cartinement.

EMILIE.

Hé bien , n'ouvre donc point.

LA WALTOLINE.

Pardy ,

Luy voudroit vous , Madame , un peu voir un pety ?

EMILIE.

Ouvre donc.

LA WALTOLINE.

Voulez-vous ? Moy suis vostre serfice. Il sort.

388 LA SATYRE DES SATYRES,

LE MARQUIS.

De quel endroit de France est Monsieur vostre Suisse?
S'il vous plaît.

EMILIE.

Hé ; mon Dieu ! point de subtilité ;
Parlons de Despréaux , vous l'avez souhaité ;
Ou je diray par tout , pour vous faire la guerre ,
Que dès qu'on vous résiste , on vous jette par terre.
Défendez ce qu'il fait , je suis contre , & vous pour .
Voyons.





SCENE V.

BOURSAULT, EMILIE,
LE CHEVALIER,
LE MARQUIS.

BOURSAULT.

C'Est un peu tard venir faire ma Cour,
Madame.

EMILIE.

Estoit-ce vous qui heurtiez ?

BOURSAULT.

Oüy, Madame.

EMILIE.

Un Siege.

LE CHEVALIER.

Songez-vous à nostre Epithalame ?

L'Hymen où j'aspirois, est conclu d'aujourd'huy,
Et vous m'avez promis que vous la feriez.

BOURSAULT.

Oüy.

LE MARQUIS.

En Vers ?

EMILIE.

Monsieur en fait de fort beaux.

LE MARQUIS.

On le nomme ?

EMILIE.

Monsieur Bourfault.

LE MARQUIS.

Ah fy ! ce n'est pas là mon Homme.

Un pareil compliment luy doit sembler nouveau ;
Mais des méchans Auteurs, je suis parbleu le fléau ;
Je n'en puis souffrir un, s'il n'excelle.

390 LA SATYRE DES SATYRES.

LE CHEVALIER.

Il se moque.

LE MARQUIS.

Point, par ma foy.

LE CHEVALIER.

Point ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Mais ton discours le choque.

BOURSAULT.

Moy? Cômēt voulez-vous qu'il trouve mes Vers beaux?
Monsieur est Partisan de Monsieur Déspreaux ,
Je le connois.

LE MARQUIS.

Ma foy , c'est un charmant Génie.

Vers de
Despre-
aux , Sat.

Lors que d'un froid Rimeur , il dépeint la manie ,

Ses Vers , comme un Torrent , coulent sur le papier :

Il rencontre à la fois Perrin , & Pelletier ,

Bardou , Mauroy , Boursault. Au moins sans artifice ,
Boursault.

EMILIE.

C'est vous , je crois ?

BOURSAULT.

Pour vous rendre service :

C'est moy-même.

EMILIE.

Pour moy , quand je lis Despreaux ,
Je trouve en des endroits quelques Vers assez beaux ;
Mais ce qui me déplaist de sa Veine féconde ,
Elle est trop Satyrique , & nomme trop de monde.
C'est pour un galant Homme , un peu s'estre oublié :
Plus son nom fait de bruit , plus il est décrié :
On court à ses Ecrits , mais chacun les achette ,
Moins pour voir ce qu'il fait , que les Gens qu'il mal-
traite.

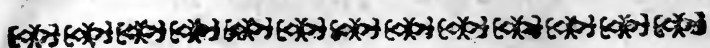
Caressé d'un Libraire , à qui va le butin ,

Aux dépens de sa gloire, il enrichit Barbin ?
Et sûr que sans nommer son Génie est aride,
Pour un honneur frivole, il en quitte un solide.
S'il avoit des Amis, il devroit le sçavoir.

LE MARQUIS.

Avec tout le respect que je crois vous devoir,
Ce que vous dites là, Madame, est ridicule,
Parbleu. Despréaux nomme ! ô le plaisant scrupule !
C'est qu'il est franc.





SCENE VI.

AMARANTE, ORTODOXE, EMILIE,
LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
BOURSAULT.

AMARANTE, *qui de la porte aperçoit Emilie.*

M Adame, avancez, s'il vous plaist,
J'ay pris la bonne Route, & c'est icy qu'elle est;
Avec l'Epoux futur je la vois qui s'amuse.

ORTODOXE, *de la porte.*

Ne font-ils rien de plus? Je sçay comme on en use,
Je m'en irois.

EMILIE.

Entrez, nous vous en prions tous,
Si vous n'avez dessein que l'on coure après vous.
Que prétendez-vous donc que nous fissions?

ORTODOXE.

Que sçay-je?

Les Amans de sa sorte ont un grand privilege.
Et puis, à le bien prendre, ayant trouvé son fait,
Quand on est accordé, n'est-ce pas quasi fait?
C'est en deux oüy qu'on dit que tout l'Hymen consiste,
Et parmy le grand Monde on n'est point formaliste:
Dés qu'on est accordé, la pudeur prend l'effor.
Que je vous baise un peu, je vous en prie. Encor,
Et Monsieur l'Accordé veut-il que je le baise?

EMILIE.

S'il le veut? de sa vie on ne l'a fait plus aise:
Vous moquez-vous?

ORTODOXE.

Bon Dieu! qu'il s'en acquite bien!
Je vous en congratulate.

COMEDIE.

593

LE MARQUIS.

Et moy, n'auray-je rien?

ORTODOXE.

Et Monsieur, quel est-il?

LE CHEVALIER.

Bel Esprit.

LE MARQUIS.

Il se raille.

EMILIE.

C'est un Auteur.

LE MARQUIS.

D'accord, qui ne fait rien qui vaille.

BOURSAULT.

J'avouë ingenuëment que j'ay fort peu d'Esprit;
Mais si vous le sçavez, il faut qu'on vous l'ait dit.

LE MARQUIS.

Vous enragez, parbleu, de ce qu'on vous terrasse;

Le party de l'Esprit est celuy que j'embrasse;

Par un vœu solennel je m'y suis engagé.

BOURSAULT

En verité, l'Esprit vous est fort obligé.

C'est estre genereux autant qu'on le puisse estre,

Que prendre son party, sans même le connoistre.

EMILIE.

Des Sieges donc, laquais, faut-il dire cela,

Petit sot?

AMARANTE.

Hé, mon Dieu, ne demeurons point là;

Ou du moins, car pour moy j'aimela Comedie,

Avant qu'on la commence, ordonnez qu'on le die.

LE MARQUIS.

Quels Comediens sont-ce? Est-ce pas Moliere?

LE CHEVALIER.

Oüy.

Et Tartuffe.

LE MARQUIS.

Ma foy, j'en suis bien réjoüy,

B b s

Jc

394 LA SATYRE DES SATYRES,

Je ne l'ay jamais vû.

ORTODOXE.

Ny moy, certes.

EMILIE, *au Laquais.*

La France,

Allez voir de ce pas quand la Piece commence :

Vous viendrez nous querir, si les Acteurs sont prests.

ORTODOXE.

Evangelisez mieux vostre petit Laquais,

De grace

EMILIE.

Asseyiez-vous; cela suffit.

LE MARQUIS.

Marquise,

Sçavez-vous qu'elle, & moy, nous venõs d'avoir prise?

ORTODOXE.

Je vous donne le droit sans resver. Fais-je bien?

LE MARQUIS.

Je l'ay toûjours.

AMARANTE.

Sur quoy rouloit vostre Entretien?

LE CHEVALIER.

Sur Despréaux.

ORTODOXE.

Oh oüy!

EMILIE.

Qu'en dites-vous?

ORTODOXE.

Qu'en dis-je!

Qu'il ravit tout le Monde, & que c'est un prodige:

Quand je lis ce qu'il fait, j'ay l'Eprit si content!

Despréaux!

LE MARQUIS.

Par ma foy, j'en disois tout autant

Mais Madame, & Monsieur, deux fâcheuses Personnes

De cent sortes raisons ont combattu mes bonnes.

Dans leurs cruelles mains le bon Sens est martyr.

COMEDIE.

199

LE CHEVALIER.

Pour moy , je ne crois pas devoir te repartir ;
Mais respecte Madame , elle est si délicate....

LE MARQUIS.

Il est vray , Dieu me damne : Elle approuve l'*Astrate*.

AMARANTE.

Quoy , l'*Astrate* ?

LE MARQUIS.

L'*Astrate* !

ORTODOXE.

Ah mon Dieu ! je l'ay vû !

Que les Vers en sont forts , & que tout m'en a plû !
J'en reuins satisfaite autant qu'on le puisse estre ;
Un Ouvrage si beau , part de la main d'un Maistre ;
Bien des Gens qu'il charma , l'applaudirent tout haut.
Dites-moy , s'il vous plaît , qui l'a fait.

BOURSAULT.

C'est Quinault.

ORTODOXE.

Bon , Quinault !

EMILIE.

Oüy , vrayment : voudroit-il vous le dire ?

ORTODOXE.

Quoi , le même Quinault que Despréaux déchire ,
A composé....

EMILIE.

L'*Astrate*. Où l'on donne un Anneau.

ORTODOXE.

Je suis au desespoir , de l'avoir trouvé beau.
Il me parut charmant ; j'en admiray le tendre ;
Mais si jamais j'y vais , j'en diray pis que pendre :
Il ne doit rien valoir , car Despréaux le dit.

LE MARQUIS.

Quoy que ce soit.

LE CHEVALIER

Tout-beau ; Quinault a de l'Esprit.

AMA-

176 LA SATYRE DES SATYRES,

AMARANTE.

Et du beau.

ORTODOXE.

Monfieur raille , ou Madame le flate.

LE MARQUIS.

S'il avoit de l'Efprit , auroit-il fait l'*Astrate* ?

LE CHEVALIER.

Parle mieux de l'*Astrate* , ou du moins n'en diſ rien,
Il a charmé Madame.

ORTODOXE.

Ah ! je m'en repens bien.

A tous les beaux endroits que l'Acteur y rencontre ,

Je fis le brouhaha , mais je proteſte contre.

On doit me pardonner , ſi je le fis tout haut ;

Ce fut innocemment que j'applaudis Quinault :

Si l'Auteur , par l'Ouvrage , avoit pû ſe connoiſtre ,

Je l'aurois trouvé laid , tout galant qu'il puiſſe eſtre ,

En conſcience.

EMILIE.

Et vous , depuis quand , & pourquoy ,

Eſtes-vous gendarmé contre l'*Astrate* ?

LE MARQUIS.

Moy.

EMILIE.

Oüy , vous , oüy.

LE MARQUIS.

J'aime aſſez , depuis quand.

EMILIE.

Il me ſemble

Que dans ſa nouveauté nous le viſmes enſemble :

Je ne ſçais depuis quand vous vous eſtes dédy ,

Mais je ſçais qu'à mes yeux vous l'avez applaudy ,

Et qu'en vous démembrant pour louer cet Ouvrage ,

Comme font la pluſpart des Marquis de voſtre âge ,

De vos bras fatiguans vous donnâtes cent coups

A ceux qui par malheur s'eſtoient mis près de vous :

Vous trouvâtes la Piece admirablement belle.

Le

LE MARQUIS.

Elle estoit belle aussi , quand elle estoit nouvelle ;
Mais elle ne l'est plus à present.

LE CHEVALIER.

Ah ! fort bien.

Pompée est déjà vieux , il ne vaut donc plus rien ?
Dans deux ans l'Alexandre , & sa Sœur l'Andromaque ,
Ne seront donc plus beaux , si quelqu'un les attaque ?
Le Cid , dont tout Paris admira la beauté ,
A donc perdu sa grace avec sa nouveauté ,
A ce compte ?

ORTODOXE.

Oh ! le Cid ! quel Poëme en approche ?
Y songez-vous ?

LE MARQUIS.

Ma foy , ta comparaison cloche.
Le Cid est de Corneille , où Diable as-tu l'Esprit ?
Il ne vaudroit plus rien , si Despréaux l'eût dit ,
J'en demeure d'accord : mais d'assez fraîche datte ,
Il approuve le Cid , & condamne l'*Astrate*.

BOURSAULT.

Les Ouvrages d'Esprit cessent donc d'estre beaux ,
Dés qu'ils sont attaquez par Monsieur Despréaux ?

LE MARQUIS.

Qui doute de cela , Sieur Bourlault ?

BOURSAULT.

Moy , peut-estre ,
Qui sçais rendre justice , & qui crois m'y connoistre.
Il ne faut pas avoir l'Esprit fort délicat ,
Pour nommer l'un Fripon , appeller l'autre Far.
Qu'a-t-il fait jusqu'icy qu'exciter des murmures ?
Insulter des Auteurs ? & rimer des Injures ?
Quelle honteuse gloire , & quel plaisir brutal ,
De ne pouvoir bien faire , à moins de faire mal ?
A quel Homme d'honneur a-t-il vû sa manie ?
Qui jamais à médire a borné son Génie ?
Quand d'un si grand Génie on a l'Esprit doüé ,

Sur

398 LA SATYRE DES SATYRES.

Sur la même matiere est-on toujours cloüé ?
 A la Satyre seule est-il beau qu'on s'amuse ?
 Et n'en peut-on sortir , sans égarer sa Muse ?
 Sorty d'assez bon Lieu , c'est vouloir sans raison
 Prostituer sa Race , aussi bien que son Nom :
 Si par malheur pour eux , ses Ecrits sont durables ,
 Ce qu'il a de Parens , en seront crûs coupables :
 Nos Neveux , après nous , ne distingueront pas
 Qui de cette Famille avoit le cœur si bas :
 Et l'erreur populaire : ou la haine publique ,
 Confondra l'honneste Homme , avec le Satyrique.
 Si l'*Astrate* qu'il blâme , est un Monstre à ses yeux ,
 Comme il est du métier , il devroit faire mieux.
 Mais je pense , ma foy , qu'il ne l'ose entreprendre.

LE MARQUIS.

S'il vouloit s'en mesler, que d'Auteurs s'iroient pendre
 Corneille le premier , quoy qu'Auteur assez bon ;
 Je crois , s'il ne fait rien , que ç'en est la raison :
 Sûr qu'il est de ravir , & de faire merveille ,
 Il veut bien faire grace au bon Homme Corneille ,
 Et luy laissant en paix achever tout son sort ,
 L'empescher de mourir , que de sa belle mort.
 C'est ma pensée.

ORTODOXE.

Au vray ?

LE MARQUIS.

D'Homme d'honneur.

ORTODOXE.

Je meurs.

Si je n'allois tâcher de penser tout-à-l'heure
 La même chose.

LE MARQUIS.

Oh , ouï ?

ORTODOXE.

Oüï , foy de Veuve.

LE MARQUIS.

Alle,

Il est aisé de voir que vous me ressemblez ;
 Vous crevez d'Esprit

ORTODOXE.

Moy ?

LE MARQUIS.

Pour un si grand service ,

Je veux que Despréaux vous accole la cuisse.

AMARANTE.

D'où vient qu'il ne dit rien de cet Auteur galant
 Qui compose à la glace , & qui rime en tremblant ?

BOURSULT.

Je ne le connois point ; quel Auteur est-ce ?

LE MARQUIS.

Diable ,

EMILIE.

Je le connois ; la peste ! Il est bien agreable ,
 C'est Boyer.

Bon , Boyer : Vous le connoissez peu.
 Boyer , quand il compose , est toujours tout en feu ;
 Dans ses moindres discours on voit ce feu qui brille ;
 Et dans les Vers qu'il fait , le Salpêtre petille.
 Quand d'un crime par fois il exprime l'horreur ,
 La fureur Poétique est sa moindre fureur .
 S'il faut peindre Bellonne au milieu du carnage ,
 Son Pégase bondit , & sa Muse fait rage :
 Il sçait camper , resoudre , assaillir , effrayer ,
 Et dans ses Vers pompeux étaler tout Boyer :
 Mais s'il faut de Vers doux embellir quelques Scenes ,
 On le faigne d'abord de trois ou quatre veines ,
 Pour faire évaporer par ces canaux ouverts ,
 La grandeur du Génie , & la force des Vers

LE MARQUIS.

Boyer fait mal des Vers , à ce compte ?

LE CHEVALIER.

Au contraire ,

Il seroit mal-aisé de pouvoir en mieux faire ;
 Il écrit nettement ; & pour dire encor plus ,

Ses

400 LA SATYRE DES SATYRES,
Ses Vers ont de la pompe, & ne sont point confus :
Car enfin , cher Marquis , & souvent on s'y trompe ;
Le galimatias est voisin de la pompe.
La plupart des grands Vers qu'on devroit supprimer,
Ressemblent à ces Gens que je n'ose nommer ;
A ces Sots du bel air , dont l'Esprit est sans force ;
Avec qui le bon Sens est toujours en divorce ;
Et qui de trois grands mots ornant leur entretien ,
Parleront tout un jour pour ne se dire rien.

LE MARQUIS.

Que ta comparaison est absurde !

AMARANTE.

Et de grace ;

Revenons à l'Auteur qui compose à la glace ,
Je vous en prie.

LE MARQUIS.

Ah , ah ; c'est sans doute ...

AMARANTE.

Qui ?

LE MARQUIS.

Non ,

Ce ne l'est pas.

AMARANTE.

Mon Dieu , qu'ay-je fait de son nom ?
C'est un Auteur galant , mais qui feroit scrupule ,
De se lever sans feu pendant la Canicule.
C'est G****

EMILIE.

Que Madame en parle comme il faut !
Quelque chaleur qu'il fasse , il n'a jamais eû chaud :
Apollon & G**** sont toujours mal ensemble ;
Quand tout le monde brûle , on le trouve qui tremble ;
Un de ses bons Amis que je vis hier au soir ,
Me soutint par deux fois , que l'estant allé voir ;
Il trouva son Laquais qui luy chaufait, Dimanche,
L'épingle qu'il luy faut pour attacher sa manche.

LE CHEVALIER.

Est-il possible ?

LE MARQUIS.

A l'autre, il la croit.

LE CHEVALIER.

Ce garent

A, pour se faire croire, un merite assez grand :

J'ay l'honneur, tu le sçais, de grossir ses conquestes,
Et d'ailleurs....

LE MARQUIS.

Hé, morbleu, que les Amants sont bestes !

Regardez que G**** s'il avoit ce deffaut,
Pour chauffer une épingle, en auroit bien plus chaud.

LE CHEVALIER.

Nullement ; mais à tort ton esprit se gendarme ;
Que cela soit ou non, la figure m'en charme :
Quand par fois à G**** le froid livre un assaut,
Pour chauffer une épingle, il n'en a pas plus chaud,
D'accord : mais nostre Amy, sans t'échauffer le foye,
Le plaisant de l'affaire, est que Gilbert le croye,
Et qu'il ait pretendu se morfondre le bras,
S'il osoit s'en servir & ne la chauffer pas.

LE MARQUIS.

Le méchant raisonneur !

ORTODOXE.

Il faut bien qu'il conteste ;
Qui reprend Despréaux, peut médire du reste.

LE MARQUIS.

Ma foy, je voudrois bien, pendant qu'il est icy,
Qu'il censurât encor un endroit que voicy :
Jamais dans aucun Sicle on n'a vû mieux écrire ;
Et je le maintiens fou, s'il y trouve à redire.
C'est l'endroit de Cotin : l'as-tu vû ?

LE CHEVALIER.

Je le crois,

Mais, Cotin, tu le sçais, est en bien des endroits :

Quand je lis quelquesfois ses Satyres malignes,

Je rencontre Cotin presque à toutes les lignes ;
Et mes yeux voltigeans de Cotin en Cotin ,
Sans m'en appercevoir , je me trouve à la fin.
Apprens-moy quel endroit tu veux dire.

LE MARQUIS.

Il est juste :

C'est l'endroit , tu sçais bien , où Despréaux l'ajuste.
Quand chacun , malgré soy , l'un sur l'autre porté ,
Faisoit un tour à gauche , & mangeoit de costé :
Juge si dans ce lieu Despréaux pût se plaire ,
Luy , qui ne compte rien nyle vin , nyla chere ,
Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin ,
*Qu'aux Sermons de*** ou de l'Abbé Cotin.*

Vers
de Des-
préaux,
Sat. 3.

ORTODOXE.

Que cet endroit me plaist !

EMILIE.

Il me plairoit , je pense ,
Si j'avois pour l'entendre assez d'intelligence.
Bien des Gens comme vous en font assez de cas ;
Mais j'ay l'Esprit si lourd , que je ne l'entens pas.
Despréaux hait Cotin ; & ce qui m'a surprise ,
On ne sçait s'il le louë , ou s'il le satyrise ,
N'est-il pas vray ?

BOURSAULT.

Sans doute ; & vous avez bien dit ,
On ne sçait s'il critique , ou bien s'il applaudit ,
Je le soutiens.

LE MARQUIS.

Et moy , je soutiens le contraire.
Moy qui ne compte rien nyle vin , nyla chere ,
Si l'on n'est plus au large assis dans un Festin ,
*Qu'aux Sermons de*** ou de l'Abbé Cotin ;*
Il veut dire par-là , j'en fais Juge Madame ,
Qu'aux Sermons de Cotin il n'y va pas une Ame.
Voilà ce qu'il veut dire.

LE CHEVALIER.

Oh ! d'accord en ce cas :

Il le

Il le veut dire, bon ; mais il ne le dit pas :
 Au contraire , à l'entendre , on diroit qu'on s'y tuë ,
 Que la foule y fatigue ; & que chacun y suë.

Vouloir plus estre au large assis en ce lieu-cy ,
 Qu'au Tartuffe qu'on jouë , on ne fut Vendredy :
 Ce n'est , je croy , pas dire , au rapport de Madame ,
 Qu'au Tartuffe qu'on jouë , il n'y va pas un Ame.

LE MARQUIS.

C'est bien de même.

ORTODOXE.

Oh ! non , cela n'y vient pas bien.

LE MARQUIS.

Comment voudrois-tu dire autrement ? Voyons.

LE CHEVALIER.

Tien ,

Si j'avois son esprit , j'aurois mis , pour mieux faire ,
Moy qui ne compte rien ny le vin , ny la chere ,
 A moins d'estre à mon aise assis dans un Festin ,
 Comme..... il auroit pû dire aux Sermons de *Cotin* ,
 S'il l'eût voulu : mais là , sans faire l'habile Homme ,
 En la place de *plus* , il falloit mettre *comme* ,
 Sans contredit.

LE MARQUIS.

Oüy ?

LE CHEVALIER.

Oüy. Resves-y quelque temps.

LE MARQUIS.

En tout cas rien n'y manque , excepté le bon sens.
 La belle affaire !

AMARANTE.

Et fy , je pense qu'il se moque ;
 Il n'y manque autre chose , & cet endroit le choque !
 Du bon sens plus ou moins n'y fait rien.

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

ORTODOXE.

Laissez-moy luy citer un endroit plein d'Esprit.

Ce 2

C'est

404 LA SATYRE DES SATYRES,
C'est au Discours au Roy. Rien n'est plus agréable:
Je n'en lis pas un Vers qui ne soit impayable.
L'endroit que je veux dire, est un endroit nouveau
Si galâment tourné....

LE MARQUIS.

Madame qu'il est beau?

Il m'enleve.

ORTODOXE.

Avoüez que c'est un coup de Maistre.

LE MARQUIS.

Il ne me souvient pas quel endroit se peut estre,
Mais à mon gré, Madame, il est beau! Ry, mon Cher.

LE CHEVALIER.

Qui Diable, en t'écoutant, pourroit s'en empêcher?
Quand on louë un endroit qu'on nomme un coup de
Maistre,

On doit dire du moins quel endroit se peut estre:
Cet endroit si galant que tu dis qui te plaist,
Peux-tu le trouver beau, sans sçavoir ce que c'est?

LE MARQUIS.

Et c'est donc de cela que tu ris? Je t'admire.
Qu'ay-je dit de boufon, qui t'ait dû faire rire?
Je vois dans ses Ecrits cent endroits délicats:
Il doit peu t'importer, s'il ne m'en souvient pas:
Celuy que dit Madame, en doit estre un, je gage.

ORTODOXE.

Monsieur a le sens bon.

LE MARQUIS.

Point du tout, mais j'enrage
De voir rire de rien, un Esprit égaré:
Je suis des Idiots, l'ennemy déclaré.
La Marquise Ortodoxe auroit dit des merveilles,
Sans ce Perturbateur du repos des oreilles.
Pour le desarçonner, reparlez-nous icy
De l'endroit qui vous charme, & qui me charme aussy:
Je n'ay rien vû de beau, qu'aîsément il n'efface:
Qu'il le censure après, s'il le peut.

ORTO-

Qu'il le fasse,

Je l'en defie.

LE MARQUIS.

Allons, mortifiez-le un peu.

ORTODOXE.

Despréaux parle au Roy.

LE MARQUIS.

Bon.

ORTODOXE.

Et luy dit....

LE MARQUIS.

Morbleu !

Cela me touche !

EMILIE.

Et quoi ? qu'a-t-on dit ? Rien.

LE MARQUIS.

N'importe.

Je ne vois point d'Auteurs s'exprimer de la sorte.
Despréaux parle au Roy, ne sçauroit se payer.
J'ay beau lire Corneille, & Racine & Boyer,
Je ne vois rien d'égal.

EMILIE.

Pour cela, je l'avouë.

ORTODOXE.

Quand il parle du Roy, voicy comme il le louë :
Et tandis que ton Bras, des Peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,
Et retient les méchans, par la peur des supplices,
Moy, la Plume à la main, je gourmande les Vices.
Ces Vers sont d'une force à jamais n'égal.

LE MARQUIS.

Justement : c'est l'endroit dont je voulois parler ;
Sur des Vers si pompeux je m'arrête sans cesse.
Ils sont si beaux. *Tandis que ton Bras....* Cōment est-ce ?

ORTODOXE.

Et tandis que ton Bras, des Peuples redouté,

406 LA SATYRE DES SATYRES,

*Va, la foudre à la main, rétablir l'Equité,
Et retient les méchans, par la peur des supplices....*

LE MARQUIS.

*Moy, la plume à la main, je gourmande les Vices.
Censure donc.*

LE CHEVALIER.

Peut-estre.

LE MARQUIS.

Et censure, crois-moy ;
Blâme des Vers Royaux qui sont faits pour le Roy,
Tu dois pour ton honneur, les censurer.

LE CHEVALIER.

Ecoute,

On le pourroit.

LE MARQUIS.

Madame, on le pourroit !

LE CHEVALIER.

Sans doute.

Ne me presse point tant de te rendre confus.

LE MARQUIS.

Parbleu, je t'en defie.

ORTODOXE.

Et pour moy je fais plus,

Je l'en conjure.

LE CHEVALIER.

Hé bien, il faut vous satisfaire.

Qu'ont de si beaux Vers, qui vous puisse tant plaire ?
Toy qui crois posséder un esprit plus qu'humain,
Dis-moy, dit-on qu'un *Bras va la foudre à la main ?*

LE MARQUIS.

Et qu'on le die, ou non, que t'importe ?

LE CHEVALIER.

Il m'importe.

Le dit-on ?

LE MARQUIS.

Non,

COMEDIE.

402

LE CHEVALIER.

Ta foy ?

LE MARQUIS.

Non , le Diable m'emporte.

Tu peux sur ma parole , estre sûr de cela

Mais pourquoy , s'il te plaist , cette question-là ?

Despréaux le dit-il ?

LE CHEVALIER.

Oùy , vrayment.

LE MARQUIS.

Imposture.

ORTODOXE.

Je le crois , moy.

LE CHEVALIER.

Ses Vers sont encor en nature.

Et tandis que ton Bras , des Peuples retouté ,

Va , la foudre à la main.... Je n'ay rien inventé ,

Vous le voyez.

ORTODOXE , *au Marquis.*

Marquis , on le dit , ou je meure.

LE MARQUIS.

Je m'en viens , comme vous , d'aviser tout à l'heure.

Il est vray , l'on le dit , il est mesme fort bon ,

Malepeste !

EMILIE.

Pour moy , je ne dis oùy , ny non.

Je condamne avec peine , & sans peine j'admire :

Peut-estre est-ce bien dit ; mais il eût pû mieux dire ;

Et les Vers dont on parle auroient moins d'embarras ,

S'il eût mis la Personne en la place du Bras.

Pour parler nettement , par exemple ; on peut mettre ,

Que la foudre à la main , le Roy tout va soumettre.

Par exemple , on peut dire , en parlant de son Bras ,

Qu'il va lancer la foudre au milieu des Combats.

En parlant de luy-mesme , on peut dire avec grace ,

Que suivy de la foudre , il va punir l'audace :

Mais dans cette occurrence , un meilleur Ecrivain

N'au-

408 LA SATYRE DES SATYRES,
N'auroit pas dit qu'un *Bras va la foudre à la main.*

BOURSULT.

Je suis du sentiment de Madame.

LE MARQUIS.

Et de grace ,
Diminutif d'Auteur, exilé du Parnasse ,
Laissez-nous seuls.

LE CHEVALIER.

Ho , ho ; c'est parler un peu haut !
Chez de plus grands Seigneurs on endure Boursault :
Ce qu'il a dit est juste , & n'a rien que je blâme ,
C'est prendre un bon party , que celui de Madâme.

AMARANTE.

J'en suis aussi.

ORTODOXE.

Vous ?

AMARANTE.

Oüy

LE MARQUIS.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Ma foy ,
C'est un foible ennemi qu'un censeur comme toy.
Viens au Sens, nostre Amy; c'est le Sens qu'on admire.
Qui chicanne des Vers, ne sçauroit plus que dire.
Et tandis que ton Bras.... C'est-à-dire, Grand Roy,
Nous allons faire rage à present, Vous, & moy.
On nous craindra tous deux, Vous, de peur des supplices ;
Moy, de peur de mes Vers qui gourmandent les Vices ;
Et pourvu que tous deux nous nous entendions bien,
Vostre Nom ira loin, aussi-bien que le mien,
Quand je bats des Auteurs, vous gagnez des Batailles.
Voilà ce qui s'appelle estre sensé.

LE CHEVALIER.

Tu railles.

Ces

Ces Vers, de son bon Sens, sont de foibles Témoins,

ORTODOXE.

Jamais rien n'en eût tant.

EMILIE.

Jamais rien n'en eût moins;

LE MARQUIS.

Vous avez l'un & l'autre, ou je sois misérable,

Une absence d'Esprit que je trouve effroyable.

Que voit-on là-dedans qui soit hors de raison?

LE CHEVALIER.

C'est avec un grand Roy faire comparaison

Simplement. Tu dirois, si tu sçavois l'Histoire,

Que ce sont les Auteurs qui dispensent la gloire:

Que les Roys du vieux Temps qui les ont reverez,

Ont souffert qu'avec eux ils se soient comparez:

Mais ces comparaisons ne se sont jamais faites

Qu'entre de petits Roys, & d'excellens Poètes:

Au lieu que dans l'exemple allegué tant de fois,

C'est un petit Poète, & le plus grand des Roys.

LE MARQUIS.

Et bon, bon.

AMARANTE.

Quoy, bon, bon? cela ne veut rien dire,

Mon cher Marquis.

LE MARQUIS.

Bon, bon, doit pourtant vous suffire;

Je ne vous diray rien autre chose.

ORTODOXE.

Il fait bien.

A cent bonnes raisons on ne luy répond rien.

Par-cy, par-là, du moins, le bon Sens doit paroître;

LE MARQUIS.

Je gage que Boursault, tout Boursault qu'il puisse estre,

De l'endroit qu'on censure, est luy-même content.

BOURSAULT.

Un Tailleur Bearnois en fit un jour autant:

Il se nommoit Barangue, & disoit à quelqu'autre,

C c s Que

410 LA SATYRE DES SATYRES,
Que ceux de son País ne faisoient rien au nostre :
Que pour luy, grace au Ciel, il avoit le bonheur,
Quoy que né Bearnois, d'estre Maistre Tailleur :
Qu'ils estoient dans Paris, d'une Ville commune,
Deux adroits Bearnois, compagnons de fortune :
Mais qu'en France jamais, quoy qu'ils eussent d'apuy,
Nul n'avoit fait fortune, hors Henry-Quatre, & luy.
Cette comparaïson est égale.

LE MARQUIS.

La peste
Soit du traïstre d'Auteur, qui sans cesse conteste.
Je n'ay jamais rien vû de plus extravagant.
J'allois encore citer un endroit élégant,
Où Despréaux du Roy dit tout ce qu'on peut dire :
C'est l'endroit le plus beau qui soit dans sa Satyre :
Mais je n'en diray rien, Dieu me damne.

ORTODOXE.

Et pourquoy ?
Pour vouloir m'en priver, que vous ay-je fait, moy ?
A Monsieur Despréaux je sçais rendre justice :
De ses Vers, bons ou non, je suis l'admiratrice :
C'est peut-estre un endroit que je n'ay point oüy.

LE MARQUIS.

Vous m'en aurez donc, seule, obligation ?

ORTODOXE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Jamais à Despréaux rien n'acquit tant de gloire ;
Jamais plus à propos on n'a cité l'Histoire ;
Lors qu'au grand Alexandre il compare le Roy,
Au Dic cours au Il me charme.
Roy.

ORTODOXE.

On diroit qu'il s'entend avec moy.
Les endroits qu'il admire, ont tous eûs mon suffrage,
Que vous avez d'Esprit ! on ne peut davantage.

LE MARQUIS.

Vous vous y connoissez ; en ay-je ?

ORTO-

COMEDIE.

417

ORTODOXE.

Autant que dix.

LE MARQUIS.

Vous tombez dans mons sens sur l'endroit que je dis,
Sur la comparaison d'Alexandre?

ORTODOXE.

Elle est belle.

LE MARQUIS.

Et Madame, qui rit, comment la trouve-t-elle?
S'il luy plaist.

EMILIE.

Comment?

LE MARQUIS.

Oüy.

EMILIE.

Je la trouve là-là.

ORTODOXE.

J'ay pensé me douter qu'elle diroit cela,
Vrayment.

LE MARQUIS.

Et moy de mesme, ou je me donne au Diable.
Et fy. Morbleu, Madame, estes-vous raisonnable?
Lors qu'au grand Alexandre on compare le Roy,
Dire là-là! Tudieu! Qu'en dites-vous?

A MARANTE.

Qui? moy?

Pour blâmer un endroit contre qui chacun peste,
Le là-là de Madame, est un là-là modeste.
Quoy qu'en pense l'Auteur, il a tort selon moy.

LE MARQUIS.

Lors qu'au grand Alexandre, il compare le Roy,
Il a tort!

LE CHEVALIER.

Oüyda, tort; & le bon Sens en gronde.
Non de le comparer à ce Vainqueur du Monde.
Je sçais bien que Louïs qui paroist si galant;
Est bien plus équitable, & n'est pas moins vaillant;
Et

412 LA SATYRE DES SATYRES,

Et qu'un Roy comme luy, dont la gloire est extrême,
Ne se peut sans erreur comparer qu'à luy-même ;
De Despréaux pourtant l'on souffriroit cela ,
Si son fougueux Genie en fut demeuré là :
Mais au plus fameux Roy que la Grèce ait vû naistre,
Comparer le plus grand que l'on puisse connoistre ;
Et dans un autre endroit, par de sottes raisons ,
Sat. 8. Vouloir mettre Alexandre aux Petites-Maisons ;
N'est-ce pas du bons Sens avoir perdu l'usage ?

LE MARQUIS.

Et crois-tu qu'Alexandre ait toujourns esté sage ?
Il estoit quelquesfois presque aussi fou que toy.

LE CHEVALIER.

Il ne falloit donc pas luy comparer le Roy :
Ce Monarque intrépide, en qui tout est auguste,
Et qui sert de Modele à qui veut estre juste.
L'Univers étonné de ses faits éclatans,
Sçait qu'en luy la Sagesse a devancé les ans ;
Et que pour faire voir ce qu'il auroit l'heur d'estre,
Les Vertus avec luy commencerent de naistre.
Aprés ces veritez, voy ta comparaïson.

LE MARQUIS.

Ma foy, si tu n'as point de meilleure raison,
Tu n'es qu'un Fat.

EMILIE.

Pour Fat, pas tant Fat que l'on pense.

ORTODOXE.

En verité, Madame, il l'est à toute outrance.
Je veux qu'avec raison vous blâmiez Despréaux
Mais des flots d'Encenseurs trouvent ses Ecrits beaux :
On se fait par le Monde un tort irréparable.

EMILIE.

Tout le Monde qu'on voit n'est pas déraisonnable,
Despréaux d'Encenseurs eût-il mesme des flots,
On doit par charité desabuser les Sots.
Les endroits qu'on reprend, font bien voir sa conduite ;
Il fait quelques beaux Vers, mais le reste est sans suite ;
C'est

C'est un jeune Emporté, qui dans ce qu'il écrit,
 Prise le Jugement, moins que le bel Esprit;
 Et pour courre un bon mot que par fois il attrape,
 Du bons sens qu'il neglige, à tout momens s'échape.
 Ses amis les plus chers n'en disconviennent pas.

LE MARQUIS.

Vous estes, vous & luy, deux aussi francs Ingrats....

LE CHEVALIER.

Nous, Ingrats!

LE MARQUIS.

Oüy, morbleu: Despréaux versifié,
 Et les fruits de sa veine, il vous les sacrifie:
 Clairvoyant dans le Code, & sçavant dans les Loix,
 Il pouvoit obscurcir Montauban, & Langlois,
 N'estoit qu'il a changé, pour vous mieux faire rire,
 Ses Cornes d'Avocat, en Cornes de Satyre.

ORTODOXE

A ce que dit Monsieur, il donne un tour d'Esprit.

LE MARQUIS.

Tout de bon?

ORTODOXE.

Oüy.

LE MARQUIS.

Ma foy, bien des Gens me l'ont dit,

Que ma discretion ne veut pas que je nomme.

Toy qui parle, as-tu vû la Satyre de l'Homme?

LE CHEVALIER.

Oüy, je l'ay vûë.

LE MARQUIS.

Hé bien, l'endroit de l'Asne?

AMARANTE.

Ah fy!

LE MARQUIS.

A tous les Ecrivains je vais faire un defy,
 Tant à ceux qui font mal, qu'à ceux qui font merveille,
 Comme depuis Boursault, jusqu'à l'ainé Corneille,
 D'en faire autant.

EMI-

414 LA SATYRE DES SATYRES.

EMILIE.

A peine en viendroient-ils à bout.

LE MARQUIS.

Si vous dites fy là , dites donc fy par tout ;
L'Asne de Despréaux me ravit , Dieu me damne.

ORTODOXE.

Il est vray , pour cela , que c'est un plaisant Asne.

LE MARQUIS.

Tout-à-fait. Prés de luy , s'il avoit dit un mot,
Fau l'Asne de la Fable eût passé pour un Sot :
Je crois qu'en droite ligne il descend de sa Race.

EMILIE.

Jamais façon d'écrire a-t-elle esté plus basse ?
Y songez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pour moy , je ne m'y connois pas,
Ou , comme dit Madame , il n'est rien de si bas.
Cet Asne sociable , & qui n'est point farouche,
Ou plustost Despréaux qui parle par sa bouche,
Dit-il rien de passable , & n'eût-il pas mieus fait ,
D'estre comme un autre Asne , imbécile , & muet ?
Par les bas sentimens de sa derniere Page,
Il avilit sa Plume , & salit son Ouvrage :
Qui veut satyriser , doit moins estre étourdy.

LE MARQUIS.

Et comment prétens-tu qu'un Asne parle ? Dy.
Quoy que pour s'expliquer , il emprunte un Organe,
Nesoutient-il pas bien son Caractere d'Asne ?
Luy voit-on démentir ce qu'il est ? Va , parbleu ,
A la beauté de l'Art , tu te connois fort peu,
Si cét endroit n'est fin , pour qui veut du risible ,
Je suis un Sot.

LE CHEVALIER.

Ecoute , il n'est rien d'impossible,
Je te crois habile Homme , & puis m'estre mépris :
Cet endroit...



SCENE DERNIERE.

EMILIE, LE CHEVALIER, LE
MARQUIS, ORTODOXE, AMARANTE,
BOURSAULT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

L Es Acteurs ont mis leurs beaux habits,
Madame ils vont bien-tôt commencer.

AMARANTE.

Ah! Madame,
Allons ouïr des Vers qui vous raviront l'ame:
Jamais dans une piece on n'en mit de si beaux.

ORTODOXE, au Chevalier.

Vous demandez quartier, concernant Despréaux,
Je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Non pas.

LE MARQUIS.

Tu le dois.

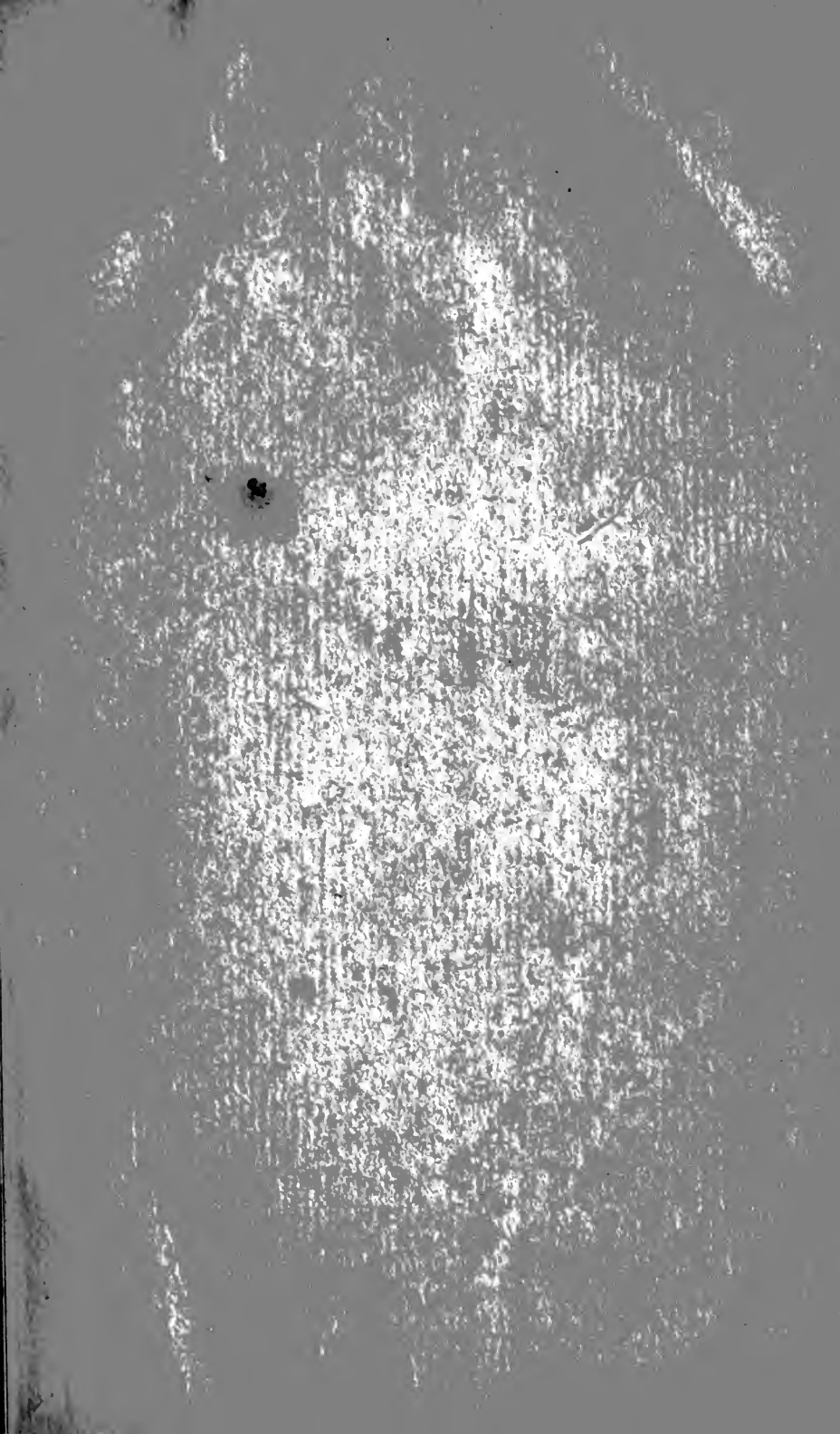
EMILIE.

Je le nie:

Non qu'enfin Despréaux n'ait beaucoup de Génie,
Quand il aura plus d'âge, & les yeux mieux ouverts,
Pour vanger ceux qu'il choque, il relira ses Vers:
Devenu raisonnable, & ravi qu'on le croye,
Il fera son chagrin, de ce qui fait sa joye;
Et sentira dans l'ame un déplaisir secret,
D'avoir pû si bien faire, & d'avoir si mal fait.

Fin du Tome premier.





**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

| | | | |
|--|--|--|--|
| | | | |
|--|--|--|--|



